
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

LES HELVIENNES, OU LETTRES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES.

TOME TROISIEME.

LES HELVIENNES, OU LETTRES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES.

TOME TROISIEME.

Ostendam gentibus nuditatem tuam.

A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins.

M DCC. LXXXIV.



LES

HELVIENNES,

OU

LES PROVINCIALES PHILOSOPHIQUES.

LETTRE XLVII.

Le Chevalier à la Baronne.

VOILA donc, Madame, voilà le triſte ſort que doit éprouver dans ma Patrie le plus fidele écho de nos grands Hommes! C'eſt à la Faculté que vous le livrez; vous le faites ſaigner juſqu'à extinction

de forces ; vous le raſſaſiez d'ellébore ! Et qu'auriez-vous donc fait aux d'Alemberts, aux Voltaires, aux Robinets, aux Diderots, ſi vous traitez ainſi leurs diſciples ? Et malheureuſement c'eſt moi, ce ſont mes propres leçons qui vous ont induite dans une erreur ſi étrange. C'eſt d'après mes éloges continuels de notre liberté, qu'un Philoſophe eſclave par principe, n'a été pour vous qu'un Philoſophe ſinguliérement malade. Que n'ai-je pu prévoir cette étonnante conſéquence que vous alliez tirer de mes leçons ! J'aurois eu ſoin de vous prévenir que la perfection même de la liberté conſiſte dans le droit que nous avons de l'admettre ou de la rejeter. Oui, vous aurois-je dit, oui, c'eſt préciſément parce que nous ſommes libres, que tant de Philoſophes ont fait une chimere de la liberté. Que verroit-on chez nous, en effet, ſi nous étions moins libres ? Triſtement uniformes, comme la Sorbonne, nous n'aurions tous ici qu'un ſeul & même ſentiment ; & cette liberté, qui nous donne le droit de varier en tout, ſeroit préciſément la ſeule choſe ſur laquelle nos Sages ne varieroient pas. Le raiſonnement qu'on fait à notre école n'eſt-il pas bien plus juſte ?

Les volontés, les opinions ſont libres, avons-nous dit; tandis qu'un Philoſophe ſoutient la liberté, un autre Philoſophe ſera donc libre auſſi de la combattre; un troiſième ſera donc libre encore, & pourra tantôt la ſoutenir, & tantôt la combattre: celui-là même aura le plus de droit au titre de Philoſophe, qui, ſur cet article comme ſur tous les autres, s'éloignera le plus des idées vulgaires. Par ce raiſonnement ſi ſimple, ſi facile, vous auriez vu qu'il doit y avoir chez nous des Philoſophes libres, & des Philoſophes néceſſités; d'autres Philoſophes, tantôt libres, tantôt néceſſités; qu'il doit y avoir des Philoſophes *machines*, des Philoſophes *automates*, des Philoſophes *marionnettes*, des Philoſophes *girouettes*; vous auriez reconnu que l'inſtant choiſi pour livrer M. Tribaudet à la Faculté, étoit préciſément celui où il méritoit le plus vos hommages.

Hâtez-vous donc, Madame, de réparer une erreur ſi cruelle & ſi outrageante pour la Philoſophie. Je ferai au moins, de mon côté, tout ce qu'il m'eſt poſſible de faire pour que vous ne puiſſiez plus me l'imputer. Je vous montrerai à notre école ce prodige que vous avez pris pour

une vraie folie dans le cerveau de M. Tribaudet. Le voici, Madame, dans toute ſon étendue & ſa variété.

Philoſophe libre.

» Otez la liberté, toute la Nature hu-
» maine eſt renverſée, & il n'y a plus
» aucune trace d'ordre dans la Société.
» Si les hommes ne ſont pas libres dans
» ce qu'ils font de bien ou de mal, le
» bien n'eſt plus bien, & le mal n'eſt
» plus mal.... Les récompenſes ſont
» ridicules, les châtimens injuſtes....
» La ruine de la liberté renverſe avec
» elle tout ordre, toute police; autoriſe
» toute infamie monſtrueuſe; éteint
» toute pudeur, tous remords; dégrade
» & défigure ſans reſſource tout le genre
» humain: une doctrine ſi monſtrueuſe
» ne doit point être examinée dans
» l'école, mais punie par les Magiſtrats «.
(*Encycl. art. Liberté, D. J.*)

Philoſophe eſclave.

» L'homme qui ſe croit libre, eſt une
» mouche qui croit être libre de mou-

» voir la machine de l'Univers. Lorſque
» nous remonterons aux principes véri-
» tables de nos actions, nous trouverons
» qu'elles ne ſont jamais que des ſuites
» néceſſaires de nos volontés, de nos
» déſirs, qui ne ſont jamais en notre
» pouvoir. Pour peu qu'on réfléchiſſe,
» on ſera forcé de reconnoître que
» l'homme eſt *néceſſité dans toutes ſes*
» *actions*, & que ſon libre arbitre eſt
» une chimere ». (*Bon Sens*, *n.* 80 &
ſuite.)

Philoſophe libre.

» Le fataliſte anéantit l'homme, &
» conduit à blaſphémer le nom ſacré de
» la Nature..... L'homme, en qualité
» d'être libre & intelligent, peut violer
» les loix naturelles. Cette liberté n'eſt
» regardée comme un préſent fatal, que
» par ceux qui ſont tentés d'en abuſer ».
(*Deliſle*, *Phil. Nat. t.* 3, *p.* 95, *t.* 1,
p. 5.)

Philoſophe eſclave.

» L'homme borné ou illuminé s'ima-
» gine bonnement que tout eſt perdu,

» Morale, Religion, Société, s'il est
» prouvé que l'homme n'est point libre «
(il verroit les choses bien autrement, s'il
étoit Philosohe). » Il sauroit que la vo-
» lonté est nécessairement déterminée ;
» que, vertueux le matin & vicieux le
» soir, c'est mon sang qui fait tout ; que
» Cartouche est fait pour être Cartouche,
» comme Pyrrhus pour être Pyrrhus ;
» l'un pour voler & tuer à force cachée,
» & l'autre à force ouverte «. (*Ext. de la Métrie, v. Homme machine, & Discours sur la vie heureuse.*)

Philosophe libre.

» En moi la liberté est le principe de
» mes vices & de mes vertus. Il n'y a
» que l'homme libre qui puisse dire :
» Je veux ou je ne veux pas (& qui
» puisse par conséquent être digne d'élo-
» ges) «. (*Raynal, Hist. Polit. & Phil. t. 3, p. 194.*)

Philosophe esclave.

» Dire que l'homme est libre, c'est le
» soustraire au pouvoir de l'Être suprême ;
» c'est prétendre que Dieu n'est point le

» maître de ſa volonté.... En un mot,
» ſi l'homme eſt libre de pécher, Dieu
» n'eſt plus tout-puiſſant «. (*Lettre à Eugénie, ou Préſervatif contre les préjugés, premiere partie, lett.* 4.)

N. B. Je vous en prie, Madame, n'allez pas vous arrêter à peſer les raiſons de nos Philoſophes eſclaves; j'avoue qu'elles ſont fort extraordinaires; j'avoue ſur-tout qu'il eſt aſſez plaiſant de vouloir que l'homme devienne tout-puiſſant, & plus puiſſant même que le Tout-puiſſant, par cela ſeul qu'il eſt maître d'uſer comme il voudra d'une force qu'il a reçue du Tout-puiſſant. Je ſais bien que Dieu, en donnant à l'homme une certaine liberté, peut y mettre des bornes, qu'il peut la reſſerrer, l'étendre, ou l'en priver quand il voudra; je ſais bien que la liberté de me promener aux Tuileries, ou de reſter chez moi, ou de faire une choſe défendue par nos Loix, ne me rend pas abſolument plus puiſſant que Sa Majeſté; je ſais que vous ririez d'entendre dire à un bon homme: Je ſuis maître d'eſcamoter la bourſe de mon voiſin; donc je ſuis plus puiſſant que Louis XVI. Un petit ordre émané de la cour, qui eſca-

moteroit la personne même de notre homme, lui feroit assez entendre qu'on n'est pas tout-à-fait ni Roi ni Dieu, pour avoir un certain degré de puissance & de liberté : mais s'ensuit-il de là que nous n'ayons pas à notre école des Philosophes libres & des Philosophes esclaves ? Je ne crois pas, Madame, que vous admettiez cette conséquence ; or c'est précisément ce que j'ai entrepris de vous montrer, & il me semble que les preuves ne m'ont pas manqué. Continuez à lire ; & en vous montrant l'esclavage le plus absolu, uni à la plus grande liberté dans un seul & même Philosophe, j'espere vous prouver comment les prodiges se multiplient & varient chez nous.

Le Philosophe Militaire très-libre.

» *Tous les hommes sont nés libres ;* il
» n'y a de subordination naturelle que
» celle des enfans aux peres. Si les hom-
» mes étoient aussi sages qu'ils devroient
» & pourroient l'être, il n'y auroit point
» d'autre domination «. (*Milit. Phil.* c. 5.)

Le Philosophe Militaire très-esclave.

» Je suis bien éloigné de croire qu'il
» y ait des *actions libres* «. (*Id. c.* 8.)

M. Diderot libre.

» Il est évident que si l'homme n'est
» plus libre, ou que si ses *déterminations*
» *instantanées*, *ou même ses oscillations*
» *naissent de quelque chose de matériel*
» *qui soit extérieur à son ame*, son choix
» n'est point l'acte d'une substance incor-
» porelle, ou d'une faculté simple de
» cette substance; il n'y aura ni bonté
» ni méchanceté raisonnées, quoiqu'il
» puisse y avoir bonté ou méchanceté
» animales. Il n'y aura ni bien ni mal
» moral, ni juste, ni injuste, ni obli-
» gation, ni droit; d'où on voit com-
» bien il importe d'établir solidement la
» réalité, je ne dis pas du volontaire,
» mais de la *liberté*, qu'on ne confond
» que trop ordinairement avec le volon-
» taire «. (*Encycl. Droit Natur. art. de M. Diderot.*)

M. Diderot esclave.

» Les objets que nous appelons corps
» & matiere, nous instruisent & nous
» affectent par des loix certaines & cons-
» tantes. Ces mêmes objets, quels qu'ils
» soient, sont, dans l'ordre naturel, *les*
» *causes physiques, les causes nécessaires*
» *de toutes nos différentes idées, de nos*
» *sentimens, de nos connoissances, de*
» *nos volontés* «. (*Encycl. art. Évidence, par M. Diderot.*) Donc nos volontés ou nos déterminations naissent nécessairement de quelque chose d'*extérieur* à l'ame; donc, par le texte précédent, l'ame n'est plus libre.

Si cette conséquence paroît douteuse, nous pourrons ôter toute ambiguité, en disant nettement: » Si nous étions mieux
» instruits, nous verrions *toujours* que
» tout ce qui est, est comme il doit être;
» & qu'il *n'y a rien d'indépendant* (ou de
» libre) *dans les extravagances des hom-*
» *mes, ni dans leurs vertus* «. (*Id. art. Éthiopien.*)

M. Diderot automate.

Non ſeulement l'homme eſt un automate ; mais » *la* ſociété des hommes » n'eſt qu'*un automate merveilleux*, dans » lequel tout eſt peſé, tout eſt prévu ; » ſes engrenures, ſes contre-poids, ſes » reſſorts, ſes effets «. (*Id. Cod. de la Nature*, *p.* 25.)

Jean-Jacques libre.

» Il n'y a point de véritable volonté » ſans liberté ; l'homme eſt donc libre » dans ſes actions. C'eſt un de mes articles de foi. . . . La Nature commande » à tout animal, & la bête obéit. » L'homme éprouve la même impreſſion ; mais il ſe reconnoît libre d'acquieſcer ou de réſiſter ; & c'eſt ſur-tout » dans la conſcience de cette liberté, que » ſe montre la ſpiritualité de ſon ame «. (*Emile*, *t.* 3, *Diſcours ſur l'origine de l'inég.*)

Jean-Jacques eſclave.

L'homme ſage eſt pour moi celui qui ne voit dans tous les malheurs qui lui

arrivent, que les coups de *l'aveugle fatalité*. . . . Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai à revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que *je devois regarder tous les détails de ma destinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité.* (*Rêver. huit. promen.*)

Voltaire libre.

» Il est impossible qu'un Dieu ne soit
» pas bon ; mais les hommes sont per-
» vers. Ils font un détestable usage de
» *la liberté que Dieu leur a donnée & dû*
» *leur donner*; c'est-à-dire, de la puis-
» sance exécutrice de leurs volontés, sans
» quoi ils ne seroient que de pures ma-
» chines, formées par un Etre méchant,
» pour être brisées par lui «. (*Sur l'athéis. c. 9.*)

Voltaire esclave.

» Un destin inévitable est la loi de
» toute la Nature, & c'est ce qui a été
» senti par toute l'Antiquité. La crainte

» d'ôter à l'homme je ne sais quelle li-
» berté, de dépouiller la vertu de son
» mérite & le crime de son horreur, a
» quelquefois effrayé des ames tendres;
» mais dès qu'elles ont été éclairées,
» elles sont bientôt revenues à cette
» grande vérité, *que tout est enchaîné,*
» *tout est nécessaire.* .... Ce seroit une
» étrange contradiction, une singuliere
» absurdité, que tous les astres, tous les
» élémens, tous les végétaux, tous les
» animaux obéissent sans relâche irrésis-
» tiblement aux loix du grand Être, &
» que l'homme seul pût se conduire
» lui-même «. (*Volt. pass. voyez sur-*
tout Principe d'action, n°. 7.)

Voltaire machine.

» Nous sommes des MACHINES pro-
» duites de tout temps, les unes après
» les autres, par l'éternel Géometre;
» *MACHINES* faites ainsi que tous les
» autres animaux, ayant les mêmes or-
» ganes, les mêmes besoins, les mêmes
» plaisirs, les mêmes douleurs; très-
» supérieurs à eux en bien des choses,
» inférieurs en quelques autres; ayant
» reçu du grand Être un principe d'ac-

» tion que nous ne pouvons connoître ;
» recevant tout, ne donnant rien, &
» mille millions de fois plus soumis à
» lui, que l'argile au Potier qui la fa-
» çonne ; encore une fois, ou l'homme
» est un Dieu, ou il est exactement tout
» ce que je viens de prononcer «. (*Ibid.* *n°.* 11.)

Voltaire marionnette.

» Quel est l'homme qui, depuis qu'il
» rentre en lui-même, ne sente pas
» qu'il est une *marionette* de la Provi-
» dence. (*Act. de Dieu sur l'homme.*)
» Celui qui nous appelle les marionnettes
» de la Providence, paroît nous avoir
» bien définis. Car enfin, pour que nous
» existions, il faut une infinité de mou-
» vemens. Ce n'est pas nous qui en
» avons établi les loix ; ce n'est que par
» le mouvement que mes cinq sens sont
» remués ; ce n'est que par mes cinq
» sens que j'ai des idées : donc c'est l'au-
» teur du mouvement qui me donne ces
» idées (donc je ne suis qu'une ma-
» rionnette) «. (*Les oreilles du Comte de Chesterfield.*)

Autres Philosophes machines, automates, arbres, instrumens, girouettes.

» Oter à l'homme son libre arbitre, » c'est, nous dit-on, en faire une pure » machine, un automate. Que peuvent » donc avoir de méprisable des machines » ou des automates capables de produire » des effets désirables ? Marc Aurele fut » un ressort utile à l'Empire Romain : » de quel droit une machine mépriseroit- » elle une machine dont les ressorts fa- » cilitent son jeu ? Les gens de bien sont » des ressorts qui secondent la Société » dans sa tendance vers le bonheur ; les » méchans sont des ressorts mal confor- » més, qui troublent la marche, l'har- » monie de la Société «. (*Bon Sens*, *n*°. 83.)

» L'homme d'esprit fait que les hom- » mes sont ce qu'ils doivent être ; qu'un » sot porte des sottises, comme le sau- » vageon des fruits amers ; que l'insul- » ter, c'est reprocher au chêne de porter » des glands plutôt que des olives.... La » méchanceté *des hommes est le fruit*

» *néceſſaire de l'enchaînement univerſel* «. (Helv. de l'Eſprit, p. 114 & 599.)

» Le Philoſophe eſt une *machine* humaine, comme un autre homme. C'eſt » une machine qui, par ſa conſtitution » mécanique, réfléchit ſur les mouvemens «. (*Liber. de penſ. p.* 173.)

» L'homme peut être comparé à une » *harpe* ſenſible, qui rend des ſons » d'elle-même, & qui ſe demande » qu'eſt-ce qui les lui fait rendre ? Elle » ne voit pas qu'en qualité d'être ſenſible, elle ſe pince elle-même, & qu'elle » eſt pincée, rendue ſonore par tout ce » qui la touche «. (*Syſt. N. c.* 7, *t.* 1.)

» Vous avez vu ces *machines* que » l'on met au haut des tours pour marquer de quel côté ſouffle le vent ; ſi » l'ame de métal qui eſt placée ſur un » pivot & qui tourne facilement, étoit » animée, & qu'elle eût un ſentiment » qui lui fît éprouver du plaiſir à ſe tourner vers le ſeptentrion, elle auroit » toujours une pente, une inclination, » une tendance à ſe tourner de ce côté ; » & dès que le vent du midi ſouffleroit, elle croiroit ſe tourner d'elle-même vers le midi, quoiqu'elle ne » contribuât pas plus à ſon mouvement,

» que

» que lorſqu'elle ſe tourneroit vers tous
» les autres côtés pour leſquels elle au-
» roit de la répugnance. *Nous n'avons*
» *point de preuves que nous ſoyons d'une*
» *autre nature que cette machine* «. (Freret,
Let. de Thraſib.)

Je conviens, Madame, que ce dernier texte n'eſt pas bien poſitif, qu'il ne décide pas abſolument qu'un Philoſophe ſoit une véritable girouette animée ; mais tous les autres ne ſont-ils pas bien clairs & bien précis ? S'il nous eſt permis de douter qu'un Philoſophe ſoit une véritable girouette, n'eſt-il pas au moins bien conſtaté que les vrais & fideles diſciples de Voltaire, d'Helvetius, de M. Diderot, ſont des machines & des automates ? Voyez donc, Madame, voyez combien de Sages vous auriez livrés à nos Hippocrates ; quels hommes vous auriez condamnés à être raſſaſiés d'ellébore, ſi jamais leur étoile les eût conduits dans nos cantons ! Après toutes ces preuves, que j'ai eu ſoin de recueillir pour vous, ne me dites plus au-moins que ce ſont mes leçons qui vous ont appris à ne voir qu'un malade dans un Philoſophe machine. Ce n'eſt ni vous ni moi, c'eſt votre Galien qui ſeul accrédita une erreur ſi monſ-

trueuſe. Je ſavois dès long-temps que, dans nos montagnes, ces Meſſieurs ſont toujours, avec leur vieux bon ſens & leur ellébore, leurs ſaignées, les ennemis jurés de la Philoſophie. Tant que celui-là aura ſur votre eſprit la moindre autorité, attendez-vous, Madame, à ne voir dans nos grands adeptes qu'aberrations d'idées, que fibres dérangées, qu'équilibre des humeurs troublé dans les cervaux de nos Sages; les plus dignes de l'immortalité, ne feront pour vous que les dignes habitans du petit Berne. Soyez donc peu ſurpriſe, ſi, perdant tout eſpoir de répandre la lumiere philoſophique, tant que vous aurez en lui quelque confiance, je me borne déſormais à vous aſſurer des ſentimens reſpectueux avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS d'un Provincial sur la lettre précédente.

DE toutes les erreurs, de toutes les folies qui sont jamais sorties de l'école de nos Sophistes, qu'on m'en montre une seule qui démontre & plus d'inconséquence & plus d'absurdités que cette grande loi de la nécessité, par laquelle ils s'efforcent de renverser la liberté de l'homme.

Je suis enchaîné sous le joug du Destin, ou sous celui des loix *universelles du mouvement*; il faut que l'*Univers périsse*, ou que je sois absolument ce que je suis, & que je fasse ce que je fais. Dis-moi donc, imbécille Prédicateur du genre humain, pourquoi t'affliges-tu du mépris que j'ai pour tes leçons? Ne vois-tu pas, si elles me révoltent, que c'est-là un effet nécessaire du Destin & de toutes ces loix qui retiennent ma volonté captive? Pourquoi déclames-tu avec tant d'aigreur contre mes préjugés, mes vices, mes erreurs? Esperes-tu me voir,

par tes leçons, triompher de la néceſſité indomptable, de la Nature entiere, qui me force à te mépriſer, & à ne voir dans toi que le plus inconſéquent de tous les hommes? Tu veux m'éclairer, me dis-tu, & il eſt *néceſſaire* que tu le veuilles! Eh bien, je regarde ta lumiere comme les ténebres les plus profondes; & il eſt *néceſſaire* que tu ſois pour moi le plus abſurde & le plus riſible des Sophiſtes. Ma réponſe t'irrite? Faches-toi donc contre la pierre qui tombe ſur toi du haut de ce mur; une même néceſſité la porte à te bleſſer, & fait que je t'offenſe. Tes leçons & ta colere ne m'empêcheront pas de *ſuivre, à chaque inſtant de ma vie, cette ligne tracée par la Nature.* Fuis, Sophiſte odieux! car je ſens que la haine ſuccede au mépris que j'ai pour toi; dans le plus maladroit des Philoſophes, je ſens que je verrai bientôt l'Apôtre & l'Avocat de tous les crimes.

Que ſera-ce en effet que les Cromwels & les Nérons, les Tiberes à l'école de nos Fataliſtes? Soit qu'avec nos Lucreces modernes, ils prêchent hautement la plus invincible néceſſité, ſoit qu'avec nos Voltaires, nos Diderots, nos d'Alemberts, ils gênent tellement la liberté,

qu'elle ne ſoit plus qu'un vain nom; les plus grands ſcélérats de l'Univers ſeront-ils plus coupables & plus reſponſables de leurs actions, que cette machine qui ſuit un mouvement dont elle ne ſauroit ſe défendre? Je commandai le meurtre de ma mere, dira un Néron à M. d'Alembert; mais avois-je fait ces *loix du mouvement*, auxquelles *je me trouve aſſujetti depuis le premier inſtant de ma naiſſance? Il en eſt réſulté dans ma machine une ſuite de mouvemens dont je n'étois nullement le maître.* Lorſque j'ouvrois la bouche pour ordonner ce meurtre, je n'étois donc pas le *maître* de donner cet ordre ou de ne pas le donner, de le faire exécuter ou de m'y oppoſer? S'il y a mille mondes ſujets aux mêmes loix, continuera ce monſtre, tu m'apprends qu'il y a eu au même inſtant mille Nérons aſſaſſins de leur mere: & toi-même, à ma place, ou Empereur Romain dans un de ces mondes, *en conſéquence de ces loix*, tu aurois, au même inſtant que moi, aſſaſſiné Britannicus, Burrhus, Séneque, Octavie, Agrippine, ton épouſe, ta mere! De quel droit oſes-tu me reprocher des crimes que ta main eût commis comme

la mienne ? De quel droit oſes-tu ne voir qu'un monſtre dans celui dont les mêmes circonſtances auroient fait ton image ? Apôtres de ces loix immuables qui enchaînent les actions des hommes, ſous quelque dehors que vous vous préſentiez, répondez au tyran, à l'aſſaſſin, au brigand qui applique vos dogmes à ſes crimes ; ou ſouffrez que je déteſte également le parricide même, & celui dont les leçons ne tendent qu'à l'abſoudre.

Je le ſais, nos vains Sages, pour diſtraire le Public de l'horreur qu'inſpire leur doctrine, répéteront ſans ceſſe le grand nom de vertu, d'humanité, de bienfaiſance : mais eſt-ce de leur part une dériſion outrageante pour nous ? eſt-ce une illuſion provenue de la foibleſſe même de leur intelligence ? Qu'eſt-ce que la vertu ſous les loix immuables de la fatalité ? Ils ont oſé le dire, les inſenſés ! la vertu eſt cette machine bienfaiſante, dont les reſſorts ſont mus en ma faveur. (Syſt. Nat. Bon Sens, de l'homme, &c.) Mais elle eſt donc auſſi ce tronc fertile dont les branches me tendent le fruit qui me nourrit ? Et le Philoſophe qui dirige le cours de ma vie,

n'a pas plus de vertu que cette aiguille dont la marche m'apprend l'heure du jour. L'un & l'autre est forcé de me servir par le jeu des ressorts ; l'un & l'autre aura donc la même part à mon respect & à mon estime. Toute ma conscience se révolte contre ces dogmes flétrissans ; toute la Nature me dit que mes vertus sont dans le bien que j'ai fait par choix, & non pas en machine ; mes vices, dans le mal dont j'ai pu me défendre ; que tout mérite ou démérite part de ma liberté, comme du seul principe de louange ou de blâme, de toute récompense & de tout châtiment. Lorsque mon cœur me dit que toutes mes actions sont à moi, que ma volonté les a déterminées librement ; c'est alors que j'espere ou que je crains de la part de leur juge ; c'est alors que je m'en applaudis ou me condamne : j'aurois beau vouloir me le cacher, lorsque le remords parle, je sens que mon crime est celui du libre arbitre. Si la force & la contrainte ont dirigé mon bras, je pourrai pleurer sur les maux dont il fut l'instrument ; mais ma douleur ne sera point mêlée au reproche intérieur. Je paroîtrai sans crainte devant un Dieu juste. Je pus être malheureux,

je ne ſuis point coupable, & ce Dieu n'a point de ſupplice pour la néceſſité.

Ce ne ſont pas des argumens que je demande ici au Philoſophe; c'eſt de la bonne foi. Qu'il diſe ſincérement ſi jamais le remords s'eſt élevé dans ſon cœur, pour une action dont il ne fut pas maître de s'abſtenir, ou s'il ſe crut jamais vertueux & digne de louange, pour une action forcée! Au lieu de nous répondre avec franchiſe, quels principes abſurdes ne va-t-il pas accumuler pour nous combattre, pour enchaîner cette même Nature dont il fait le grand Tout! Il appellera le Deſtin, qui n'eſt rien, pour renverſer l'idée du libre arbitre; il imaginera des *raiſons* qui peſent, qui font pencher la balance de ma volonté, & confondra l'action de l'être moral avec celle de l'être phyſique. (*Helv. de l'Eſprit.*)

Il croira ſur-tout triompher, en ne voyant dans *la machine humaine qu'une ſuite de mouvemens dépendans les uns des autres, & dont nous ne ſommes nullement les maîtres depuis le premier inſtant de notre exiſtence.* (D'Alem.) J'ai répondu d'avance à ces vaines prétentions, en démontrant la ſpiritualité de l'ame, & ſon indépendance des loix du mouvement.

Mais

Mais si l'autorité du Philosophe en imposoit à nos compatriotes, je ne craindrois pas de leur dire, qu'il n'est rien de plus opposé aux loix de la Physique, que cette prétention de M. d'Alembert.

Lorsque, du repos le plus profond, je passe au mouvement le plus subit, sans aucune impulsion étrangere, assignez, je vous prie, une seule loi physique par laquelle ce mouvement résulte du repos, ou du mouvement antérieur à mon repos. Quel effet peut produire le mouvement que vous aviez avant de vous asseoir? S'il existe, il faut dire que M. d'Alembert est assis & court encore; s'il n'existe *plus*, le mouvement qu'il se donne en se levant, n'est plus une suite de celui qu'il avoit en se promenant, avant de s'asseoir. Il faut donc absolument une nouvelle cause pour le produire; & cette cause, où la trouverez-vous, si ce n'est dans un nouvel acte de votre volonté? Jamais *Physicien* s'étoit-il imaginé qu'une boule, une fois en repos, pût être mise en mouvement par l'effet ou la suite de celui qu'elle avoit avant ce repos? Ne faut-il pas toujours une impulsion nouvelle pour l'agiter de nouveau? Que voulez-vous donc dire, lorsque vous m'assurez que si je

me promene aujourd'hui, c'eſt parce que je reçus en naiſſant, il y a vingt ou quarante ans, telle ou telle impulſion? Quoi! tous les mouvemens que vous vous êtes donnés vous-même pour les progrès de la Philoſophie, & que vous pouvez vous donner encore, ne ſeroient qu'une ſuite de celui que vous donna une nourrice en vous préſentant la main gauche, au lieu de vous prendre par la main droite! Il ſera vrai de dire que, ſi vous écrivez en ce moment, vous *n'êtes nullement le maître* de ne pas écrire, parce que vous vous êtes promené tel jour aux Tuileries, il y a un demi-ſiecle. En vérité, nous gémiſſons d'être obligés de réfuter des opinions auſſi étranges: mais ſi un homme, tel que M. d'Alembert, a eu le courage de les conſigner dans l'Encyclopédie, pourquoi n'aurions-nous pas celui de les relever? Tout homme qui croira n'avoir jamais *été le maître de ſes mouvememens, depuis le premier inſtant de ſa vie*, ne verra dans toutes ſes actions que celles d'un eſclave. Le genre humain eſt intéreſſé à ne ſe croire ni eſclave, ni machine, ni ſinge de ces hommes qui, dans un autre globe ſoumis aux mêmes loix que

la Terre, feroient abfolument & aux mêmes inftans tout ce que nous faifons. Ces principes font ceux d'une fatalité déguifée, tout auffi contraire à l'idée de la vertu & de la liberté, que le fatalifme le plus manifefte.

Nous arrêterons-nous à préfent à réfuter la plupart des raifons par lefquelles nos Fataliftes déclarés combattent les dogmes de la liberté ? Elles font, en vérité, fi abfurdes, qu'il faut les avoir fous les yeux, dans leurs propres Ouvrages, pour croire qu'ils ont pu les propofer férieufement : il les ont prefque toutes prifes dans Collins ; & ce Collins, tant vanté par Voltaire, vous dira, *que fi l'homme eft libre, il eft inutile de lui propofer des peines & des récompenfes ; que s'il n'eft pas néceffité, il ne peut avoir l'idée du bien & du mal ; que vous le dégradez en lui donnant la liberté.* (Collins, Parad. p. 65, 168, 340, &c.) Nos Lucreces modernes, & fur-tout l'Auteur du Syftême de la Nature, ont-*ils* pris leurs Lecteurs pour de vrais imbécilles, en nous répétant toutes ces prétendues difficultés ?

Je fais qu'ils ont voulu en trouver de plus réelles dans les perfections même du Dieu que nous leur annonçons ; mais

la raison suffira pour les faire disparoître. Votre Dieu, nous ont-ils dit, a nécessairement prévu toutes mes actions & mes pensées ; je ne suis point maître de tromper sa prescience ; donc je ne suis libre ni dans mes actions, ni dans mes pensées. Que d'erreurs à la fois dans ce sophisme, dont nos prétendus Sages ne cessent de s'applaudir ! N'en relevons ici que les principales.

Lorsque vous me dites que je ne suis pas libre, parce que je ne saurois tromper la Divinité, vous supposez d'abord que le pouvoir de faire ce que Dieu a prévu que je ne ferois pas, se confond avec le pouvoir de tromper sa science, tandis qu'entre ces deux pouvoirs il existe une différence infinie. Pour avoir la faculté réelle de faire ce que Dieu a prévu que je ne ferois pas, il suffit que je puisse disposer de moi-même, de ma volonté & de mes moyens d'agir ou de ne point agir. Quelque connoissance que Dieu ait ou n'ait pas de mes actions, j'éprouve mille fois que cette faculté est dans moi, que ces moyens subsistent ; & cela me suffit pour être libre, pour qu'il soit vrai de dire que j'aurai agi librement, quelque parti que j'aye pris. Pour

tromper au contraire la ſcience de Dieu, antérieure à mes actions, il faudroit non ſeulement que je fuſſe libre, mais que j'euſſe encore la faculté d'empêcher qu'un Dieu n'eût prévu tout l'uſage que je ferai de ma liberté. Or voyez, je vous prie, ſi être libre, & empêcher un Dieu de prévoir l'uſage de ma liberté, n'eſt qu'une ſeule & même choſe; s'il faut que je puiſſe diſpoſer d'un Dieu, pour diſpoſer librement de moi.

Une ſeconde erreur de votre part, eſt de croire que Dieu influe ſur ma volonté, par cela ſeul qu'il ſait l'uſage que j'en ferai: mais qu'importe à mon action qu'*elle* ait *été* prévue ou ne l'ait pas été? En ai-je pour cela un pouvoir moins réel d'agir ou de ne pas agir? Lorſque de ce balcon vous obſervez tout ce qui ſe paſſe dans la place publique, ces hommes, qui agiſſent ſous vos yeux, en ſont-ils moins libres dans ce qu'ils font, parce qu'*ils ne peuvent vous* empêcher d'en être *le* témoin? Non, me répondez-vous, je ſens que mes regards n'influent point ſur eux; mais je vois, & Dieu prévoit. Eh bien! vous ne faites, par cette réponſe, que manifeſter une troiſieme erreur.

Vous penſez qu'un Dieu a beſoin de plus de moyens pour prévoir l'avenir, qu'il ne lui en falloit pour prévoir le préſent. Nos Philoſophes vous ont fait croire qu'il puiſoit l'infaillibilité de ſa prévision dans les conditions même ou les propriétés des événemens qu'il prévoit, & ſur-tout dans leur connexion avec les loix du mouvement; c'eſt-à-dire, qu'ils ont donné à Dieu la foibleſſe de leur intelligence; ils ont borné ſa ſcience à celle de l'Aſtronome qui ne ſauroit prévoir les phénomenes céleſtes, ſans leur dépendance des loix du mouvement; & je vous dirai, moi: L'Eternel n'eſt pas Dieu, s'il a beſoin de ces ſecours pour lire dans l'avenir. Je conçois des faits iſolés, des faits indépendans de tout autre fait, de toute chaîne, de toute loi; s'il ne peut les prévoir auſſi libres, auſſi indépendans que je les conçois, ſon intelligence n'eſt point infinie, ſa ſcience antérieure n'égale pas ma foible conception. Je veux qu'un Dieu prévoie, comme libre, tout ce qui pourra l'être; comme néceſſaire, tout ce qui le ſera; je veux que la cauſe de ſon infaillibilité ſoit toute dans lui-même, dans l'infinité ſeule de ſon intelligence, non dans la dépendance & les

conditions de faits à venir; je veux que d'un seul & même acte il embrasse la durée des temps & de l'éternité; que les siecles passés & à venir soient devant lui comme l'instant qui s'écoule. Si l'arrivée des choses apporte à sa science actuelle une certitude, une propriété, une simplicité que n'eut point sa science antérieure, celle-ci sera restée imparfaite jusqu'à l'événement; & le Dieu qui acquiert ce nouveau degré de science, ou cette nouvelle maniere de savoir, n'est point le Dieu parfait.

Je reprendrai donc; & je vous dirai: Si ce Dieu a prévu mes actions comme libres, telles qu'il peut les voir, sa prévision même annonce toute ma liberté, au lieu de me contraindre; s'il n'a pu les prévoir comme libres, telles qu'il peut les voir, il n'est plus Dieu. Il faut donc, ou choisir toutes les absurdités de l'Athée, ou convenir qu'un Dieu peut infailliblement *prévoir mes actions*, sans avoir besoin de *les enchaîner*, sans influer sur elles pour *les nécessiter*. Eh! qu'importe alors à ma liberté que mes actions aient été prévues ou ne l'aient pas été!

Votre Dieu, reprend ici le faux Sage, savoit donc l'usage & l'abus que je ferois

de ma liberté ? Il prévoyoit mon crime & le malheur qui devoit en être la suite ; il voulut donc ce crime & mon malheur, en me donnant la liberté ? Il ne sera donc plus le Dieu bon & le Dieu bienfaisant ?

Tel fut toujours l'esprit de nos prétendus Philosophes. Quelque évidentes que soient leurs contradictions, ils ne les sentent pas. Quoi ! un Dieu qui, mettant mon sort entre mes mains, me donne tous les moyens nécessaires pour fuir le crime, & se contente de ne pas me forcer, est un Dieu qui veut ce crime & mon malheur ? Vous qui désirez, qui voulez la perte de celui que vous haïssez, commencerez-vous donc par lui donner la liberté de se sauver ou de se perdre ? lui laisserez-vous des secours dont il ne tient qu'à lui de profiter, qu'il ne tenoit qu'à vous de lui ôter ? Si vous lui fournissez tous ces moyens, ne suis-je pas plutôt autorisé à croire que vous êtes bon à son égard ? La liberté que Dieu vous a laissée seroit donc plutôt une preuve de ses bontés pour vous, que du désir que vous lui supposez de vous voir criminel & malheureux.

Soyons exacts : la liberté par elle-même ne suppose dans celui qui me la

donne, ni la volonté de me perdre, ni la volonté de me ſauver, mais uniquement celle de laiſſer mon ſort entre mes mains. S'il a quelque déſir plus poſitif en ma faveur ou contre moi, je ne puis en juger que par la maniere dont il ſecondera lui-même cette faculté. S'il ne me porte ni au crime ni à la vertu, s'il ne me preſſe ni pour mon bonheur ni pour mon malheur, je le ſuppoſerai dans une vraie indifférence : mais ſi, content de ne pas forcer ma liberté, il me preſſe, il m'excite, il m'exhorte ſans ceſſe à éviter le crime; s'il me donne des ſecours ſurabondans pour faire mon bonheur, je ne douterai plus de ſon amour pour moi & de ſes bontés. Jugez, ſur cette régle, du Dieu que vous avez blaſphémé. S'eſt-il donc contenté de vous abandonner dans le plus parfait équilibre pour le bien & pour le mal? Cette connoiſſance, antérieure à votre crime & à votre malheur, l'a-t-elle empêché de vous preſſer, de vous exhorter à éviter l'un & l'autre? Ne l'avez-vous pas entendu vous menacer de toute ſa colere, ſi vous ne répondiez à ſes invitations? Après ce crime même, n'a-t-il pas éveillé dans votre cœur la crainte, les remords & la frayeur, pour

vous rappeler à la vertu ? Dans ce Dieu irrité, n'avez-vous pas vu un tendre pere qui vous tendoit la main pour vous relever ; qui vous invitoit au répentir ; qui ajoutoit à ses bienfaits passés mille graces nouvelles, dont la moindre auroit dû vous suffire pour revenir à lui, & pour faire votre bonheur par la vertu ? Une connoissance qui ne mit point d'obstacles de sa part à tant de bienfaits, ne l'empêcha donc pas de vous aimer. En vous donnant la liberté, il n'a point cessé de vous appeler à la vertu & au bonheur ; il n'a donc voulu ni votre crime, ni votre perte. Il n'a pas cessé d'être un Dieu bienfaisant ; il n'a donc pas cessé d'être un Dieu bon.

J'entends la derniere réclamation du faux Sage ; il va comparer l'homme à Dieu, la liberté au glaive qui peut devenir l'instrument de ma défense ou de ma perte. Un pere, nous dit-il, qui m'aime tendrement, ne mettra point ce glaive entre mes mains, s'il prévoit qu'il sera tourné contre moi-même, quoiqu'il sache qu'il peut servir à mon triomphe ; votre Dieu ne m'eût donc point laissé ma liberté, s'il avoit eu pour moi le cœur d'un pere.

Voilà donc, ô Philosophes ! à quoi

ont abouti vos frivoles ſubtilités à comparer le chef-d'œuvre de la Sageſſe divine, avec le chef-d'œuvre de la folie & de l'imbécillité humaine ? Quel motif peut avoir cet inſenſé qui livre à ſon enfant un inſtrument qu'il ſait devoir être celui de ſa mort ? Quel bien, quel avantage pour lui, pour cet enfant, pour ſa Patrie, voyez-vous réſulter de ſon imprudence ? *Elevez au moins les idées de l'homme que vous oſez rapprocher d'un Dieu ; donnez-lui de grands motifs, de grands intérêts, & vos comparaiſons ſeront moins outrageantes. Parlez-nous au moins de ce digne Romain qui a prévu l'iſſue des dangers où il envoye ſon fils : dût-il le ſacrifier lui-même, ſi le ſalut de la Patrie l'exige, juſque dans un Brutus, je verrai le plus tendre des peres. Celui que vous m'offrez, ſans motif & ſans objet, livrant à un enfant le glaive de la mort, eſt le plus inſenſé de tous les hommes, s'il n'eſt le plus cruel.*

Comment avez-vous pu comparer ſa conduite à celle de la Divinité ? Le Dieu qui vous a dit : Je veux que tu ſois libre, vous a donné la force néceſſaire (*a*), ſura-

(*a*) Aſſez de force, & même beaucoup plus

bondante même, pour opérer le bien; mais nul secours, nul moyen de sa part ne vous aide & ne vous porte au crime. Si vous le commettez, vous ne serez coupable que pour n'avoir pas usé de la force qu'il vous avoit donnée. Il prévoyoit que vous n'useriez point de cette force; il n'a pas laissé que de vous la donner: étoit-ce contribuer à votre crime, que de vous fournir les moyens de l'éviter? Dans ce pere insensé que vous me supposez, je vois au contraire un homme à qui je dis avec justice: L'enfant, que vous armez de ce glaive, périt par les moyens que vous lui fournissez vous-même; il ne meurt qu'en usant des moyens qu'il a reçus de vous; vous l'avez positivement aidé à mourir, puisqu'il

---

qu'il n'en faut pour triompher quand je le veux, pas assez de moyens pour être absolument invincible; voilà la liberté de l'homme pour le bien & pour le mal. Je fais donc le bien en usant des secours que j'ai reçus; & ce bien vient de Dieu, parce que je le fais par la force qu'il m'a donnée; il vient aussi de moi, parce que je pouvois ne pas user de cette force. Je fais au contraire le mal en me refusant aux moyens que Dieu me fournit. Ce mal vient tout de moi évidemment, & nullement de Dieu. *Note de l'Editeur.*

n'a positivement reçu de vous que le glaive dont il se perce. Je deviens coupable en n'usant pas de la force que Dieu me donne ; cet enfant meurt, en usant des moyens que vous lui fournissez : la différence n'est-elle pas sensible ?

Pour la voir tout entiere cette différence, rapprochons l'insensé, que nul motif, nul intérêt légitime ne peut autoriser dans sa conduite, du Dieu dont j'ai reçu la liberté. Dans les vûes de ce Dieu, quel plan, quelle sagesse admirable ! Sur ces paroles seules, que les hommes soient libres, il fonde tous les titres, toute la grandeur, la dignité, l'excellence de l'homme : sans elle, l'Univers n'étoit peuplé que d'automates ; il manquoit un Roi à la Nature, un hommage au Créateur, un empire & des enfans à la vertu : sans elle, mon bonheur ne pouvoit être complet ; il lui manquoit le titre le plus glorieux, la jouissance la plus *flatteuse*, *le droit de pouvoir dire : Je l'ai acquis, & je l'ai mérité*. Vil & lâche soldat, oserai-je me plaindre des combats qui me font mériter la victoire, ou voudrois-je en goûter tous les fruits, sans en avoir partagé le danger ? Sans cette liberté encore, le Dieu qui m'a

créé, me sembloit moins puissant, parce qu'il se bornoit à créer des machines; moins sage, parce qu'il n'avoit pas trouvé le moyen* de faire du bonheur le prix du mérite. Je n'avois point d'idée de sa justice, parce qu'il ne pouvoit l'exercer, ni en vengeur du crime, ni en rémunérateur de la vertu. Les cantiques de l'homme, sans cette faculté, ne faisoient qu'ajouter un vain son au ramage des habitans de l'air, tandis que l'homme libre, inclinant la tête au nom de son Dieu, m'en dit plus sur la gloire & la grandeur de l'Être suprême, que l'hommage de la Nature entiere. Tels sont les grands objets de cette Providence qui met le sort des hommes entre leurs mains: la manifestation des perfections divines, l'existence de la vertu, la dignité de toute mon espece, la vraie grandeur de l'homme, le bonheur mérité. Vains Sages, montrez-nous un genre de providence, où Dieu & l'homme soient plus grands que dans celui des êtres libres; ou rougissez d'avoir comparé le Dieu qui le choisit, à ce pere insensé qui ne voit que la mort de son fils dans le fatal présent qu'il lui a fait.

Dites, si vous l'osez, que ce Dieu

n'avoit aucun beſoin de cet hommage des créatures libres ; qu'il dut s'en paſſer, puiſqu'il prévit l'abus de votre liberté; & nous répondrons : Le Dieu qui ignore les beſoins, ceſſe-t-il d'avoir des droits? Dites, que s'il avoit prévu des crimes & des maux qui viennent tous de vous, il devoit flétrir l'Homme, & l'enchaîner ſous les loix de la *néceſſité*; & à l'intérêt de l'être qui périt par ſa propre lâcheté, nous oppoſerons l'intérêt, la dignité de toute l'eſpece, l'exiſtence de la vertu, la gloire du Dieu qui la couronne : mettez-vous dans la balance, & laiſſez décider la juſtice.

Ainſi diſparoiſſent à l'école de la raiſon ſeule, toutes les vaines ſubtilités de nos faux Sages contre la liberté. Mais pourrons-nous bien terminer ces obſervations, & ne pas témoigner tout notre étonnement ſur l'étrange inconſéquence de ces prétendus Philoſophes? Eſt-ce folie chez eux, & *ineptie? Eſt*-ce mauvaiſe foi, & une dériſion outrageante pour le Public? Par quel excès d'égarement, ces mêmes hommes, qui s'obſtinent à ne voir par-tout que les loix de la néceſſité la plus abſolue, ſont-ils donc ſi ardens à revendiquer pour eux la liberté la plus

indéfinie? liberté de penser, liberté de conscience, liberté de discours, liberté d'impression; ils les réclament toutes. Sans cesse on les entend se plaindre hautement du frein que l'on oppose à leur démangeaison éternelle de dogmatiser, de régenter les Peuples & les Rois. Tous leurs Livres sont pleins de ces réclamations contre les entraves qu'on oppose à leur école. Les insensés nous prêchent que tout homme est essentiellement soumis au Destin; qu'il n'est jamais le maître de vouloir autre chose que ce qu'il veut, d'agir autrement qu'il n'agit; sous mille formes différentes, ils nous le représentent esclave depuis le premier instant de sa vie jusqu'au terme de sa course. C'est une grande chaîne qu'il ne peut secouer; ce sont les loix invariables du mouvement qu'il ne peut violer; c'est la fatalité aveugle qui l'entraîne. Voilà leurs dogmes & leurs expressions favorites, & ils rugissent contre l'autorité qui s'efforce de les retenir dans les bornes du citoyen & d'une soumission légitime : & si nos Sénateurs, zélés pour les mœurs & la Foi, proscrivent une seule de leurs productions monstrueuses, nos Magistrats deviennent des tyrans, des

oppresseurs

oppresseurs de la liberté philosophique ; & tous nos faux Sages n'ont alors dans la bouche que les droits sacrés de cette liberté, qui seule, à les entendre, peut produire de grandes choses, dissiper les préjugés, rétablir le bonheur des Nations. Fanatiques Apôtres du Destin, faudra-t-il donc sans cesse vous le répéter ? une fois au moins, dans vos Ecrits & vos leçons, *soyez d'accord avec vous-mêmes, & ne réclamez plus* en votre faveur cette même liberté contre laquelle vous êtes seuls à conspirer.

LETTRE XLVIII.

La Baronne au Chevalier.

Je n'y tiens plus, Chevalier, je ne sais quel parti prendre avec notre malade; c'est vous-même, oui, ne vous en prenez à nul autre qu'à vous; c'est vous qui ajoutez sans cesse à mon embarras, à mes incertitudes. Je reçois votre lettre; je lis, & me voilà toute honteuse d'avoir fait abreuver d'ellébore le premier Philosophe machine qui ait paru chez nous. Mais je lis encore, j'arrive à la fin de votre lettre, &, si je vous en crois, il faudra redoubler la dose du malade, & revenir peut-être à la saignée.

Remarquez, je vous prie, remarquez ces paroles dont vous vous servez en parlant de nos grands Hommes. Les *Sages*, dites-vous, *les Sages les plus dignes de l'immortalité ne seront pour lui que les dignes habitans du petit Berne.*

Vous avez voulu dire que, si j'en crois notre Docteur, nos Sages, qui se croient

des êtres immortels, ne sont que de vrais foux; & c'est précisément notre malade qui vous soutiendra qu'il n'est rien de plus chimérique que *l'immortalité* de nos grands Hommes; c'est lui qui vous dira, que ce dogme de l'*immortalité* n'est qu'un dogme *populaire & insensé*, inventé par les *Prêtres*, *contraire à la Nature*, & le principal appui de tous les préjugés religieux. (*V. Syst. Nat. l.* 1, *c.* 13.)

Ce n'est pas tout encore; vous exigez que je renvoye absolument notre Hippocrate. Nos Médecins vous semblent les plus terribles ennemis d'un cerveau philosophique; & si j'en crois notre malade, *faites-vous Médecin, à coup sûr vous serez Philosophe*. (Lamet. tom. 1, p. 3). Observez alors la révolution qui s'opérera dans votre cerveau. » Du faîte de » cette immortalité glorieuse (à laquelle » vous prétendez que nos Sages ont des » droits assurés), du haut de cette belle » machine théologique, vous descen- » drez comme d'une machine d'Opéra, » dans ce parterre physique, d'où, ne » voyant autour de vous que matiere » éternelle & formes qui se succedent » & périssent sans cesse, confus, vous

» avouerez qu'une entiere destruction
» attend tous les corps animés..... Oui,
» direz-vous alors, oui, & nul Sage
» n'en disconvient, l'orgueilleux Mo-
» narque (le Philosophe lui-même)
» meurt tout entier, comme le sujet mo-
» deste & le chien fidele «. (*Id. p.* 7
& 11.)

Dites-moi, je vous prie, s'il me sera jamais possible de combiner de pareilles leçons avec les vôtres ? Je ne puis m'empêcher d'avouer que très-certainement nos Philosophes ont quelque droit à l'immortalité. Je sais qu'il y prétendent; qu'*ils ont parlé en maîtres, de la Gloire; qu'ils en sont les arbitres; que la Postérité les dédommagera du mépris de leurs contemporains.* Je sais que vainement on combattroit dans l'homme, & sur-tout dans nos Sages, *le pressentiment de la Postérité & le désir de se survivre.* (V. Ency. art. Gloire.) Je sais même que les Cieux sont ouverts à nos Socrates bien plus justement qu'à ces tristes mortels dominés par tous les préjugés. (*V. Œuv. de Volt. Poëme sur la Loi Nat.*) Comment voulez-vous donc que je ne voye qu'un Philosophe dans l'homme qui m'apprend qu'entre la mort d'un chien

& celle de nos Sages, il n'y a pas la moindre différence ?

Ce n'est pas cependant qu'il n'arrive quelquefois à notre malade de m'accorder que l'ame de nos Sages ne meurt pas tout entiere. Mais savez-vous alors ce qu'il en fait ? Il prétend que M Diderot redeviendra un jour ce qu'il étoit avant de naître; c'est-à-dire, *chien*, *chat*, peut-être *bœuf*, peut-être, *que sais-je ? homme*, *femme*, tout ce que vous voudrez. Il ne seroit pas même impossible, ajoute-t-il, que M. Diderot revînt jouer un rôle assez différent de celui qu'il a joué parmi nos Sages. Dans deux ou trois cents ans, il pourroit bien se faire qu'on le vît reparoître sous le capuchon de Saint François, & M. d'Alembert sous la guimpe d'une Sœur Grise, ou bien sous le bonnet d'un Docteur de Sorbonne.

Seroit-ce encore là de la Philosophie, Chevalier ? Il seroit plaisant que nos grands Créateurs n'eussent fait que nous repaître des vieux Contes de Pythagore; que M. Diderot ne désespérât pas de revenir, dans deux ou trois cents ans, prier dévotement pour tous ces Philosophes machines ou automates, occupés à combattre la liberté de l'homme, l'es-

poir de la vertu, la nobleſſe de l'ame ; & tout ce qu'on appelle préjugés religieux. Il ſeroit plaiſant que M. d'Alembert, retrouvant dans un coin de Bibliotheque quelques volumes de l'Encyclopédie, y condamnât lui-même, dans un ou deux ſiecles, ſes propres articles ; & que le d'Alembert, Docteur de Sorbonne, finît par réfuter tous les oui & les non du d'Alembert Philoſophe. Il ſeroit plaiſant que Voltaire fût deſtiné à être le Nonnotte ou l'Abraham Chaumeix de l'an 1940 ; que Madame Geoffrin, ou quelques-unes de vos charmantes Philoſophes de la Capitale, reparuſſent un jour en Curés de Village. Ne me dites point, Chevalier, que l'envie d'ajouter à la folie de notre malade, me fait exagérer ſes dogmes & charger le tableau ; car il vous ſoutiendra lui-même qu'il n'eſt rien de plus ſimple que ces métamorphoſes dans le grand ſyſtême de la métempſycoſe. Il ira bien plus loin ; il ne fera pas difficulté de convenir que tous ces grands Hommes, qui ſont aujourd'hui les Sages du Monde, pourroient, en moins de temps qu'on ne penſe, n'en être que les foux, & peupler nos *Bed-Lams*. Et vous voulez

que cela soit pour moi de la Philoso-phie ? Allons, convenons-en, & dites comme moi. Je sais bien qu'il y a dans le cerveau de notre malade, des traces, des vestiges, de cette profonde sagesse, qu'il puisoit à l'école de nos grands Hommes ; mais tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelque autre chose que de la Philosophie, & qu'il ne faille encore *le laisser* quelque temps entre les mains de la Faculté.

Cependant il me vient une réflexion : nous avons des Philosophes libres, des Philosophes enchaînés, des Philosophes libres & enchaînés ; nous pourrions bien avoir aussi nos mortels & nos immortels, ou même nos grands Hommes mortels & immortels tout à la fois. Ainsi, plus d'ellébore jusqu'à votre réponse. Mais prenez-y bien garde, Chevalier ; je ne vous réponds pas des suites. Si nous allions avoir quelques accès plus forts que *les premiers* ; si par hasard notre malade *alloit s'imaginer* qu'un Philoso-phe doit non seulement se résoudre à des métamorphoses qui le feroient un jour paître avec les moutons, hurler avec les loups, beugler avec les bœufs ; mais qu'il doit être intimement persuadé qu'un

bœuf ou un mouton vaut bien un Philosophe : vous me permettriez bien, j'espère, de ne pas attendre votre lettre pour recourir de nouveau à la Faculté. Faites de nos grands Hommes tout ce que vous voudrez; faites-les spirituels, matériels, libres ou esclaves, mortels ou immortels; mais, je vous en prie, ne vous avisez pas d'en faire des moutons. Je sais bien qu'il y a dans nos Sages certaines qualités qui les rapprocheroient de la gent moutonniere; je vois bien, par exemple, qu'ils ne vont guere seuls; que chacun de nos grands Maîtres a son troupeau fidele, qui va redisant, répétant ce que le Maître a dit & répété. Je sais bien encore que nos Sages ont assez la douceur, la bonté du mouton, à moins qu'on ne soit pas de leur avis; mais je voudrois au moins qu'il y eût quelque différence entre le prix d'un Philosophe & celui d'un mouton ou de toute autre espece d'animal. Ne vous étonnez pas que j'insiste sur cet article. J'ai déjà entendu quelque chose de la part de notre malade, qui semble m'annoncer des accès d'une nouvelle espece. Je vous en préviens, de peur que vous ne soyez étonné d'apprendre

que

que le Docteur a reparu pour expulſer encore certaines idées. Soyez bien perſuadé que tous ces accès, quelque multipliés qu'ils puiſſent devenir, ne m'empêcheront pas d'être toujours avec la plus parfaite eſtime, la très-humble ſevante de nos Philoſophes ſains de corps & d'eſprit, tels, par exemple, que M. Robinet, qui vaut certainement un peu mieux qu'un mouton ; tels encore que M. Diderot & cent autres ſi connus dans le Monde.

LETTRE XLIX.

Le Chevalier à la Baronne.

ENFIN, Madame, la Philoſophie reprend ſur vous une partie de ſes droits, & je puis commencer à me féliciter de l'impreſſion que mes lettres ont faite en faveur de votre prétendu malade. Vous avez au moins ſuſpendu l'ellébore; & votre Hippocrate n'exerce plus ſon humiliant empire ſur le plus fidele diſciple de nos Sages. Vous avez au moins ſoupçonné que, la variété dominant à notre école, nous pourrions bien avoir des Philoſophes mortels & des Philoſophes immortels, comme nous en avons de libres & d'eſclaves; & que les nouvelles leçons de votre Sage pourroient bien être celles qu'il a reçues chez nous. Il eſt juſte, Madame, que vous ſoyez dédommagée de la violence qu'il a fallu vous faire, pour commencer à croire qu'il dépendoit de nous d'être mortels ou immortels, ou bien de reſſuſciter ce dogme qui

nous fait naître, revivre & mourir encore, & reparoître ensuite de temps à autre sous les formes les plus variées & les plus opposées. Je sais ce qu'il en coute pour accorder le nom de Philosophe à des hommes capables de contrarier ainsi nos premieres idées ; mais voyez quels regrets vous vous épargnez, en suspendant au moins votre jugement ; voyez encore quels hommes vous auriez continué à déshonorer, si vous n'aviez au moins commencé à soustraire Monsieur Tribaudet à la jurisdiction de tous vos Galiens. Je vais vous les montrer ces hommes dont il n'a fait encore que vous répéter *les leçons* ; mais auprès d'eux aussi, pour soutenir toujours l'idée de notre liberté & les charmes de la variété, auprès de ces Sages mortels, j'aurai soin de placer des Sages immortels que suivront d'autres Sages mortels lorsqu'ils le veulent, & immortels quand bon leur semble. Je n'oublierai point ceux qui esperent ne mourir que pour renaître, & qui ne craignent pas toutes les conséquences que vous semblez vouloir leur opposer ; je vous les montrerai ces Sages, qui, tenant aujourd'hui le premier rang parmi nos zélés Philosophes, pourroient bien ne

renaître que pour se voir un jour décorés du cordon, de la barbe d'un Frere Capuçin, ou pour chanter l'Office sous la guimpe d'une Sœur Religieuse. Quelque extraordinaire que puisse vous paroître cette métamorphose dans un d'Alembert ou dans un Diderot, vous apprendrez, Madame, qu'à l'école de la Philosophie, il n'est rien d'étonnant. Commençons cependant par les petits prodiges; nous arriverons à ceux que vous croyez les moins dignes de nous, & qui n'en sont que plus philosophiques.

Philosophe mortel.

» Le dogme de l'immortalité de l'ame, » loin d'être un motif de pratiquer la » vertu, est *barbare*, *funeste*, *désespé-* » *rant*, & *contraire à toute bonne législa-* » *tion; il y auroit lieu de craindre un sui-* » *cide universel, si jamais tous les hom-* » *mes en étoient convaincus* «. (V. surtout l'Antiq. dévoilée, p. 15.)

Philosophe immortel.

» Le dogme de l'immortalité est trop » nécessaire à la paix du genre humain,

» pour n'être qu'une erreur. Si l'ame
» étoit mortelle, l'enfer, pour nous, se-
» roit sur la terre, & le néant au delà.
» Le partisan de l'anéantissement est
» l'ennemi de la Société, parce que sa
» morale n'est favorable qu'au despo-
» tisme des Rois, & à la perversité des
» scélérats «. (*Delisle*, *Phil. Nat. t.* 2, *p.* 312.)

Philosophe mortel.

» L'Amour, pour flatter la douleur
» d'une veuve éplorée par la mort de
» son jeune époux, lui découvrit le
» dogme de l'immortalité de l'ame «.
(*Helvetius*, *de l'Esprit*, *p.* 297.)

» L'ame n'est en nous que la faculté
» de sentir...... Mais qu'est-ce en nous
» que cette faculté? Est-elle immortelle
» & immatérielle? La raison humaine
» l'ignore, & la révélation nous l'ap-
» prend «. (Cette réponse est bonne pour
le texte; mais lisez les notes, & vous
verrez ce que la raison fait très-bien, &
ce que je démontre en vrai Chimiste;
c'est-à-dire, que l'ame, après la mort,
n'est qu'une *propriété anéantie*, comme
la vertu de l'aimant, que la rouille a dé-

truite dans le fer. (*Id. V. de l'Hom. & de son éducat. chap. 2, n. 2, & note sur ce chap.*)

Philosophe immortel.

» La Philosophie fournit des argumens
» pressans de la réalité d'une autre vie.
» Nous avons des raisons très-fortes de
» croire que notre ame subsistera éter-
» nellement..... Plusieurs Philosophes
» anciens, quoique privés de la révéla-
» tion, ont cru l'ame immortelle, &,
» s'il est permis de le dire, leur erreur
» même sur la nature de l'ame, servoit à
» les confirmer dans la croyance de l'im-
» mortalité «. (*D'Alembert, Elem. de Phil. n. 6.*)

Philosophe mortel.

» Il est aisé de se convaincre que
» les hommes les plus éclairés & les
» plus sages de l'antiquité ont cru, non
» seulement que l'ame périssoit avec le
» corps, mais encore ont attaqué sans
» détour l'opinion des châtimens de l'a-
» venir. Ce sentiment étoit adopté des
» Philosophes de toutes les Sectes.....
» Celui de l'immortalité de l'ame n'est

» qu'une *illusion*, *une erreur qui blesse*
» *la raison*, *un système complétement*
» *absurde* «. (Syst. Nat. t. 1, c. 13.)

Philosophe immortel.

» Si Dieu existe, il est parfait; s'il est
» parfait, il est sage, puissant & juste;
» & s'il est juste & puissant, mon
» ame est immortelle..... Toutes les
» subtilités de la Métaphysique ne me
» feront pas douter un moment de l'im-
» mortalité de l'ame «. (*J. J. Lettre à Volt. t.* 122, *in-4°.*)

Philosophe mortel.

» En poussant la crainte de notre des-
» truction par delà des bornes de la vie,
» on peut dire que nous abusons d'une
» chose que la Nature n'a mise dans
» nous que pour la conservation de no-
» tre être..... C'est l'amour propre,
» qui, du moins chez plusieurs Peuples,
» a enfanté l'opinion de l'immortalité de
» l'ame «. (*Mirab. de l'Ame & de son immortalité, p.* 75.)

Philosophe immortel.

» Notre ame n'a rien de divisible, rien
» d'étendu, rien de matériel..... Notre
» corps au contraire, & tous les autres
» corps ont plusieurs formes; chacune
» de ces formes est composée, divisible,
» véritablement destructible..... Notre
» ame est donc impérissable, & la matiere
» peut & doit périr «. (*Buffon, Hist. Nat. de l'homme.*)

Philosophes peut-être mortels, peut-étre immortels.

» Si je n'ai point parlé de l'immorta-
» lité de l'ame, ni de ce que nous de-
» venons après la mort, c'est que c'est
» une chose absolument inconnue, aussi
» bien que tout ce qu'on a imaginé sur
» la nature de l'homme en deux ou trois
» substances. Toutes les différentes opi-
» nions des Philosophes n'ont aucun fon-
» dement «. (*Freret, Lettre de Trasib. p.* 281.)

Que l'on a pointillé sur la nature de l'ame! Que n'a-t-on pas dit sur sa spiritualité & son *immortalité*! Un Docteur

Allemand a tenté de prouver que l'ame ne pouvoit point mourir : n'auroit-il pas mieux fait d'examiner s'il en connoît la nature ? Qu'il nous découvre celle de la matiere...... C'est ce qu'il faut connoître, *pour pouvoir, sans témérité, nous instruire sur un systême aussi peu connu.* (Le Pyrrhonis. du Sage, n. 85.)

Toutes les preuves de l'immortalité ne sont au plus à notre amour-propre que des motifs de l'espérer, & de se flatter de la possibilité d'une chose inconcevable à l'esprit. (*Nouvelle liberté de penser*, *p.* 108.)

N. B. Les noms & les Ouvrages que je vous cite, Madame, ne sont pas équivoques ; les uns & les autres appartiennent bien à notre école ; vous voyez donc déjà qu'on peut choisir chez nous. Mais ce n'est pas assez ; il faut vous prouver, qu'après avoir choisi, on n'en est pas moins maître de revenir sur ses pas. Continuez donc à lire.

Lamétrie décidé pour la mortalité.

Dans tous les temps les plus reculés, l'entiere destruction de notre être étoit

une vérité reçue & triviale parmi les Philosophes ; & dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, où la Nature est si connue, *il est enfin démontré par mille preuves sans réplique, qu'il n'y a qu'une vie & qu'une félicité.* (Lamétrie, Dis. sur la vie heur.)

Lamétrie indécis.

» D'où viens-je? où suis-je? qu'é-
» tois-je avant de naître? que serai-je
» lorsque je ne serai plus? *C'est ce que*
» *les plus grands génies ne sauront jamais.*
» Ils battront la campagne, feront son-
» ner l'alarme aux dévots, & ne nous
» apprendront rien «. (*Id., t., p.* 283.)

Raynal très-content de l'immortalité.

» O homme! un Pere commun, *une*
» *ame immortelle, une vie future*, voilà ta
» véritable gloire «! (*Hist. Pol. & Phil. t.* 5, *p.* 197, *in*-4°.

Raynal très-mécontent de l'immortalité.

» On voyoit souvent l'homme de bien
» dans la souffrance, le méchant, l'impie

» même dans la prospérité, & l'on ima-
» gina la doctrine de l'immortalité.....
» Mais l'homme en devint-il meilleur ?
» C'est un problême. *Ce qui est sûr*, c'est
» que depuis l'instant de sa naissance jus-
» qu'au moment de sa mort, il fut tour-
» menté par la crainte des Puissances
» invisibles, & *réduit à une condition plus*
» *fâcheuse que celle dont il avoit été tiré* ».
(Id. p. 462 & 463.)

La raison du Marquis d'Argens très-forte sur l'immortalité.

» Dès qu'on veut *raisonner* consé-
» quemment, & examiner les choses,
» on voit *clairement* la nécessité de l'im-
» mortalité de l'ame. Elle découle *natu-*
» *rellement* des preuves de l'existence de
» Dieu ; *& il faudroit ne vouloir pas faire*
» *usage de sa raison*, pour croire que la
» Divinité, toute bonne, toute puissante,
» crée des hommes, leur défend de
» faire le mal, leur ordonne de faire
» le bien, & ne les punit point lors-
» qu'ils désobéissent.... La *plus grande*
» *preuve* de l'immortalité de l'ame doit
» se chercher dans elle-même. Lorsqu'on
» examine sa grandeur, sa noblesse, on

» sent mieux son immortalité, que par
» tous les argumens des Philosophes «. (*Phil. du Bon Sens, tom.* 2, *réflex.* 4, *n.* 20.)

La raison du Marquis d'Argens très-foible sur l'immortalité.

» *On n'a aucune preuve philosophique*
» qui puisse mettre en évidence cette
» vérité (l'immortalité de l'ame), dont
» la seule révélation nous donne l'assu-
» rance..... Il faut avouer de bonne foi
» que nous n'en avons aucune preuve
» certaine que par la révélation..... que
» si la foi ne fixoit pas nos doutes, il
» seroit bien difficile de concevoir qu'une
» chose qui a eu un commencement, ne
» doive point avoir de fin «. (*Le même vol. même réflexion, mais section* 18.)

N. B. Vous aurez sans doute appris, Madame, à quel point le Philosophe que je viens de citer s'éloigna de nous sur la fin de ses jours; avec quel éclat scandaleux il rétracta tout ce qu'il avoit fait, dit, écrit contre le préjugé religieux; comment il adressa & répéta bien des fois au Prêtre qu'il avoit appelé pour mourir en

bon Chrétien, ces paroles si peu philosophiques : DES ACTES DE FOI, MONSIEUR, DES ACTES DE FOI ; C'EST-LA SUR-TOUT CE QU'il FAUT M'INSPIRER : C'EST CONTRE LA FOI QUE J'AI PÉCHÉ ; C'EST-LA CE QU'IL FAUT EXPIER, TANDIS QU'IL EN EST TEMPS. Je conviens de toute la vérité de la rétractation. Je suis malheureusement trop bien instruit, pour en douter ; mais si vous connoissiez l'Auteur d'un pareil changement, vous pardonneriez cette foiblesse à un de nos plus fameux Philosophes.

Depuis long-temps ce Sage se trouvoit réuni à un de ces Magistrats tels que *le préjugé* en forme quelquefois, à un de ces hommes à l'ame grande & forte, religieux par principe, imposans par la force de leurs raisonnemens & par l'éclat de leurs vertus, plus encore que par la majesté de leurs fonctions. Cet homme étoit un frere. Que n'eût-il pas *fallu* pour lui résister ? Le Marquis étoit loin *de la Capitale* ; *nos* Sages n'étoient plus auprès de lui pour le soutenir contre l'impression du sentiment, contre l'autorité des vertus domestiques, & peut-être même contre une conscience qui venoit à l'appui des anciens préjugés.

Le Marquis ſuccomba ; il donna ſa parole même avant les apparences de ſa derniere maladie ; il la tint, au grand ſcandale de la Philoſophie. Mais s'enſuit-il de là qu'il n'ait pendant longtemps occupé chez nous une des premières places ? C'eſt par les leçons qu'il donnoit en ce temps, qu'il faut juger de notre école ; &, une fois pour toutes, je vous en dis autant des Frérets, des Voltaires, & de vingt autres qui ne nous ont fait guere plus d'honneur dans leur dernier temps. Je n'examine point comment il arrive que les approches de la mort ſont préciſément ce qui les a portés à ſe croire immortels, & à revenir triſtement à tous les préjugés religieux. C'eſt dans leur état vraiment philoſophique qu'il faut vous les montrer, pour vous faire juger de nos dogmes. Revenons donc à nos Philoſophes ſains d'eſprit & de corps, & nous verrons les prodiges de variété aller toujours croiſſant.

Voltaire preſque décidé pour l'immortalité par la Foi & la raiſon.

» Le bien commun de tous les hom-
» mes demande qu'on croie l'ame im-

» mortelle ; la Foi l'ordonne ; & il n'en
» faut pas davantage, la chose est presque
» décidée «. (*Lett. Phil.*)

Voltaire entiérement décidé sur l'immortalité par la Foi & la raison.

» L'orthodoxe peut se tromper en
» assurant qu'un homme endormi pense
» toujours ; mais il ne se *trompe pas en*
» *assurant l'immortalité de l'ame*, *puisque*
» *la Foi & la raison démontrent cette*
» *vérité* «. (Quest. Encycl. art. Ame, ff. 3.)

La raison de Voltaire parfaitement nulle sur le dogme de l'immortalité.

» Dieu t'a donné, ô homme ! la
» faculté de penser, comme il t'a donné
» tout le reste ; & s'il n'étoit pas venu
» t'apprendre, dans le temps marqué par
» la Providence, que tu as une ame im-
» matérielle, *immortelle*, tu n'en au-
» rois aucune preuve «. (*Dict. Phil. art. Ame.*)

La raison de Voltaire presque décidée contre le dogme de l'immortalité.

» On est aujourd'hui assez partagé entre
» l'immortalité & la mort de l'ame ; mais
» tout le monde convient qu'elle est ma-
» térielle ; & si elle l'est, on doit croire
» qu'elle est périssable «. (*Pieces détach. Ame corporelle.*)

La raison de Voltaire sans le moindre espoir de l'immortalité.

» Pour que je fusse véritablement im-
» mortel, il faudroit que je conservasse
» mes organes, ma mémoire, toutes
» mes facultés. Ouvrez le tombeau,
» rassemblez tous les ossemens ; *vous n'y*
» *trouverez rien qui vous donne la moindre*
» *lueur d'espérance* «. (Met. t. 5, chap. 38, & lett. de Memm. n°. 19.)

Vous le voyez, Madame, nul homme assurément n'eut plus de droit à l'immortalité que le grand Homme de Ferney ; il lui suffisoit cependant de descendre dans le tombeau, pour en désespérer. C'est sans doute un spectacle fort singulier, que celui d'un Philosophe qui cherche des esprits

esprits ou des ames la lanterne à la main; qui fouille dans les cendres de ses ancêtres, pour voir s'il ne découvrira pas dans quelque coin d'un cercueil, les pensées de son grand-pere, les volontés de sa grand-mère, la mémoire de sa nourrice. Mais enfin, ce spectacle, c'est Voltaire qui vous le donne. Si M. Tribaudet vous en eût proposé la partie, c'est bien alors que vous auriez crié au petit *Berne*, ou appelé votre *Hippocrate*. Quel grand homme pourtant n'auriez-vous pas outragé !

Soyons donc, Madame, soyons plus réservés auprès des Disciples de la Philosophie : n'attribuons pas si légérement à des aberrations, à certains dérangemens de cerveau, ce qui n'est que le fruit des plus profondes méditations de nos Maîtres. Quelque parti que prennent nos adeptes, soyez assurée qu'ils ont toujours pour eux quelques-uns de nos grands Hommes.

Je veux, par exemple, que notre Chevalier de Kaki-Soph, changeant d'opinion, se décide aujourd'hui pour l'immortalité de l'ame; qu'il cherche à vous prouver que celui qui ne croit point du tout à ce dogme, *n'a qu'une probité sans fondement*; que la vertu de celui qui en

doute, *n'est fondée que sur un peut-être* (Pens. Phil. 23.); qu'enfin il est *absurde* de croire à l'immortalité de la matiere, plutôt qu'à celle de l'ame. (*V. Nouvelles Pensées Phil. p.* 16 *&* 17.) Il sera Philosophe; car il ne fera que vous répéter les leçons de M. Diderot.

Supposons que demain votre malade renverse lui-même tous les fondemens de ce dogme, en vous apprenant que les plus fameux scélérats n'ont rien du tout à craindre après la mort; parce que » la » Providence ne s'irrite point du crime, » & que si la suprême puissance est » unie dans un Etre à une infinie sagesse, » *elle ne punit point*, mais *perfectionne* » *ou anéantit* «. (Code de la Nat., p. 141 & 143.) Toute cette nouvelle doctrine ne l'empêchera pas encore d'être Philosophe; car ce sera toujours M. Diderot qui vous instruit par lui. Supposons enfin qu'après demain votre malade, ayant alternativement adopté & rejété ce même dogme, finisse par vous dire qu'on ne peut rien savoir de positif; » que la » nature des facultés de l'homme, ainsi » que les principes naturels de leurs » opérations, nous sont inconnus; que » nous ignorons ce qui est en nous la

» base & le soutien de ces facultés, &
» ce que *devient ce principe au trépas* «,
c'est-à-dire, ce que devient votre ame :
le cerveau de votre malade n'en sera
pas moins celui d'un Philosophe ; il ne
sera pas plus infirme que celui de M.
Diderot ; puisqu'il n'en est encore que
l'écho.

M. de Tribaudet, allez-vous me dire,
a fait plus que cela ; après vous avoir dit
qu'un chien & un Philosophe n'ont
qu'une même fin, il a ressuscité nos
grands Hommes, &, par la vertu de Pithagore,
il vous les a montrés éprouvant
les métamorphoses les plus singulieres ; il
vous a fait voir l'ame de M. d'Alembert
voltigeant après la mort du grand Homme,
& cherchant à s'unir à quelque
corps nouveau, devenant peut-être la
portion d'une féve, d'un choux, ou d'un
melon que mangera quelque femme dévote.
Cette bonne femme, aura-t-il
ajouté, pourra fort aisément, au bout de
quelques mois, accoucher d'un enfant qui
aura hérité de l'ame de la féve, qui fut
jadis l'ame de M. d'Alembert. Ce petit
enfant sera bien élevé ; il fera ses études,
& deviendra peut-être un Docteur de
Sorbonne. Certainement il entendra par-

ler de l'Encyclopédie ; il en réfutera bien des articles, & sur-tout un bon nombre de ceux qu'il avoit faits lui-même avant d'être melon ou féve. C'est ainsi que M. Diderot deviendra peut-être un Capucin zélé, ou bien une Sœur Grise.

Je conviens que toute cette doctrine a dû vous paroître fort extraordinaire. Je vous sais même un gré infini d'avoir suspendu l'ellébore dans un temps où très-certainement votre Hippocrate auroit doublé la dose. Mais voyez encore sur quels Philosophes retomboit l'ordonnance qu'il auroit donnée.

Notre Marquis d'Argens vous apprendra d'abord, » que les raisons qui ont » déterminé nos Philosophes à croire à » la métempsycose, paroissent difficiles » à réfuter, au point que les Docteurs » Nazaréens, qui ont voulu les détruire, » n'ont fait que leur donner une nouvelle » force «. (*Lettres Juives*, *t.* 4, *p.* 24.)

Le célebre Freret se mettra encore sur les rangs ; & vous saurez que, » de » même qu'avant notre existence nous « n'étions pas certainement ce que nous » sommes maintenant ; de même aussi » il est très-problable qu'après la mort » nous continuerons à la vérité d'exister,

» mais que nous deviendrons un nouvel » être dont les modifications n'auront » pas plus de rapport à celles de notre » état actuel, que ces dernieres n'en » auront avec les modifications anté- » rieures à la naissance «. (*Lett. de Trasibule*, *p*. 281.)

Cette leçon n'a plus besoin de commentaire; vous y voyez très-clairement que l'état d'une Sœur Carmélite n'ayant point de rapport avec celui d'un Chef de l'Encyclopédie, il peut très-bien se faire qu'un de nos Coryphées soit, dans quelques années, la très-digne compagne de Marie à la Coque.

Voici même un de nos Sages qui vous apprendra quelque chose de bien plus extraordinaire. » Il n'y a, vous dit-il, » aucune diversité dans la Nature, dans » la matiere animante, qui fait les unes » raisonnables, sensitives, végétatives; » la différence ne consiste que dans la » matière animée: la métempsycose s'ex- » plique fort naturellement dans ce sys- » tême. La portion qui aura servi à ani- » mer un corps humain, pourra servir » à animer celui d'une autre espèce.... » *Il n'y a pas même de moment où les* » *ames particulieres ne se renouvellent par*

» *une succession continuelle de l'ame uni-*
» *verselle* «. (Nouv. liberté de penser, p. 94.)

Cette dernière phrase dit beaucoup. Relisez-la, Madame, & vous saurez que votre ame du soir ne peut guere être celle du matin ; qu'il y a dans cet air que nous respirons une infinité de petites ames que nous avalons, *& qui se renouvellent par une succession continuelle.* Vous expliquerez même assez facilement, dans cette opinion, pourquoi nos Philosophes passent si aisément du oui au non & au peut-être. Si l'ame qu'ils avoient ce matin a fait place à une autre, il n'est pas étonnant que celle-ci ne soit pas toujours du sentiment de l'autre.

Voilà bien des mysteres que je vous développe ; nous n'en disons pas autant à tous nos Disciples. Mais, je vous l'ai dit, il faut que vous soyez récompensée du sacrifice que vous avez fait en suspendant la jurisdiction de votre Docteur, dans l'instant même où il auroit semblé au préjugé acquérir plus de droits sur notre adepte.

Peut-être cependant ne vous aurai-je appris rien de nouveau. M. Tribaudet, profitant de la confiance que vous com-

mencez à prendre en ses leçons, aura prévenu toutes les miennes. Dans tout ce qu'il pourra vous avoir dit sur le sort qui attend nos grands Hommes après la mort, je ne vois plus guere ce qui pourroit désormais vous paroître peu digne de la Philosophie. Cependant, s'il alloit vous faire part de l'épitaphe qu'il destinoit à un de nos Sages, je sens que vos soupçons pourroient renaître; & il est bon encore de vous prévenir que cette Épitaphe, composée en l'honneur de M. Diderot, n'est que le plus fidele abrégé de sa doctrine. La voici donc, telle que mon condisciple l'avoit crayonnée en revenant d'entendre les leçons de ce grand Homme, sur le destin passé, présent & à venir du Philosophe.

Ci gît D. D....
Qui fut Dieu,
Qui fut animal prototype,
Qui fut chien, qui fut chat, qui fut arbre,
Qui fut homme, qui fut femme,
Qui fut Philosophe,
Qui n'est plus,
Et qui sera tout ce qu'il fut.

Si, par malheur, notre adepte, avant

l'arrivée de ma lettre, vous a déjà fait part de cette inscription que l'on doit lire un jour sur un mausolée destiné par la Philosophie à M. Diderot, je crains bien que vous ne l'ayez jugée plus digne de briller sur la tombe de quelque fou du petit Berne, que sur le mausolée d'un Philosophe. Cependant, Madame, j'ose vous assurer que seule elle vous rend fidélement tous les dogmes du Sage en l'honneur de qui elle fut composée; car, nous dit ce Sage, » s'il est plus aisé de » concevoir l'existence & l'immortalité » d'un Être suprême, que l'immortalité » de la matiere, il n'est pas difficile de » donner croyance à l'immortalité de » l'ame. Cette ame sera alors à nos » yeux une substance spirituelle, par » celle de la substance même de l'Être » suprême, qui, en créant l'homme, » l'aura fait passer dans l'homme, pour » se diviser ensuite en autant de parties » qu'il y auroit d'hommes existans jus- » qu'à la fin des siecles, où alors toutes » ces parcelles viendroient se réunir à » la substance divine, comme elles en » étoient émanées originairement «. (*Nouv. Pens. phil. p.* 17 & 18.)

Voilà bien M. Diderot qui fut Dieu, qui

qui fut *Etre suprême*, & qui redeviendra le même Dieu. Nous convenons qu'il a un peu changé sur la route; mais tout ce qu'il est aujourd'hui n'empêche pas ce qu'il étoit jadis.

Qui fut animal prototype..... Vous n'avez pas encore oublié nos leçons sur cet animal; je n'insiste donc pas sur cet article; il n'a plus besoin d'explication. Ce fameux animal, avec lequel le temps doit vous avoir réconciliée, suffiroit même seul pour justifier le reste de l'épitaphe.

Qui fut chien, qui fut chat..... Voulez-vous savoir combien facilement notre Sage se persuade avoir été tout cela? Je n'aurai qu'à vous citer les paroles qu'il met dans la bouche d'un homme *qui naîtroit avec toute la force de sa raison, qui n'auroit reçu aucune éducation, qui ne jugeroit des choses que d'après ses sens, qui seroit sans crainte & sans espérance*, (qui seroit Philosophe). » Je vois, di-
» roit cet homme dans toute la force de
» sa raison, je vois la matiere; je dois
» donc croire qu'elle existe. — Qui l'a
» faite? — Je n'en sais rien. — Sera-
» t-elle immortelle? — Je l'ignore.
» — Qui la fait subsister? — Je ne le

» devine pas. — Qui lui donne de l'ac-
» tion ? — Je n'ai sur cela que des idées
» vagues, mais point de certitude. — Et
» l'homme, que deviendra-t-il, quand il
» cessera de vivre ? — J'attends qu'on
» me l'apprenne, & je doute qu'on me
» l'apprenne jamais.

» CE QUE JE TROUVE DE PLUS FACILE
» A CROIRE, c'est que, quand il ne sera
» plus au nombre des êtres vivans,
» l'homme redeviendra une parcelle de
» cette même matiere, dans la masse
» de laquelle il rentrera pour redevenir
» encore une partie séparée de cette
» même masse, un arbre, un chien,
» un chat, peut-être un homme, peut-
» être une femme «. (*Ibid. pages* 23
& 24.)

Voilà bien M. Diderot, chien, chat, arbre, homme & femme, lorsqu'*il est dans toute la force de sa raison*, & qui redeviendra tout ce qu'il fut. En faut-il davantage pour vous démontrer que l'instant où votre Docteur auroit cru devoir redoubler ses doses d'ellébore & renouveler les saignées, étoit précisément celui où notre adepte *étoit dans toute la force de sa raison*, aussi bien que M. Diderot? Non, je ne crois pas devoir ajou-

ter à la preuve; elle eſt trop triomphante; le nom ſeul du maître ſuffit pour vous convaincre de tout le reſpect que vous devez au diſciple. Il ne me reſte plus qu'à vous aſſurer de tout celui avec lequel j'ai l'honneur d'être &c.

OBSERVATIONS d'un Provincial ſur la Lettre précédente.

LECTEURS, vous gémiſſez de toutes les abſurdités, les contradictions & les extravagances par leſquelles on vient de vous montrer nos prétendus Sages répondant à une queſtion auſſi intéreſſante que celle de l'immortalité. Que leurs fluctuations continuelles & leurs égaremens ne ſervent point à vous décourager; nous pouvons répéter ici avec le même droit ce que j'ai déjà dit de la ſpiritualité. La vérité qui m'intéreſſe, & dont mon ſort dépend, ne peut me reſter inconnue, lorſque je la cherche avec ſincérité, avec ardeur.

De cette queſtion ſeule: Mourrai-je tout entier? dépendent mes devoirs, ma dignité, mon bonheur; mes devoirs, parce que, ſi je ne ſuis fait que pour le préſent, la jouiſſance ſeule du préſent doit m'occuper; ma dignité, parce que, ſi mon terme eſt celui de la brute, je n'ai au deſſus d'elle qu'une intelligence & une

liberté moins sûre que l'instinct; mon bonheur, parce que, si je suis immortel, l'éternité dépend de l'usage du temps. Je me livrerai donc encore avec confiance à la recherche d'une vérité trop essentiellement unie à mes grands intérêts, pour que l'Auteur de la Nature ait pu ou dû m'en faire un mystere impénétrable. Je l'envisagerai *sous tous les jours possibles*, sans me flatter moi-même, sans me laisser aller à des prétentions que je verrois pouvoir devenir chimériques. Mais que tous nos vains Sages s'éloignent; avec eux je ne puis que douter ou m'égarer; & toute erreur ici retombe sur moi-même; *& le doute seul feroit mon supplice.*

Mon ame pourra-t-elle subsister tout entiere après la destruction de ce corps qu'elle habite?

Mon ame, après la destruction de ce corps, pourra-t-elle, non seulement conserver toute *sa* substance, mais encore toutes *ses facultés*?

Mon ame doit-elle subsister après mon corps, & jouir de toutes ses facultés?

Telles sont les trois questions diverses dont la solution m'est nécessaire, pour m'assurer de la réalité ou de la chimere de l'immortalité. Si mon ame peut sub-

fister avec ses facultés après la destruction de son corps, je puis espérer cette immortalité; si quelque chose exige de ma part ou de celle de Dieu, que mon ame survive à mon corps; si je ne puis mourir tout entier par des causes physiques; si toutes les causes morales se réunissent en faveur de mon ame, & pour empêcher qu'elle ne soit anéantie, je suis sûr de l'immortalité. Observons donc ici la nature de mon ame & celle de la mort, le pouvoir des causes physiques sur mon existence, & le droit des causes morales pour ou contre l'existence de mon ame; la *vérité dépend de toutes ces* recherches; mais *déjà les plus essentielles* ont précédé cet examen, & m'annoncent tout ce que je puis espérer.

Déjà la nature, l'essence de mon ame n'est plus un mystere pour moi; je sais qu'elle est esprit; je sais qu'elle bannit de son essence toute idée de composé, d'étendu, de divisible; je n'ai pu, sans donner dans les absurdités les plus évidentes, supposer dans elle aucun de ces attributs réservés à la matiere. C'est donc en cet instant la mort elle-même qu'il faut envisager sous tous ces aspects; c'est toute l'étendue de son pouvoir, de son action, qu'il faut connoître, pour juger de l'em-

pire qu'elle pourroit avoir ſur mon ame.

Tout ce que j'apperçois ſur la terre eſt ſujet à la mort, en un ſens plus ou moins propre, ſuivant la différente eſpece de vie qu'il a eue. La roche, qui jamais ne sembla connoître la vie en aucun ſens, & dont toute l'action fut de peſer en maſſe ſur la terre, éprouve cependant, en un ſens, l'empire de la mort. Le Phyſicien la voit s'altérer, ſe diſſoudre, & tomber en pouſſiere. La roche n'eſt plus vive, & il l'appelle morte, quand il voit ſes parties, dépouillées du principe qui les uniſſoit, céder au plus léger effort de la main ou des vents, & tomber ou voler en pouſſiere. Ce pouvoir de la mort ne s'exercera point ſur mon ame. L'être que je n'ai pu ſoumettre à l'étendue par la penſée même, ſans le dénaturer, ne périra point par la deſtruction de ſon enſemble; la mort ne viendra point altérer, déſunir, décompoſer des parties dans l'être dont l'eſſence eſt de n'en point avoir. Mon ame ne mourra donc pas comme la roche ou la matiere brute.

L'arbre, dont la ſéve a circulé du fond de ſes racines au ſommet de ſa tige, qui éleva ſon tronc, étendit ſes rameaux, ſe

couvrit de feuillages & de fruits, a vécu dans un ſens plus étendu que la ſimple matiere. Quel que ſoit le principe de ſa végétation, je dirai qu'il eſt mort, quand il ne fera plus que peſer ſur la terre, quand, la roſée des cieux, la chaleur bienfaiſante du ſoleil & les ſucs de la terre devenus inutiles, j'attendrai vainement que le printemps vienne le ranimer; quand, au lieu de renouveler ſon feuillage & ſes fruits, il ſe deſſéchera pour toujours, & ne me montrera que des branches arides & prêtes à céder au premier effort des aquilons, ou à leur propre peſanteur.

Vainement j'eſſayerai d'appliquer encore à mon ame cette idée de la mort; elle n'a point vécu par la végétation: le développement de mon eſprit ne fut point celui de la plante; les frimas ne l'ont point privé de ſa ſubſtance; l'été & le printemps n'y ont point ajouté. Le corps qu'elle habitoit a pu acquérir, avec les années, des dimenſions nouvelles; l'être penſant n'élargira point ſa ſubſtance, ne l'étendra point par l'addition de l'être non penſant; il ne la perdra point par la privation de ce qui n'eſt pas lui: il ne vécut donc pas par la végétation; la vie

de la plante ne fut donc pas la ſienne ; il ne mourra donc pas comme la plante.

Le corps de l'animal jouit ſeul de toute l'étendue de la vie que je puis concevoir dans la matiere : quel que ſoit le principe qui ſupplée dans lui à l'inertie, ſoit intelligence, ſoit reſſort, ſoit inſtinct dans l'homme ou dans la bête, il ſe meut, il ſemble agir lui-même ; il n'attend point, comme la plante, toute ſa nourriture de l'élément qui vient le pénétrer ; il court au devant d'elle, & la durée de ſes jours eſt le fruit de ſes mouvemens. Sa vie eſt plus active que celle du ſimple végétal ; ſa mort eſt plus marquée ; elle devance en lui la pourriture & la diſſolution. Un inſtant lui ravit le principe moteur ; cet inſtant le confond avec une maſſe immobile, ſans vie & ſans action ; la mort tout entiere eſt dans ſon inertie.

L'eſſence de mon ame a ſeule triomphé de cette action des ſiecles & des élémens, qui réduit la roche même à l'état de pouſſiere ; elle s'eſt refuſée à l'idée de la plante, qui ne reçoit la vie qu'en ſe renouvelant, en s'étendant ſur la végétation. Ce repos éternel, auquel la mort condamne mon cadavre, con-

trariera-t-il encore l'essence de l'esprit ? Non. Je puis accorder ici au Philosohe la supposition la plus gratuite; je veux bien concevoir avec lui cet arrêt des Cieux qui retiendroit mon ame captive dans un même tombeau, avec ce même corps qu'elle avoit animé; la même puissance qui l'avoit attachée à mes organes, pouvoit absolument la forcer à subsister comme eux dans le sein même de la mort. Mais, au milieu de leurs débris & dans l'impuissance de s'élancer loin d'eux, qu'aura-t-elle perdu de sa substance, de ses facultés, de sa vie? Rien. La vie de l'esprit est dans l'intelligence; le mouvement, le simple transport ou passage d'un lieu à un autre n'est point l'intelligence; il n'est ni ma pensée, ni la mémoire, ni la volonté; & dès-lors il n'est point la vie de mon ame; dès-lors cette inertie, ce repos éternel, effet essentiel & primitif de la mort sur mon cadavre, se feroit sentir tout entier à mon ame; elle conserveroit encore, & toute sa substance que le repos n'altere point, & toutes ses facultés que le mouvement ne constituoit pas, que la privation simple du mouvement ne détruira conséquemment jamais : dès-lors

tout ce qui fait la mort de mes organes, ne fera point la mort de l'ame. Elle ne meurt donc pas comme le corps. Je l'ai vue résister à toutes les puissances physiques, à tous les élémens qui agissent sur la matiere brute, qui détruisent l'empire de la végétation ; je l'ai vue survivre à cette force qui donnoit à la fois à mon corps & le mouvement & la vie. Sous quelque jour que j'aye envisagé la mort, elle n'a donc sur l'ame aucune action, & je n'ai pas besoin de pousser mes recherches plus loin, pour m'assurer que mon être pensant peut subsister tout entier après la destruction de mon corps.

Mais l'ame pourra-t-elle exercer alors ses facultés ? Mes organes détruits, ne seroit-elle point cet ouvrier qui, privé de tout instrument, est nécessairement dans l'inaction ; à qui son art dès-lors & toutes ses facultés deviennent inutiles ? C'est la seconde question qui m'intéresse dans la destinée de mon ame. J'étudie, pour la résoudre, les fonctions actuelles de cette ame ; j'essaye de connoître ce qu'elle doit à mes organes, ce qu'elle fait pendant ma vie & par eux & sans eux ; & bientôt tout m'annonce que l'exercice de mes facultés intellectuelles,

bien loin de devenir impoſſible par la privation de ces organes, n'en devient que plus libre & plus parfait.

Etre ſenſible, je jouis & je ſouffre, il eſt vrai, par le moyen de mes organes. Mais tel eſt, dans l'eſſence du corps & de l'ame, le défaut de tout rapport phyſique, qu'il n'a rien moins fallu que la toute-puiſſance d'un Dieu, pour faire dépendre le bien ou le mal-être de l'une, de la maniere d'être de l'autre. Je conçois un eſprit qui ſouffre, ou qui ſe réjouit ſans le ſecours de mes organes, parce que l'eſprit veut, & que les effets ſeuls, ou l'impuiſſance de ſa volonté peuvent le réjouir ou l'attriſter. Mais eſt-il le moindre rapport phyſique entre mes ſenſations & l'impreſſion des ſens qui les occaſionne? La lumiere & l'air agiſſent ſur mes yeux, ſur mes oreilles; ils n'ont aucune priſe ſur l'eſprit, & c'eſt l'eſprit ſeul qui ſe ſent affecté agréablement ou contre ſon gré; le feu brûle mon corps, ou le réchauffe; l'ame eſt inacceſſible à ſon action, & l'ame ſeule en a la vraie ſenſation. Il briſe la matiere, & la réduit en cendres; il ne peut entamer l'ame, ni la diviſer, & par lui l'ame ſeule éprouve la douleur.

Le mystere pour moi n'est donc pas de savoir comment l'esprit pourra sentir, se réjouir, souffrir sans le ministere de mes organes ; c'est plutôt de savoir comment ils ont pu devenir pour elle un instrument de plaisir ou de douleur, de sensibilité.

Mais pendant ce temps même où je leur suis uni, combien de jouissances, ou de douleurs auxquelles ils n'auront aucune part ! Cette paix, cette douce sérénité, cette satisfaction de moi-même, qui vient toute de ma conscience ; ce plaisir au dessus de tous les plaisirs, celui d'avoir fait un heureux, exercé une vertu ; ce compte délicieux que se rend le vrai Sage, n'est-il donc que le fruit de mes organes ? Et cette inquiétude qui me trouble sur le sort d'un ami, ces soucis amers qui tourmentent l'avare ou l'ambitieux, ces remords rongeurs qui dévorent le méchant, mille douleurs enfin, mille plaisirs divers qui partagent la vie de l'homme, & que nous appelons les peines, les plaisirs de l'esprit, les unes plus actives, plus cuisantes, plus intolérables que les peines du corps, les autres plus satisfaisans, bien plus délicieux que les plaisirs des sens ; notre

ame ne peut-elle pas cent fois les éprouver ſans la moindre participation de nos organes ? Ma ſenſibilité pourra donc s'exercer ſans leur ſecours ; & même, apres la mort, toute la faculté de l'être ſenſible réſidera dans moi comme pendant ma vie.

Etre penſant, je vois encore mieux combien peu mes organes tiennent à mes facultés intellectuelles & à leur exercice. Le ſombre voile de la nuit n'empêche point mon ame d'appeler le ſoleil ou de le contempler. Qu'elle ſuive mon corps dans ſon dernier & ténébreux aſile ; l'aſtre du jour deſcendra pour elle dans l'antre de la mort ; elle le créera *par la penſée*. Dans la nuit du tombeau, elle ſe nourrira de la ſplendeur des cieux. Dans le plus profond ſilence de mes ſens, elle parle aujourd'hui à l'Eternel, elle ſe ranime, s'élève, ſe réchauffe par la méditation ; elle ſe fait un monde par ſon intelligence ; elle voit le paſſé & l'avenir toujours nuls pour mes ſens. Que lui importe donc que mes organes n'exiſtent plus pour elle ? Avec la fermeté du Sage, je puis dans cette vie goûter la paix, la joie, tandis que mon corps éprouve des beſoins & des infirmités ; avec une exiſ-

tance languiſſante, je pourrai conſerver toute la fermeté, & ſouvent toute la pénétration de l'eſprit : qu'importe donc à l'ame que le corps ſe déchire en lambeaux ? C'eſt ſa priſon qui ſe diſſout; réduite à elle-même, elle n'en diſtinguera que mieux une exiſtence dont le ſentiment n'eſt plus partagé. Sa chaîne s'eſt briſée; elle en ſera plus libre & plus ſublime dans ſes élans. Le voile des ſens eſt tombé; ſa lumiere eſt plus pure; le temps de ſes doutes, de ſes incertitudes, eſt paſſé. Ce qu'elle n'avoit ſu que par l'uſage réfléchi de ſa raiſon, elle le voit, le ſent, l'éprouve en cet inſtant. Après tous les ravages de la mort, elle ſe trouve encore tout entiere, & dit en triomphant : Les élémens ſe ſont diſſous; je ſuis encore ce que j'étois; je ne fus donc jamais leur vain enſemble. Ces fibres, ces organes ne ſont plus que pouſſiere, & je penſe; ils n'étoient donc ni moi, ni ma penſée; leur mobilité ne fut pas mon eſſence; leur ſecours ne fut pas un beſoin.

Où eſt donc ce faux Sage qui a oſé me dire, Tu mourras tout entier, & qui, pour le prouver, m'invitoit à deſcendre avec lui dans le tombeau ? Qu'il y vienne

lui-même. Dans ces lieux où la mort consomme sa puissance, que découvrira-t-il? Des ossemens épars, une chair en lambeaux, des organes détruits, des vapeurs qui s'élèvent, des cendres qui reposent. L'être pensant étoit-il ces lambeaux, ces ossemens, ces cendres, ces vapeurs? Donnez donc à la mort un autre empire; étendez sa puissance, & concevez pour elle une autre action que celle de briser, de détruire & de livrer aux vents un amas de poussiere; ou ne me dites plus que mon ame est soumise à sa faulx.

Oui; le vain Sage, en haine de son ame, se départira ici des principes qu'il avoit inventés en haine de son Dieu. Bientôt nous l'entendrons nous dire que rien ne vient de rien, & ne retourne à rien; mais il s'agit de l'ame: Elle n'étoit rien, nous dit-il, avant votre naissance; elle ne sera rien à votre mort; car il est dans les loix de la Nature, que l'être qui a eu un commencement, ait aussi une fin. — Eh, où sont, je vous prie, ces loix de la Nature qui replongent dans le néant l'être qui en sortit? Je vois tout ce qui meurt reparoître sous mille formes différentes; je vois les élémens

mens redemander au corps tout ce qu'il tenoit d'eux ; la terre a repris ſa pouſſiere ; les vapeurs humides ont rejoint la région des nues, & retomberont avec elles ; le feu, éteint & diſſipé, n'attend plus que ſa réunion à de nouvelles maſſes, pour rentrer en action ; l'air, en ſe dilatant, s'eſt confondu dans l'atmoſphere ; les formes ont changé ; mais tout ſubſiſte : par quelle raiſon, mon ame, qui n'eſt point un compoſé, qui ne partage point ces formes materielles, ſeroit-elle condamnée à rentrer dans le néant ? Vous l'avez dit ; rien ne vient de rien, & ne retourne à rien. Tenez vous en à ce principe ; il eſt de la derniere exactitude, lorſque vous l'appliquez à la Nature ; il marque les limites de ſa puiſſance : il n'y a que l'Auteur même de la Nature qu'elle outrage. Je rendrai hommage à cet Auteur ſuprême ; je le confeſſerai hautement : le Dieu qui me créa, conſerve la puiſſance de m'anéantir tout entier ; mais cette puiſſance, entre les mains d'un Dieu, dois-je la redouter ! Cette ame inacceſſible à toute deſtruction phyſique, conſervant par ſa nature toute ſa ſubſtance, & le libre exercice de ſes facultés au delà du tombeau ; cet être intelligent & ſen-

ſible, qui, livré à lui-même, peut éternellement ſubſiſter tel qu'il eſt, doit-il réellement ſubſiſter, & ne lui reſte-t-il rien à craindre de ce Dieu qui pourroit au moins l'anéantir? C'eſt la troiſieme & derniere queſtion qu'il me reſte à réſoudre, pour bannir toute ſorte de doute ſur mon ſort.

Je ſais que ce n'eſt pas ici le moment d'oppoſer au faux Sage la loi & les Prophetes; c'eſt la raiſon ſeule qu'il me permet de conſulter, & c'eſt par elle ſeule que je lui répondrai. Votre ame a commencé, nous dira-t-il, il vous eſt impoſſible d'en douter; elle n'exiſtoit point lors des révolutions qui ont précédé la naiſſance de vos ancêtres; d'où ſavez-vous qu'elle ne rentre point dans le néant? — Je le ſais de vous-même, de ce que vous venez de prononcer. Préciſément de ce que mon ame a commencé, je ſais qu'elle ne finit point avec mon corps. Sa ſortie du néant eſt pour moi le plus étonnant de tous les prodiges; le miracle de ſon commencement me dit qu'il eſt un Dieu; & j'en ſais aſſez pour croire fermement, indubitablement, que la mort ni le néant ne ſont point mon partage.

J'aime, j'adore un Dieu dont je tiens

l'existence; il est par cela seul le Dieu puissant, le Dieu parfait. Je le méprise, je le hais, s'il me ravit toute l'existence qu'il m'a donnée. Il n'est plus le Dieu sage, le Dieu bon, le Dieu juste; il est le Dieu méchant, le Dieu imposteur. L'homme vaut mieux que lui, si l'homme doit périr tout entier.

Par un premier acte de sa toute-puissance, ce Dieu aura tiré du néant un être, son image par la sublimité de son intelligence; un être seul capable de s'élever à lui, de l'étudier lui-même; seul fait pour contempler la Nature, pour concevoir par elle l'idée de son Auteur; seul fait pour devenir l'émule de la Divinité, en ajoutant au prix de l'existence celui de la vertu! Par un second acte de sa toute-puissance, ce Dieu aura uni le plus noble des êtres au plus vil; il l'aura enfermé dans l'étroite prison d'un corps dont les besoins le flétrissent, dont les infirmités l'affoiblissent, dont les penchans le pervertissent! Et quand l'esprit aura tout fait pour la matiere, quand il l'aura servie & vivifiée, quand il aura tout supporté & par elle & pour elle; l'instant où il est prêt à s'élancer pour n'être plus que lui, l'instant où il alloit

jouir de toute sa grandeur & de sa liberté; cet instant, qui pourroit & doit être celui de son triomphe, sera précisément celui qu'un Dieu aura choisi pour opérer un troisieme prodige de sa toute-puissance, en l'anéantissant! Il détruira l'ouvrage, parce que le chef-d'œuvre alloit paroître! il ne m'aura soustrait à tout l'empire des loix de la Nature, il ne m'aura fait naître immortel par essence, que pour se réserver le plaisir barbare de me plonger dans le néant au plus précieux jour de mon existence! Le jour où je pouvois le connoîrre & l'aimer sans partage, sera le jour qu'il prend pour m'engloutir dans tout ce qui n'est pas! ce sera ce *jour-là*, où, ne supportant plus mon être, il me l'enviera, il me le ravira tout entier! Ah! ne me parlez plus de ce Dieu, qui ne sait, pour montrer la force de son bras, que créer & détruire! Je veux que la sagesse le dirige, qu'elle paroisse au moins dans ses ouvrages, comme dans ceux de l'homme; je veux qu'il proportionne l'objet aux grands moyens, la destinée des êtres à leur noblesse. Eh! qu'avois-je besoin de me sentir capable de devenir si grand, si ses desseins sur moi étoient si peu de chose? Pourquoi tant de moyens,

quand l'objet eſt ſi pauvre & doit durer ſi peu ? Pourquoi m'élevoit-il au deſſus de l'inſtinct ou du reſſort, ſi je dois périr comme la brute ? Ma grandeur n'a ſervi qu'à mes regrets ; s'il ne conſomme pas ſon ouvrage, il ne m'aura montré que ſon impéritie. Qu'il me tire de cette priſon, qu'il me débarraſſe de ces entraves ; je veux être, & pour lui & pour moi, tout ce que je peux être ; mon ame peut ſurvivre à ce corps, il faut qu'elle ſurvive. La ſuprême ſageſſe égalera alors la ſuprême puiſſance ; tout rentrera dans l'ordre, & je verrai mon Dieu. L'être matériel reprendra ſa place ; il aura été fait pour l'ame, non l'ame pour le corps ; il ſera l'inſtrument de ma grandeur, & non ma fin ; il ſera uni à l'intelligence, non plus pour l'avilir & la pervertir, mais pour donner lieu à des épreuves, à des combats, des triomphes ; non pour l'entraîner avec lui dans le ſein de la mort, mais pour lui préparer une exiſtence nouvelle, plus noble & plus heureuſe ; non pour empêcher le plus ſublime ouvrage du Créateur d'être tout ce qu'il peut devenir, mais pour lui faire mériter d'être un jour tout ce qu'il peut être ; non pour lui montrer le néant, mais l'é-

ternité même au bout de sa carriere. Alors ma destinée peut avoir été dictée par un Dieu; elle est digne & de lui & de moi : mais ne me parlez pas de ce Dieu, s'il veut m'anéantir. Toutes les idées de sa sagesse disparoissent; & que puis-je sur-tout penser de sa justice?

L'homme qui m'a servi ne perdra pas le fruit de ses travaux. Celui que j'éprouvai, recevra le prix de sa constance; celui qui a souffert pour moi, pourra me demander que je souffre pour lui. Je déteste le crime, & je n'ajouterai point à la hardiesse du méchant par l'espérance de l'impunité. J'ai chéri la vertu; je me suis affligé de l'oppression du Juste; je lui tendis la main, & il eût triomphé, si ma puissance eût secondé mes vœux. Je ne fus point cruel pour mon ami; je ne lui ravis point l'existence; j'aurois retranché de mon bonheur, pour ajouter au sien. Voilà ce que je suis, Être des êtres? M'as-tu donc fait meilleur & plus juste que toi? Tu le sais, je t'aimai; & j'ose réclamer les sacrifices que te fit mon amour. Que de désirs mon cœur a réprimés, pour ne vouloir que ce que tu voulois! que de plaisirs je me suis refusés, de peur de te déplaire! que de passions j'ai refrénées,

pour me ſoumettre à ton empire ! que de combats j'ai ſoutenus, pour te reſter fidele ! Qu'auras tu fait pour moi, ſi tu m'anéantis en diſſipant cette vile pouſſiere ?

J'ai vu l'impie heureux, fier de ton oubli ; il élevoit la tête, & l'Univers s'inclinoit devant lui. Ses plaiſirs ſe ſuivoient comme les jours. Il étoit reſpecté, puiſſant, & redouté. Voilà ce que tu fis pour l'ennemi de la vertu & de ton nom. J'ai vu le juſte vivre dans le mépris, l'indigence, & l'infirmité. Il fut perſécuté, calomnié, opprimé ; il mourut. Voilà ce que tu fis pour la vertu. Eh ! l'inſtant où le juſte alloit te demander ſa *récompenſe*, l'inſtant où les forfaits du méchant appeloient ta vengeance, eſt celui que tu prends pour confondre & l'injuſte & l'impie dans les mêmes abîmes, pour engloutir dans le même néant & tous les crimes & toutes les vertus ! Dieu puiſſant ! tu fais donc des prodiges, pour m'apprendre à te haïr, pour me dire que la juſtice n'entra jamais pour rien dans tes projets ? Quel ſera donc mon crime, ſi je me dis meilleur que toi ? ou plutôt quel n'eſt pas le crime du faux Sage, dont les dogmes ſeuls m'inſpirent ce blaſphême ? Ne vaudroit-il pas

mieux que tu n'exiſtaſſes pas, que de te montrer tel qu'il apprend aux Nations à te voir, lorſqu'il veût que mon corps & mon ame aient une même fin ?

Au moins, ſi je voyois que le Dieu de nos prétendus Sages ſe fût montré en quelque ſens propice à la vertu ; s'il avoit pris ſoin d'en applanir les voies ; s'il l'avoit rendue, je ne dis pas plus triomphante, mais plus facile à ſuivre, je concevrois encore qu'elle a pu lui être chère, qu'il peut être un Dieu bon : mais non, il a donné au vice tous les attraits poſſibles ; les dégoûts, les combats, les obſtacles ſont pour la vertu ſeule. Tu veux être méchant, ô homme ! l'Auteur de la Nature a tout fait pour toi. Il ne te reſte plus qu'à te livrer à ce tempérament qu'il a pétri de tous les vices ; laiſſe régner dans toi, ou bien ces humeurs noires, ſombres, mélancoliques, qui te font voir tes freres avec l'œil de la haine, & t'arment contre toi-même ; ou ces eſprits légers & ſanguins, qui te font également voler de la vérité au menſonge, & des vertus au vice ; ou ce flegme, ennemi de tout effort, & pour qui la lumiere eſt indifférente comme les ténebres ; ou cette bile

inexorable,

inexorable, que les moindres étincelles enflamment, que le sang seul éteint. Abandonne ton cœur à ces penchans que tu trouves dans toi dès la plus tendre enfance; laisse éclore ce germe des passions que la Nature a semé dans ton sein; tous les vices & tous les crimes en sortiront d'eux-mêmes : & ne crains plus un Dieu que le préjugé seul te feroit redouter après la mort. A la haine de tes semblables, à leurs mépris, à leurs supplices, oppose les ressources que ce Dieu même a mises dans ton intelligence ou dans ta fortune. Sois adroit, si tu es foible; hardi, si tu naquis puissant; le Dieu qui te fit naître vicieux, ne te munit de ces ressources que pour cacher tes crimes, ou pour braver la loi qui les poursuit.

Vois, au contraire, vois tout ce que fit ce Dieu pour t'éloigner de la vertu; il en a hérissé toutes les routes d'épines & de difficultés. Dans moi, ce sont mes sens qu'il faut dompter pour la suivre; ce sont mes désirs qu'il faut combattre, mes passions qu'il faut modérer; c'est avec mon cœur même qu'il faut être dans une guerre continuelle. De la part de mes semblables, c'est leur mépris, leurs railleries, leurs sarcasmes qu'il faut sup-

porter, ou leur haine & leurs persécutions qu'il faut braver. Cette vertu, si difficile à suivre, les richesses la fuient, les plaisirs la corrompent, les louanges sont pour elle un écueil dangereux. La triste obscurité est son plus sûr asile. Je voulois au moins qu'un Dieu vînt me dédommager de tout ce qu'il m'en coute pour m'attacher à elle : mais ce Dieu, qui prit un plaisir si cruel à l'entourer de mille obstacles, s'est fait un plaisir plus cruel encore de la laisser sans espoir ; au lieu de m'animer par ses promesses, il m'envoie ses Sages me désespérer, m'annoncer qu'à la mort, mes peines, mes travaux, mes combats sont tous perdus pour moi ; qu'il veut m'anéantir. Le Tyran le plus féroce, en fondant un Empire, eût-il fait davantage en faveur du crime ? En auroit-il moins fait pour la vertu ? Pouvoit-il présenter plus de moyens au scélérat, & opposer au juste plus d'obstacles ?

Oui, il falloit encore que ce Dieu de nos prétendus Sages ajoutât l'imposture au mépris, à l'abandon total de la vertu. Il falloit qu'il gravât dans le cœur de tous les hommes l'erreur la plus antique, la plus universelle, la plus accréditée & la plus invincible. Le Philosophe a beau

chercher ſur la ſurface de la terre ; partout il voit des mânes révérés, des champs Eliſiens, ou les cieux annoncés à l'homme juſte ; un enfer, des tortures, des ſupplices préparés au méchant après ſa mort. Ce ne fut point le ſimple déſir de ſe ſurvivre qui fit imaginer à l'homme cette vie nouvelle ; le méchant la redoute, au lieu de la ſouhaiter ; au lieu d'en propager l'idée, il cherche vainement à ſe la cacher à lui-même. Le juſte ne l'a point appuyée ſur ſes fictions ; il falloit à ſa vertu un fondement plus ſûr que de ſimples conjectures. Quand ſon cœur lui diſoit : L'eſpoir de la Vertu n'eſt point la chimère de l'homme ; cet oracle étoit celui de ſa raiſon, & c'eſt un Dieu qui nous inſtruit par elle. Le cœur de l'impie le lui diſoit auſſi ; les remords du crime & les frayeurs ne ſont pas mon ouvrage ; je les aurois vaincus, ſi je leur avois donné naiſſance. Non, ce n'eſt point moi qui me pourſuis moi-même ; c'eſt un Dieu qui me menace. Cette voix eſt trop forte, pour n'être que la mienne & celle du préjugé. Eh ! quel inſtant ce Dieu aura-t-il pris encore pour redoubler la force de ce préjugé ? Préciſément celui où il devient le plus inutile, ſi l'immor-

talité n'eſt qu'une chimere.... celui où les vertus n'ont plus beſoin d'appui, parce qu'elles n'auront plus d'exercice ; où les forfaits n'ont plus beſoin de frein, parce qu'il devient impoſſible d'ajouter à leur nombre. S'il n'eſt plus de motifs à l'illuſion, que ſon Auteur au moins la faſſe diſparoître. Mais non, il trompera le juſte juſqu'au dernier ſoupir ; il lui montre les cieux ouverts, quand il eſt prêt à le rendre lui-même nul pour les cieux & pour la terre ; il redouble ſon eſpérance au moment qu'il choiſit pour la fruſtrer tout entiere ; il n'aura d'autre moyen pour punir le ſcélérat, que d'appeler l'erreur, que de l'environner de frayeurs menſongeres ; & l'inſtant où ce Dieu redouble ſes menaces, ſera préciſément celui où il eſt près de remplir tous les vœux de l'impie, en le plongeant dans le néant, qui ſeul peut le ſouſtraire à la vengeance. Juſques à quand, vains Sages, ſerez-vous du Dieu de la Nature, le Dieu qui vous reſſemble, le Dieu de l'illuſion, des contradictions, du menſonge & de l'impoſture !

Que ne revenez-vous à toutes les abſurdités de l'athéiſme, plutôt que d'annoncer un Dieu qui, pour m'anéantir, oublie

tout ce qu'il me doit, tout ce qu'il doit à la vérité, tout ce qu'il doit au crime, tout ce qu'il doit à la vertu, tout ce qu'il se doit à lui-même ?

Si je n'ai pas encore persuadé ces ennemis d'un dogme aussi étroitement lié avec l'essence même de l'esprit, avec les attributs de la Divinité les plus incontestables ; si l'immortalité de l'ame n'est pas encore pour eux une vérité démontrée, qu'ils viennent ; il nous reste au moins de quoi les confondre & les humilier. Si leur obstination se refuse à l'évidence, s'ils ne cessent de se roidir contre elle, que leur ignominie égale au moins leur haine pour la vérité.

Que tout ce qui existe sur la terre de brigands, d'assassins, de fourbes, d'imposteurs, de tyrans, de scélérats, se réunisse ; qu'ils s'assemblent de toutes les parties de l'Univers. Et vous qui, sur le trône ou sous le toît d'une humble chaumiere, dans nos villes ou dans nos campagnes, chérissez encore le nom de la vertu, rassemblez-vous aussi ; un mot de votre part va révéler aux Sages la vérité la plus importante au genre humain. Je n'exigerai point que vous la connoissiez vous-même cette vérité ; tout ce que je de-

mande, c'eſt que vous nous diſiez où votre cœur déſire la trouver.

Répondez les premiers, vous dans qui la vertu reconnoît ſes enfans. Soit que cet Univers n'ait été pour vous qu'une vallée de larmes, ſoit que vos jours s'écoulent dans la joie & dans l'abondance; dites-nous quel feroit l'objet de vos déſirs. Si vous aviez vous-mêmes vos deſtins à former, cette ame, que nul crime ne ſouille, feroit-elle immortelle? Quelles acclamations! quelle ardeur! quels tranſports! Oui, l'homme de bien, oui, ſans exception, tout les juſtes déſirent ardemment de ſurvivre à ce corps de pouſſiere & de fange; il n'en eſt pas un ſeul qui ne gagne à l'immortalité.

Répondez à préſent, vous, fléaux des Empires & des Sociétés, Néron, Domitien, Cromwel, Cartouche, Ravaillac, homicides, empoiſonneurs, parricides, répondez; voudriez-vous ſurvivre à vos forfaits, & paroître à la mort devant le Dieu de la juſtice. Je ne demande point ſi vous le redoutez encore, ou ſi vous avez pu étouffer les cris d'une conſcience qui vous en menaçoit. Répondez oui ou non. Déſirez-vous le néant pour votre ame, ou l'immortalité? —

Oui, qu'elle périsse avec le corps cette ame ; vos cœurs ont invoqué contre elle la mort & le néant. La vérité n'est plus un mystere pour moi : les vœux & les besoins de la vertu me l'ont manifestée. Je savois qu'il n'est point dans la Nature de cause assez puissante pour détruire mon ame ; je savois qu'un Dieu juste & bon ne l'anéantit point. Mais que tout doute disparoisse ; il ne m'est plus possible d'hésiter : un Dieu n'a point réglé mon sort sur les désirs du crime ; la voix de la vertu a dicté ses arrêts. Mon ame est immortelle. Toi, vain Sage, qui crois lire tes destinées dans les vœux de l'impie, puisses-tu être suivi par-tout de ces hommes qui trouvent dans tes dogmes l'objet de leur désir. Applaudis-toi de ton cortége ; mais afin que ta honte égale ton triomphe, regarde autour de toi dans ton école, & nomme tes disciples.

LETTRE L.

Le Chevalier à la Baronne.

QU'AI-JE fait, Madame! Je n'ai point répondu à l'article le plus essentiel de votre lettre. Uniquement occupé à prouver qu'il dépend de nos Sages de se faire mortels ou immortels, de mourir pour ne plus reparoître, ou bien de ne mourir que pour renaître sous mille formes différentes, j'ai parfaitement oublié de vous dire à quel point il dépend d'eux encore de s'élever au dessus des animaux, ou de s'en rapprocher, de s'égaler à eux, & même de se mettre quelques crans plus bas. Peut-être n'aurez-vous attribué ce silence qu'à l'impossibilité de justifier sur cet article la doctrine de votre prétendu malade. Vous en aurez conclu que je consens au moins tacitement qu'il soit de nouveau livré au Médecin, jusqu'à ce qu'il apprenne qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus que dans la bête; qu'un mouton & qu'un

Philofophe ne marchent pas abfolument de pair.

Si c'eft-là, Madame, la conclufion que vous avez tirée de mon filence, fufpendez, je vous prie, fufpendez de nouveau la jurifdiction de nos Docteurs. Je me hâte de réparer ma faute; &, fur cet article comme fur tous les autres, notre adepte fera parfaitement juftifié.

Après l'avoir vu ne faire de nos Sages que de vraies machines, fans ame, fans efprit, vous aurez d'abord été affez furprife de le voir s'indigner que le préjugé en ait pu faire autant des animaux. Entre l'homme machine & la bête machine, vous auriez au moins voulu qu'il mît quelque différence à notre avantage; & peut-être aurez-vous infifté pour lui faire avouer que cette différence doit toute fe trouver dans celle qu'il y a entre l'ufage & la privation de la raifon. Je prévois les diverfes réponfes qu'il peut vous avoir faites; je conçois tout ce qu'elles ont pu vous caufer d'étonnement. Mais j'interrogerai nos plus grands Hommes; je vous conduirai à leur école; & vous verrez encore toutes les leçons de M. Tribaudet fondées fur leur doctrine.

Consultons d'abord le Sage de Ferney. Vous n'avez pas encore oublié à quel point l'Homme est chez lui *machine*, *girouette*, *marionnette;* gardez-vous bien de lui en dire autant de votre perroquet ou de vos chiens de chasse » Quelle » pitié ! vous répondroit-il, quelle pau» vreté ! d'avoir dit que les bêtes sont » des machines privées de connoissance » & de sentiment, qui font toujours » leurs opérations de la même maniere, » qui n'apprenneut rien, ne perfection» nent rien.... ! Quoi ! ce chien que tu » as discipliné pendant trois mois, n'en » sait-il pas plus au bout de ce temps, » qu'il n'en savoit avant tes leçons ?... » Ne découvres-tu pas dans lui les mê» mes organes de sentiment qui sont » dans toi ? Réponds-moi, *Machiniste*, » la Nature a-t-elle arrangé tous les » ressorts du sentiment dans cet animal, » afin qu'il ne sente pas ? A-t-il des » nerfs, pour être impassible ? Ne » suppose point cette impertinente con» tradiction dans la Nature ». (*Dict. Phil. art. Bête.*

Voilà déjà, Madame, notre adepte assez bien justifié d'avoir, avec Voltaire,

fait l'homme machine, & de ne pas souffrir, plus que Voltaire, que l'on en fasse autant de votre chien. Je pourrois m'en tenir à cette autorité du grand homme, dont vous voyez bien que notre Chevalier de Kaki-Soph n'a fait que répéter les dogmes : mais écoutons M. d'Alembert. Vous savez combien peu l'homme est maître de ses actions à l'école de ce Sage ; vous savez que depuis *le premier instant de notre naissance jusqu'à notre mort, il n'y a pas un seul de nos mouvemens dont nous soyons les maîtres* ; & que si le grand homme ne nous fait pas absolument *machines*, il n'y a que le mot qui y manque ? Dans son opinion, rien n'étoit plus facile & plus simple que d'appliquer aux animaux & le mot & la chose. Tous leurs mouvemens sont réglés comme ceux d'un automate, pouvoit-il dire avec Descartes ; donc je n'ai pas besoin d'admettre en eux une ame qui les règle. Vous n'auriez jamais cru qu'admettant le principe, on pût nier la conséquence ; mais voyez, Madame, combien vous vous trompez. Ce raisonnement, qui vous paroît si juste, est précisément celui de Descartes, que M. d'Alembert avoue être *le plus consé-*

quent de tous les Philoſophes. Nous n'aimons pas, nous, à être regardés comme fort conſéquens; auſſi, tout en faiſant de l'homme une vraie machine, qui n'eſt jamais maîtreſſe de ſes mouvemens, ne vous étonnez pas de nous entendre dire avec M. d'Alembert : » Ne vous flattez » pas de perſuader à des hommes raiſon- » nables, que ces animaux dont ils ſont » environnés, & qui, à quelques légeres » différences près, leur paroiſſent des » êtres ſemblables à eux, ne ſont que » des machines organiſées. Ce ſeroit » s'expoſer à nier les vérités les plus » claires «. (*Encycl. art. Forme ſubſtantielle.*)

Nos bons Helviens demanderont ſans doute à M. d'Alembert ce qu'il trouve de ſi répugnant dans ces machines organiſées, quand on croit comme lui, que l'ame ne fait rien, ne contribue en rien au mouvement du corps! Nul ſigne extérieur de plaiſir, de douleur, de ſenſation quelconque, ne peut annoncer l'ame; le plus grand pas eſt fait à ſon école; que lui en coutoit-il de faire le ſecond? Je vous l'ai dit, Madame, nous ne nous piquons pas d'être auſſi conſéquens que Deſcartes. Si nos compatriotes vous de-

mandent pourquoi, nous leur en dirons un jour la raiſon. Mais en ce moment-ci, cherchez à les diſtraire de pareilles queſtions, en détournant adroitement la converſation ſur quelque autre objet.

Je vais moi-même vous en donner l'exemple. Laiſſons-là nos Sages, qui, après avoir fait tout leur poſſible pour nous rendre automates, ſe fâchent qu'on ne voie ni ame ni eſprit dans les bêtes. Je ne diſpute point. Je prouve ſeulement que votre malade a pu en faire autant, ſans ceſſer d'être auſſi Philoſophe que les premiers de nos Sages. Cela doit vous ſuffire.

Je vais vous montrer à préſent, par des autorités mieux marquées encore, qu'il a pu ſe dire égal, inférieur, ou ſupérieur aux animaux, en conſervant toujours les prérogatives de notre école.

Philoſophes inférieurs aux bêtes.

» L'homme ſe vante d'avoir plus d'in-
» telligence que les autres animaux,
» parce que lui ſeul fait des Livres dans
» leſquels il met tout ce qu'il veut:
» mais ſi les éléphans, les caſtors, les
» fourmis, les araignées en faiſoient,

» & détailloient les merveilles de chaque
» espece, nous trouverions peut-être à
» qui parler. (*Alembic moral*, *p.* 55.)
» Un enfant est plus long & plus difficile
» à dresser qu'aucun de ces animaux
» que Descartes appelle si mal à propos
» bêtes. . . . . Ils ont sûrement beaucoup
» plus d'instinct, & SOUVENT PLUS D'ES-
» PRIT QUE NOUS. (*Id. p.* 44.) J'espere
» que Dieu aura un jour pitié de notre
» aveuglement ; il renouvellera le mira-
» cle qu'il a déjà opéré dans l'anêsse de
» Balaam. Les ânes à quatre pattes par-
» leront, &, qui pis est, feront des Li-
» vres. Il leur sera facile de montrer clai-
» rement que nous sommes plus bêtes
» qu'eux «. (*Id. p.* 81.)

Qu'en dites-vous, Madame, croyez-vous à présent que la preuve leur fût si difficile ?

Philosophes marchant de pair avec la bête.

» Les hommes ne renonceront-ils ja-
» mais à leurs folles prétentions ? ne
» reconnoîtront-ils pas que la Nature
» n'est point faite pour eux ? ne verront-
» ils pas que cette Nature a mis de l'éga-

» lité entre tous les êtres qu'elle produit ?
» ne s'appercevront-ils pas que tous les
» êtres sont faits également & pour naî-
» tre & mourir, pour jouir & souffrir » ?
(*Le bon Sens, n. 99.*)

» Les facultés de l'homme ne sont
» pas plus au dessus de leurs besoins ac-
» tuels dans la vie présente, que celles
» des renards & des lievres ne le sont,
» eu égard à leurs besoins & au péril de
» leur existence ». (*Dissertation sur l'immort.*)

» Il n'y a rien dans l'intérieur de
» l'homme, qui le distingue des autres
» animaux ». (*Sent. Phil. sur la nature de l'ame, c. 4.*)

» Nous savons par théorie, comme par
» la pratique de leurs opérations, que les
» animaux ont une ame produite par les
» mêmes combinaisons que la nôtre ».
(*Les animaux plus que machines. Lamétrie, p. 39.*)

Ces dogmes auroient-ils pour vous, Madame, & pour mes compatriotes, quelque chose de trop humiliant ? Continuez à lire, nous saurons relever le noble orgueil de l'homme.

Philosophes supérieurs à la bête.

» Je ne crains point d'errer, en assu-
» rant que les plus belles affections des
» bêtes, leurs actions les mieux ordon-
» nées ne s'élevent jamais au dessus du
» sensible. . . . . Et je demande si jamais
» on a apperçu dans elles quelque action
» qui n'eût pour unique but leur bien-
» être corporel, & si elles ont jamais
» rien manifesté (comme l'homme)
» qui fût le véritable indice de l'intelli-
» gence «. (*Des erreurs & de la vérité*,
p. 52.)

» Quoi! je puis observer, contempler
» l'Univers, m'élever à la main qui le
» gouverne; je puis aimer le bien, le
» faire, & je me comparerois aux bêtes!
» Ame abjecte! C'est la triste Philoso-
» phie qui te rend semblable à elles; ou
» toi plutôt qui veux en vain t'avilir. . . .
» La Nature commande à tout animal,
» & la bête obéit : l'homme éprouve la
» même impression; mais il se recon-
» noît libre d'acquiescer ou de résister «.
(*J. J. Emil. t.* 3, *& Disc. sur l'origine de l'inég.*)

» Que l'homme s'examine, s'analyse

» &

» & s'approfondisse, il reconnoîtra bien-
» tôt la noblesse de son être. Il sentira
» l'existence de son ame, il cessera de
» s'avilir, & verra d'un coup-d'œil la
» distance infinie que l'Être suprême a
» mise entre lui & les bêtes «. (*Buffon, Hist. Nat. t. 4, p. 156.*)

En voilà bien assez, Madame, pour vous consoler, vous & ceux de nos bons Helviens qui n'aimeroient pas trop à se croire quelque chose de moins que les castors, les fourmis & les araignées, ou tout au plus les égaux d'un *cheval*, d'un *perroquet*, d'un *âne*, que j'aurois pu montrer faisant leur cours d'étude à l'école de Lamétrie. (*V. Œuvres de Lamétrie, p. 149.*) Mais qu'il me soit permis d'observer que, si vous vouliez suivre les leçons que nous donne la profonde Métaphysique de M. de Buffon, nous trouverions bien plus à admirer dans le simple animal que dans l'homme. Je prouverois d'abord que la nature de votre perroquet est plus étonnante que la nôtre. Il sent, ce perroquet, ainsi que tous les autres animaux, si nous en croyons cet homme célèbre ; *il sent, il a du plaisir, de la douleur, de l'inquiétude* ; il a *des désirs, des passions* ; il a *la conscience de son existence*

actuelle : mais tout cela chez lui se passe sans idées ; car il n'en a point ; il n'a pas même *la puissance qui produit les idées* ; il est absolument incapable de *penser*. (*Hist. Nat. t.* 5, *Disc. sur la nat. des animaux*.)

Or, trouvez-nous, Madame, un seul homme qui ait & puisse avoir des *sensations*, *des désirs*, *des passions* ; qui sache qu'il *existe*, & qui pour tout cela n'ait pas besoin *d'idees* & de la *faculté de penser* ?

Voulez-vous encore voir dans l'animal quelque chose de plus merveilleux que dans l'homme ? Je vous apprendrai que votre épagneul peut *choisir* les morceaux qui lui conviennent le mieux, & que les animaux en général *ne se trompent jamais dans leur choix* (*a*), sans avoir besoin de *comparer*, sans la faculté même de *comparer* : or, vous savez bien qu'on peut défier tout homme de *choisir* ce qui est bon ou mauvais, sans comparer l'un à l'autre.

Une propriété bien plus merveilleuse encore dans les animaux, c'est que, sans avoir, comme nous, besoin de la *mé-*

(*a*) Hist. natur. *in*-12, tom. 5, p. 305.

moire, ſans qu'il leur ſoit poſſible d'en avoir (*a*), ils n'en ont pas moins des *réminiſcences* bien plus parfaites que notre mémoire; car avec notre mémoire, il faut connoître le paſſé, & le diſtinguer pour ſe le rappeller; nous le connoiſſons même ſans le voir des mêmes yeux que le préſent; au lieu que les animaux *voient enſemble le préſent* & le paſſé, ſans les diſtinguer, les connoître, les comparer (*b*). Je n'ai pas dit encore tout ce que M. de Buffon a découvert de merveilleux dans les animaux. *La pure matiere*, vous dit-il, *n'a ni ſentiment*, ni conſcience d'exiſtence (*c*). Votre chien eſt un *être purement matériel* (*d*), & cependant il a le *ſentiment & la conſcience de ſon exiſtence*.

Ecoutez encore : « *Attribuer à la ma-* » *tiere quelques-unes de ces facultés* (le » ſentiment, la ſenſation, la conſcience » d'exiſtence), ce ſeroit lui donner la » faculté de penſer, d'agir & de ſentir » à peu près dans le même ordre & de

(*a*) *Id.* pag. 315.
(*b*) *Id.* pag. 323.
(*c*) *Id.* tom. 3, pag 4.
(*d*) *Id.* pag. 289.

» la même façon que nous pensons, sen-
» tons & agissons ; ce qui répugne autant
» a la raison qu'à la religion «, nous dit le même Auteur, p. 4 & 5 du troisieme volume. Mais ouvrez le cinquieme, & vous y trouverez que tous nos animaux, *êtres purement matériels*, ont cependant ces mêmes facultés ; sans avoir, comme nous, celle *de refléchir*, *d'associer des sensations* (Id. t. 5, p. 269 & 295), qu'ils peuvent *penser*, *agir* comme nous. De tout cela, Madame, ne concluez-vous pas que les animaux ont au moins des facultés bien singuliérement combinées, & aussi admirables que les oui & les non de la comete ?

Mais ne perdons pas de vue notre adepte, que mon but principal, en ce moment, est de justifier. Il pourroit bien se faire qu'il vous eût répeté certaines leçons que vous aurez eu bien de la peine à croire vraiment aussi philosophiques que tout ce que je viens d'exposer ; peut-être l'aurez-vous entendu plaider en un seul jour contre les animaux, & en faveur des bêtes. Les animaux, aurez-vous dit alors, ne sont-ils pas des bêtes ? & les bêtes ne sont-elles donc pas des animaux ? Je conviens, Madame, que cela pour-

roit être. Mais cette distinction, que vous croyez avoir été imaginée encore dans un moment d'aberration, n'en est pas moins due à M. Diderot. Vous n'aurez qu'à ouvrir l'Encyclopédie, à l'article *Animal*, & passer ensuite, dans le même Ouvrage, à l'article *Bête*, de M. Diderot, tout comme le premier; vous y verrez ce Sage adoptant d'abord la *profonde Métaphysique & les grandes idées* de M. de Buffon, se félicitant de prouver, d'après lui, que tous les animaux ne sont pas des machines inanimées, & démontrant ensuite qu'on ne peut refuser raisonnablement une ame aux bêtes.

» D'où peut venir, vous dira-t-il dans » le premier article, d'où peut venir » cette uniformité dans tous les ouvrages » des animaux? Pourquoi chaque espece » ne fait-elle jamais que la même chose » de la même façon? Pourquoi chaque » individu ne la fait-il ni mieux ni plus » mal qu'un autre individu? *Y a-t-il de » plus forte preuve que leurs opérations » ne sont que des résultats mécaniques?* » tous leurs effets d'ailleurs, ajoutera-t-» il, quelque surprenans qu'ils soient, » sont des suites nécessaires & simples » des loix du mouvement..... La ma-

» chine eſt faite, & les heures ſe mar-
» quent ſous les doigts de l'Horloger «.
(*Ency. art. Animal.*)

Voilà bien nos animaux de vraies machines; mais paſſons à l'article *Bête*. *L'argument qu'on tire de l'uniformité de leurs productions*, n'eſt plus des mieux fondés; car, vous dit notre Sage, » les
» nids des hirondelles & les habitations
» des caſtors ne ſe reſſemblent pas plus
» que les habitations des hommes (pas
» plus qu'une chaumiere aux palais de
» Verſailles). Si une hirondelle place
» ſon nid dans un angle, il n'aura de
» circonférence que l'arc compris entre
» les côtés de l'angle; ſi elle l'applique
» au contraire contre un mur, il aura
» pour meſure la demi circonférence «.
(*Id. art. Bête.*) Même raiſonnement ſur les caſtors, dont vous conclurez d'abord, que ſi l'hirondelle *animal* n'a point d'ame, l'hirondelle *bête* pourroit bien en avoir une.

Revenons à l'article animal; la différence deviendra plus ſenſible. On nous y apprendra que, » ſi l'on vouloit attribuer
» une ame aux animaux, on ſeroit obligé
» à n'en faire qu'une pour chaque eſpece,
» à laquelle chaque individu participe-

» roit également. Cette ame feroit donc » divifible ; par conféquent elle feroit » matérielle, & fort différente de la » nôtre «. Et vous fentez qu'il ne feroit pas moins abfurde de donner une même ame au roffignol & à l'âne, qu'à Voltaire & à M. Diderot. Cela ne fauroit être ; donc on ne peut donner une ame aux animaux. Quelle différence, quand il s'agit des bêtes ! Reprenons leur article. » Affurer, nous y dit notre Sage, que » les bêtes n'ont point d'ames (& même » une ame fpirituelle, *car on ne peut la* » *fuppofer matérielle*), affurer qu'elles » ne penfent point, c'eft les réduire à » la qualité de machines, à quoi l'on » ne femble pas plus autorifé, qu'à pré- » tendre qu'un homme dont on n'en- » tend pas le langage, eft un auto- » mate «.

Je ne poufferai pas la démonftration plus loin. Il me femble vous avoir affez bien prouvé qu'il y a chez M. Diderot une affez grande différence entre fon chien *bête* & fon chien *animal*, & par conféquent que les mêmes leçons n'ont plus rien d'inquiétant pour le cerveau de notre adepte, qui peut vous les avoir répétées.

Voulez-vous cependant que le chien *bête* & le chien animal de M. Diderot ne soient qu'une même chose ? Je vous renverrai à l'Encyclopédie, article *Évidence*, par le même Sage ; vous y trouverez qu'il est évident que les animaux discérnent, qu'ils ont des idées, & même des idées abstraites ; qu'ils ont de la mémoire, des volontés, des passions, en un mot, tout ce que d'abord nous n'accordions qu'aux bêtes ; & vous ne serez plus étonnée de voir nos disciples passer, comme leurs maîtres, assez facilement du blanc au noir.

Il me reste à présent à vous montrer que si votre malade, forcé d'admettre quelque différence entre nos Philosophes & les animaux, ne veut point du tout que cette différence vienne de la raison dont l'homme fait usage, & que les animaux ne connoissent point, il s'en faut bien encore qu'il cesse pour cela d'être un vrai Philosophe.

Le fameux Raynal est bien sans doute un Sage ; eh bien, tenons-nous en à ses leçons : vous verrez qu'entre le Philosophe & la bête il n'y a que la main. » Les » quadrupedes relégués, nous dit-il, » dans des climats inhabités & con-

» traires

» traitées à leur multiplication, se sont
» trouvés par-tout isolés, incapables de
» se réunir en communauté & d'étendre
» leurs connoissances. L'homme, qui les
» a réduits à cet état précaire, s'applaudit
» de la dégradation où il les a plongés;
» pour se croire d'une nature supérieure;
» & s'attribuer une intelligence qui forme
» une barriere entre son espece & toutes
» les autres «. (*Hist. Phil. & Pol. in* 4°, p. 62.) Mais remarquez bien ce qui suit, je vous prie. » L'homme ne doit-il
» pas à l'avantage de son organisation la
» supériorité de son espece sur toutes les
» autres? Ce n'est point parce qu'il
» éleve les yeux au ciel, *comme les oi-*
» *seaux*, qu'il est le Roi des *animaux*; sa
» *main est son sceptre* «. (*Id. p.* 62.)

Depuis que je connois un certain manchot qui fait des livres, j'avoue que je pencherois un peu à croire qu'il y a peut-être quelque autre différence entre un tigre & notre Sage. Mais enfin il l'a dit, nos adeptes peuvent donc le répéter, sans que vos Médecins aient droit de les saigner. Entre cet animal féroce, dont la rage ne sait rien respecter, & le Philosophe Raynal, ce n'est ni le cœur ni

la tête qui font la différence, c'est la *main*.

Je vous dirois bien à présent, » qu'il » y a tout lieu de croire que c'est sur- » tout dans le cerveau que consiste la » différence qui se trouve entre l'homme » & la bête, & même entre un homme » d'esprit & un sot «; que si l'homme a plus d'esprit qu'un bœuf, *c'est parce que le cerveau de l'homme est double de celui d'un bœuf* (Syst. Nat. note sur le c. 8, t. 1.); que si vous avez entendu ces leçons de la part de notre adepte, il n'a fait encore que vous répéter celles de nos modernes Lucreces: mais votre Médecin viendroit aussi-tôt vous offrir le cerveau d'un jeune veau, qui, étant ordinairement quadruple de celui d'un bœuf, se trouveroit double du nôtre, & auroit par conséquent deux fois plus d'esprit que l'homme. Il vous feroit encore observer que, suivant nos Anatomistes, le cerveau des enfans (*a*) est toujours beaucoup plus grand que celui de l'homme

(*a*) On sent bien qu'il est question ici des grandeurs respectives; mais voyez là-dessus les Réflexions de Holland sur le Système de la Nature, c. 8.

fait ; que, suivant le célebre Haller, on voit des maladies qui détruisent peu à peu le cerveau, sans que le malade perde la sensibilité, la mémoire, le jugement, ni rien de son esprit ; & ces observations nuiroient à notre cause.

Je voudrois encore vous dire avec l'Auteur du Systême de la Nature, que » c'est sur-tout la grande mobilité dont » l'organisation de l'homme le rend ca» pable, qui le distingue de tous les au» tres êtres que nous nommons insensi» bles & inanimés «. (*Id. ibid.*) Mais votre petit singe, mouvement perpétuel, vous paroîtroit alors bien supérieur à nos graves Philosophes ; je laisserai donc là cette autorité de notre moderne Lucrece. Je sais d'ailleurs que les dogmes chéris de votre hôte, sur cet important article, étoient les fruits d'une autre école. Non, vous aura-t-il dit, ce n'est point dans la raison ou dans l'intelligence, mais » dans les différences physiques de » l'homme & de l'animal ; qu'il faut » chercher la cause de l'infériorité des » animaux ». Ces différences physiques il les aura réduites à cinq. En premier lieu, vous aura-t-il dit, » nos poignets » ne sont point terminés par un pied de

» cheval, ni par les griffes du chat ou
» du lion. En second lieu, la vie des
» animaux est en général plus courte
» que la nôtre; troisiémement, ils fuient
» devant les hommes; quatriémement,
» les hommes peuvent vivre dans tous les
» climats; l'homme enfin est l'animal le
» plus multiplié sur la terre «. (*Extrait du Livre de l'Esprit, dis. 2.*) A tout cela vous aurez répondu que l'homme ne raisonne ni par les pieds ni par les mains; que l'éléphant ne vit pas moins longtemps que l'homme; que si le lion fuit devant notre espece, ce n'est pas sans doute parce qu'il est plus foible; que le chien pourroit vivre à peu près dans tous les mêmes climats que l'homme; qu'enfin il pourroit bien y avoir dans nos garennes plus de lapins que d'hommes dans les villes; que nos montagnards, dont la société est souvent plus bornée que celle des castors, ne differe pas moins essentiellement de l'animal que tous nos Parisiens. Vous n'aurez pas pu croire qu'un homme ait pu se dire Philosophe, & ne voir d'autres différences que celles-là entre lui & un lapin, un blézeau ou les ours. Eh bien! Madame, vous vous serez encore singuliérement

abusée. C'est un Philosophe, & un grand Philosophe, qui donna ces leçons à l'Univers ; c'est ce Milord François, qui, bien mieux que personne, démontra que chez lui la matiere écrivoit sur l'esprit, & l'anéantissoit.

Je vois ici ce qui vous embarasse. Pour vous un Philosophe est essentiellement un être raisonnable, & l'animal ne raisonne point. Vous partez de ce principe, comme s'il étoit bien démontré, tandis qu'il n'y a rien de plus douteux. Nos Philosophes marchent avec plus de précaution. Je pourrois vous montrer par leurs leçons, qu'il est au contraire très-sûr que l'animal raisonne, & très-douteux si nos Philosophes en font autant. Je n'aurois pour cela qu'à vous citer les syllogismes que le Marquis d'Argens entendit faire à son chien ; syllogismes aussi bien en forme que tous ceux d'Aristote : je prendrois ensuite le cathéchisme qu'un de nos grands Hommes a composé pour ses Disciples ; & voici ce que nous y lirions. » *Demande*. Qu'est-» ce que l'homme ? *Réponse*. Un ani-» mal, dit-on, raisonnable, mais cer-» tainement sensible, foible, & pro-» pre à se multiplier «. (*De l'Homme & de son éducation*, *t.* 2, *n.* 10, *c.* 4.) Con-

cevez bien, Madame, toute la force de ce *dit-on*, & vous verrez qu'il n'eſt pas auſſi sûr qu'on pourroit bien le croire, qu'un Philoſophe ſoit un être *raiſonnable*.

Mais, raiſonnable ou non, me direz-vous, un Philoſophe l'emportera toujours par quelque choſe ſur l'animal; le mouton de M. Robinet ne vaut pas ſon maître, comme notre adepte vous l'a déjà inſinué. C'eſt-là le grand procès que vous lui faites. S'il s'exprime un peu plus clairement, c'en eſt fait, vous rappelez le Médecin, & l'elléore ira de nouveau ſon train. Je le veux bien, Madame; mais ſi c'étoit le grand Robinet même qui nous apprît l'égalité parfaite de bonté & de mérite qu'il y a entre lui & ſes moutons, entre lui & ſes bœufs, entre lui & ſon âne, entre lui & ſon chien, & même entre lui & le moucheron qui le pique; ſur qui retomberoit l'outrage que vous êtes bien diſpoſée à faire encore à M. Tribaudet? Ne ſeriez-vous pas alors bien mortifiée d'avoir pris pour folie, aberration, dérangement de cerveau, les leçons d'un de nos plus grands Hommes? Dieu veuille que ma lettre arrive encore à temps pour prévenir l'outrage & votre

repentir ; car vous allez voir toute l'énormité de votre erreur.

Je prends le premier tome de M. Robinet, intitulé *de la Nature*. Le titre du chapitre 27 est conçu en ces termes : *Il n'y a point dans la Nature d'espece réellement & absolument meilleure qu'une autre*. Si vous ne voulez pas vous en tenir au titre, lisons les preuves ; & vous nous direz ensuite si M. Robinet est absolument & réellement meilleur qu'une bête quelconque. » L'Auteur de la Nature, nous » dit-il, n'avoit point de raison qui l'enga» geât à gratifier une espece aux dépens de » tout le reste «. Pesez cette raison, Madame, elle est excellente. L'Auteur de la Nature n'avoit point de raison de voler à nos loups, à nos chiens & à nos chats, un degré de bonté, *pour vous en gratifier à leurs dépens*. Avouez, qu'*à leurs dépens* est admirable ; & continuons. » Celui qui a mis dans l'ame des Rois & » des Philosophes un sentiment de bien» faisance universelle, aura-t-il com» mencé par se contredire lui-même ? Il » aura donc appris aux Souverains, par la » maniere particuliere dont il gouverne le » monde, à faire un usage bizarre de » leur puissance « ! *Bizarre* est bon en-

core. Assurément, un Dieu qui voudroit, en créant l'Univers, rendre le Philosophe intelligent & vertueux, meilleur que la brute, apprendroit aux Rois à faire un usage bizarre de leur puissance. Vous n'en doutez pas; vous ne prétendez pas qu'un Dieu, maître absolu de ses dons, puisse les distribuer comme il voudra, sans faire tort à ceux qui n'y ont pas le moindre droit! Ce n'est pas là pourtant notre plus fort argument. La raison invincible, la voici; je vous prie de la bien remarquer. » L'homme a cent fois plus de perfections » qu'un mouton, & cent fois plus de » défauts «. (Notre Philosophe dit qu'une *mouche;* moi j'en reviens à vos moutons, pour rendre l'exemple plus sensible, plus propre à justifier notre adepte.) » L'homme a mille fois plus » de plaisirs, & mille fois plus de mise» res; mais les vices effacent les vertus, » & les miseres balancent les plaisirs: » l'animal raisonnable n'est donc verita» blement ni plus parfait, ni plus heureux » que le moucheron ou le mouton «.

Gardez-vous bien, Madame, de manifester ce principe à votre Docteur; il vous demanderoit si l'honnête homme qui a mille fois plus de bonté qu'un ti-

gre ou un Néron, a aussi cent fois plus de méchanceté; si nos Philosophes, cent fois plus savans que vos Provinciaux, sont aussi cent fois plus ignorans; si tous nos Milords qui se promenent en carrosse dans Paris, ont cent fois plus de peine que nos chevaux de fiacre; il vous diroit que le bonheur, les vertus de l'homme étant d'une nature toute différente du bien ou du mal physique de l'animal, il y a de la folie d'opposer toutes ces choses les unes aux autres; de les diviser par degrés égaux, de les compenser les unes par les autres; & concluroit toujours à l'ellébore. Il ne concevroit pas, avec notre célèbre Philosophe, que, » dans chaque » homme il y a une certaine quantite » de bonté, avec une dose proportionnée » de méchanceté; que des Prédicateurs » exhalant presque toute leur vertu en » paroles, il ne doit pas leur en rester » beaucoup pour l'action; au lieu que la » grande dépense que Hobbes, Bayle, » Spinosa en ont faite dans leur conduite, » a occasionné la disette qui se trouve » dans leurs Ecrits «. (*Id. c.* 19.) Il prouveroit par ces principes, que la grande dépense de vertu que MM. Ro-

binet, Voltaire, d'Alembert ont faite dans leurs écrits & leurs paroles, doit les avoit rendus fort méchans dans leur conduite. Tout cela seroit bien conforme aux leçons de notre Sage; mais ces vérités ne sont pas faites pour toutes les têtes de la province, & sur-tout pour celles de vos Hippocrates. Il me suffit de vous montrer qu'en vous les débitant, notre adepte n'a point perdu le titre de Philosophe. Mais laissons là l'égalité des hommes entre eux, celle d'un Néron & d'un Marc-Aurele, de Voltaire & de S. François; il s'agit de prouver qu'un Philosophe & un mouton sont sur la même ligne. Ecoutez, & tâchez de saisir la démonstration que je vais en donner. Elle est mathématique, & prise exactement des leçons de M. Robinet, avec la seule différence qu'où il met un *homme* en général, & un *moucheron*, je mettrai *Philosophe* & *mouton*; cela revient parfaitement au même.

Soit le Philosophe exprimé par la lettre *P*, & le mouton par la lettre *M*, je dirai :

Dans le Philosophe, la somme du bien

eſt $=1100$, & celle des maux auſſi $=1100$; ce qui donne,

$$P=1100-1100=0\,;$$

C'eſt-à-dire (car vous pourriez bien n'être pas au fait de ces ſignes), Philoſophe égal à 1100, moins 1100, égal à zéro ;

Chez le mouton, le bien égale 2, le mal égale auſſi 2, d'où

$$M=2-2=0\,;$$

Ou bien : Mouton égal à 2, moins 2, égal à zéro.

Puis $0=0$; donc $P=M$, ou $M=P$.

C'eſt-à-dire, zéro égal à zéro ; donc Philoſophe égal à mouton, ou mouton égal à Philoſophe. » Ce qu'il falloit démontrer «, (*V. de la Nat. t.* 1, *c.* 27.)

Faites vénir, Madame, toute la Faculté, & que vos Médecins eſſayent de renverſer cette démonſtration mathématique ; ils réuſſiroient plutôt à prouver que le carré de l'hypothénuſe ne vaut pas les carrés des deux côtés, qu'ils ne pourroient détruire l'égalité ainſi démontrée du mouton de M. Robinet & de ſon maître.

Après une juſtification ſi évidente de

notre adepte, que me reste-t-il encore, si ce n'est à vous exhorter à l'écouter avec tout le respect que vous auriez pour M. Robinet lui-même, & à vous assurer de celui avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS d'un Provincial sur la Lettre précédente.

C'ÉTOIT donc à ce point de bassesse & d'humiliation que devoit aboutir tout le faste & l'orgueil de nos Lycées ? Dieu juste ! Dieu puissant ! tu devois au faux Sage cette dégradation ; le plus vain de tous les êtres devoit être le plus humilié. Fier de cette raison que tu avois toi-même mise en lui, il n'avoit usé de ce don précieux que pour s'élever contre toi ; tu devois le confondre & le faire ramper à côté de la brute. Dépouillé de tous ses priviléges, & privé de leur souvenir même, il devoit s'associer à l'être qui ne te connoît pas, & se glorifier d'avoir vu son semblable dans la bête. Avec tout le venin du reptile qui se traîne sous l'herbe, il ne lui restoit plus à conserver dans sa bassesse, que son risible orgueil. Tu le lui a laissé comme un titre de plus à nos mépris. Qu'il s'applaudisse donc du rang qu'il a choisi ; l'abus de sa raison l'en a rendu plus digne que la bête elle-même :

mais vengeons au moins la dignité de l'homme, qu'il s'efforce d'avilir par ses sophismes autant que par ses vices.

Pour conserver au genre humain ses prérogatives & sa prééminence sur tout ce qui respire, que le faux Sage ne se persuade pas que je vais contester à l'animal tout ce qui l'éleve au dessus de la simple matiere. Non, je ne dirai point que le jeu des ressorts, le mécanisme, l'organisation seule distinguent de la roche, le coursier que je dresse à disputer la palme dans l'arene, le compagnon fidele du Berger, qui défend mes troupeaux de la fureur des loups, ni l'oiseau dont je plie la voix à répéter les sons & les accens de l'homme. Autant l'être qui sent, est, par sa nature, supérieur à l'être essentiellement insensible; autant l'indivisible, l'inétendu, l'immatériel surpasse la matiere; autant l'être vivant qui peut sentir, penser, choisir, prévoir, se rappeler, & diriger ses mouvemens dans ce qui a rapport à sa conservation, s'éleve au dessus de l'inertie & de la mort; autant enfin l'ouvrage de la Divinité est supérieur à l'automate sorti des mains de l'homme, autant j'accorderai aux faux & aux vrais Sages, que l'animal l'em-

porte sur l'être organisé sans principe intérieur & de vie & d'action.

Lecteur religieux, ne craignez point que votre dignité soit compromise par ma condescendance. J'ai vu l'homme trop grand, pour disputer à l'animal le simple privilége de dominer sur la matiere. J'ai vu dans l'ame humaine trop de sublimité, pour croire qu'il n'est plus de degrés à remplir entre elle & la machine. Trop de prérogatives entrent dans son essence, pour croire la flétrir par quelques facultés que l'animal pourra partager avec elle. C'est ici, ô Homme! qu'il faut t'en souvenir. Tu tiens aux deux extrêmes; à la bête, & à Dieu. Tes pieds foulent la terre; mais ta tête s'éleve vers les cieux. Qu'importe que ce corps pese encore sur le globe dont il a fait partie? Ton œil en est-il moins dirigé vers l'Olympe, où tu dois aspirer? Et pourquoi craindrions-nous de reconnoître dans la bête une ame immatérielle, puisque matiere & ame sont deux contradictions? Pourquoi lui contester une ame sensible, dès qu'il faut se refuser à l'évidence, pour dire l'animal impassible? Pourquoi lui refuser la pensée, dès qu'il n'est point de vraie sensation sans la conscience du sentiment, & point

de conſcience ou de retour ſur ſon état actuel, ſans la penſée ? Pourquoi dire la bête ſans déſirs, ſans connoiſſances ; dès qu'il eſt évident qu'elle déſire, cherche, diſtingue & choiſit ſa nourriture ; qu'elle reconnoît ſon maître, ſa demeure, exécute mes ordres, & m'aime ou me redoute ?

Eſt-ce la Religion que je bleſſerai en accordant une ame à l'animal ? Mais les premières pages révélées à l'homme m'ont appris, juſqu'à trois fois diverſes, à connoître un Dieu qui créa *une ame vivante* dans tous les quadrupedes qui peuplent nos forêts ; *une ame vivante* dans l'oiſeau habitant des régions de l'air, dans le poiſſon qui nage au ſein des mers ; *une ame vivante* juſque dans le reptile qui ſe traîne ſous l'herbe. (*Geneſ. c.* 1.) Mais le Prophete même cherche à réveiller mes ſentimens pour Dieu par l'exemple du bœuf qui n'oublie point ſa creche, & par celui de l'animal qui reconnoît ſon maître. Mais le Légiſlateur d'Iſraël me preſcrit pour la bête, des ſoins & des attentions que la machine & de ſimples reſſorts ne peuvent exiger de moi. La queſtion de ma prééminence n'eſt donc pas de ſavoir ſi l'animal a une

ame

ame immatérielle, ou s'il n'en a point; mais ſi, avec ſon ame, il eſt ce que je ſuis; s'il peut ce que je puis; s'il marche mon égal; ou ſi, malgré ſon ame immatérielle, il reſte encore l'infini entre lui & moi; ſi, dans l'ordre où il eſt, ſa nature, ſa ſubſtance & ſon eſſence même l'excluent de celui où je ſuis par mon ame. Et cette queſtion, vous ne la verrez pas ſeulement effleurée par nos vains Sages. Ici, comme par-tout, ils diſcutent, ſe perdent dans leurs ſyſtêmes, ſans atteindre l'objet. Pour ſuppléer à leurs leçons, eſſayons d'abord de démontrer qu'entre l'ame de la bête, quoiqu'immatérielle, & l'ame de l'homme, il eſt au moins poſſible qu'il y ait une différence de nature, de ſubſtance même & d'eſſence. Nous prouverons enſuite par le fait, que s'il y a quelque choſe de commun entre l'homme & la bête, tout ce qui conſtitue véritablement l'homme, ne ſe montre jamais dans l'animal. Nous apprendrons enfin que cette différence, toute à l'avantage, à la gloire de l'homme, autoriſée par la ſimple poſſibilité, démontrée par le fait, n'eſt point accidentelle; qu'elle ne provient pas d'une organiſation plus parfaite dans l'homme que dans l'animal, mais d'un

défaut de facultés essentiellement nulles pour l'ame de la bête. Il est possible que l'ame de la bête soit inférieure, par sa nature, à celle de l'homme; il est de fait que l'ame de la bête se montre inférieure à celle de l'homme; il est impossible que l'ame de la bête soit élevée à la dignité de l'ame humaine. Voilà, Lecteur, sur quoi je veux établir vos véritables titres. Vous avez pu être, vous êtes par le fait, vous avez dû être essentiellement supérieur à la bête par tout ce qui dans vous a constitué l'homme; voilà vos droits sur elle, & les raisons de votre empire. Je rougirois sans doute de discuter ainsi vos droits: mais sur qui retombe & la honte & l'opprobre, si ce n'est sur le prétendu Sage qui s'efforce de rendre suspects tous les titres de sa propre grandeur?

Lorsque je l'entendrai prétendre que tout être immatériel est nécessairement d'une même substance, comme tout ce qui est corps est essentiellement matiere, je ne veux opposer à ces fausses prétentions que l'argument le plus simple & le plus invincible. L'esprit de l'homme, lui dirai-je, est immatériel; nous l'avons démontré: l'Être suprême tout entier est immatériel; il n'est plus temps de nous

le contester. Quel homme cependant ne sent pas que sa nature, son essence & sa substance, n'est & ne sauroit être la nature, l'essence & la substance de la Divinité? Quel homme ne voit pas que la même substance & la même nature me donneroient les mêmes attributs, les mêmes facultés? Et quel homme osera se donner les attributs, les facultés de Dieu, ou lui prêter ses vices, ses foiblesses? Nous sommes son image; c'est lui-même qui l'a tracée, & c'est-là notre gloire. Mais qu'elle nous suffise; le plus parfait des types ne sauroit offrir que la ressemblance, & non pas la nature & l'essence du modele. Je marche donc déjà d'un pas ferme & certain, quand j'assure que l'immatérialité des êtres n'entraîne point avec elle une même nature, une même substance.

Pour faire un second pas vers la vérité que je cherche, j'examine cet être immatériel, qui est moi, & comme être sensible, & comme être pensant. Sous l'un & l'autre aspect, je découvre en moi des affections & des notions d'un ordre absolument différent entre elles.

Être sensible, j'éprouve des douleurs & des plaisirs physiques; les frimas me

glacent, la chaleur me réchauffe, la soif me tourmente ; mais ce n'est-là qu'une partie des douleurs & des plaisirs qui affectent mon ame. La joie naît dans mon cœur à l'aspect de la vertu ; le crime me déplaît dans les autres, & m'effraie dans moi ; des remords cuisans me dévorent, & la sérénité de l'innocence me fait partager les délices célestes. Les larmes que m'arrachent les supplices, les tourmens de ce corps ne découlent point du même principe que ces larmes données au repentir, ou celles que l'aspect d'un enfant chéri me fait répandre ; la douleur de la fievre n'est point pour moi la douleur d'un ami vertueux perdu ou ruiné.

Il est donc dans mon ame un double principe de sensibilité, & déja je puis diviser mes plaisirs & mes douleurs en deux ordres absolument étrangers l'un pour l'autre ; en affections physiques & affections morales.

Comme être pensant, mes notions se divisent de même en deux ordres qui n'ont rien de commun. L'idée que j'ai de mon bien-être physique n'embrassera point celle que j'aurai du bien-être moral. Vertu, crime, mérite, bienfaisance,

justice, sont absolument des notions étrangeres à celles de mouvement, de repos, de couleur, de besoin corporel, de fievre, de santé, de maigreur, d'embonpoint. Je diviserai donc mes notions mêmes, comme mes affections, en notions physiques & notions morales. Je n'ajouterai pas à celles-ci tout ce que l'on comprend sous le nom de *notions métaphysiques & abstraites*; il me suffit d'avoir trouvé dans moi deux ordres de pensées, deux ordres d'affections, qu'il ne m'est ni permis ni possible de confondre; & je dirai au Philosophe: Des notions ou des affections qui n'ont aucun rapport entre elles, supposent essentiellement dans l'être immatériel, des facultés qui peuvent exister séparément. Je puis donc concevoir l'être immatériel susceptible de notions & d'affections physiques relatives à lui, à son bien-être, & pour qui les notions & affections morales seront essentiellement nulles. Cet être immatériel, essentiellement dépourvu, nullement susceptible de mes affections & notions morales, Dieu a pu le créer pour animer la bête, par la raison seule qu'il est tout-puissant; cet être immatériel, essentiellement privé de mes affections morales, n'auroit point

mon essence, ma nature, ma substance. Autant les notions & les affections morales de vertu, de crime, de mérite & de bienfaisance, sont au dessus de celles du besoin, des plaisirs, & des peines du corps; autant cet être immatériel seroit par sa nature au dessus de la mienne. J'ai donc déjà pour moi la possibilité d'un être immatériel qui vivroit dans la bête, essentiellement inférieur à l'ame qui raisonne dans l'homme.

Que le Philosophe insiste désormais sur mille faits divers, qu'il me fasse observer & la sensibilité de l'animal, & toute l'étendue de ses notions; je le sais, lui dirai-je, l'ame, dans l'animal, est un être sensible; elle éprouve la joie; elle sent la douleur, & la faim, & la soif, & le froid, & le chaud; tout ce qui peut faire impression sur mes organes, fait impression sur elle. Mais l'homme est-il donc homme, parce que le soleil le réchauffe, que l'hiver l'engourdit; parce que le travail le fatigue; parce que les diverses parties de son corps ne se déchirent point sans qu'il soit affecté par la douleur? Non, ce ne sont pas là les plaisirs ou les douleurs de l'homme, il peut les partager avec la brute. Mais par la seule qualité d'être sensible,

il laiſſera la bête bien loin derrière lui ; il ſe réjouira de la vérité ; il s'affligera du menſonge. Le vice lui déplaît ; le crime le révolte, lorſqu'il en eſt témoin ; ſon ame eſt déchirée, lorſqu'il en eſt l'auteur. La vertu le tranſporte ; les pleurs de la douleur couleront de ſes yeux, s'il la voit opprimée ; il répandra ſur elle des larmes de joie, s'il la voit triomphante. Voilà les plaiſirs & les douleurs de l'homme ; voilà l'homme ſenſible, & l'image de Dieu juſque dans ſes douleurs & ſes plaiſirs. Ces averſions, ces haines, ces dégoûts qui tourmentent ſon ame ſans avoir paſſé par ſes organes, ſont les averſions, les dégoûts, & la haine d'un Dieu qui déteſte le vice, le crime & le menſonge. Ces affections heureuſes, ces plaiſirs dont ſon ame a connu la douceur, & qu'elle ne doit point à l'œil ou à l'oreille, ſont les affections & les plaiſirs d'un Dieu qui ſourit à la vérité, & veut que la vertu repoſe dans ſon ſein.

Affectez donc, vain Sage, affectez de recueillir encore toutes les preuves de ſenſibilité que l'animal vous donne ; je les accorde toutes, & n'en verrai pas moins entre l'homme ſenſible & la bête ſenſible, un monde entier à franchir.

Des plaisirs, des douleurs de l'animal, aux plaisirs & aux douleurs de l'homme, il y aura plus loin que de la terre aux cieux. L'infini les sépare, comme l'infini divise l'Univers moral de l'Univers physique. Non, non, je ne crains plus tous vos rapprochemens. A ces preuves de sensibilité que l'animal vous donne, je vous permettrai d'ajouter encore ce que vous appelez les vertus qui en découlent. Comme vous, je consens à admirer dans l'animal sensible toute la tendresse, les soins, la vigilance, la sollicitude de l'amour paternel; mais je le verrai oublier qu'il est pere, dès que l'instinct donné par la Nature pour la conservation de l'espece, n'aura plus de motif; mais je vous montrerai chez l'homme le sentiment de la postérité se fortifiant de génération en génération, & nos anciens du peuple embrassant & serrant dans leur sein les enfans de leurs enfans. Comme vous, je verrai l'animal tressaillir à l'aspect de son maître; mais dans le pain qu'il en reçoit, je vous découvrirai tout le principe de son affection; comme vous encore, je le verrai honteux, triste, confus des fautes qu'il a faites; mais je vous montrerai la verge qu'il redoute.

Allez,

Allez, allez plus loin encore ; exaltez les services de la bête; dites qu'elle est fidelle, tendre, reconnoissante; qu'elle vous défendra contre vos ennemis, en raison des bienfaits qu'elle a reçus de vous : mais nommez seulement les bienfaits qu'elle paye & qu'elle peut connoître. Vous la rassasiez, vous l'abritez, vous lui prêtez vous-même une main secourable contre la bête plus puissante prête à la dévorer. Elle doit vous chérir & revenir à vous, comme elle reviendra sous ce toit qui la défend des injures de l'air; vos amis seront pour elle les amis de la main qui la nourrit ; vos ennemis seront ceux qu'elle voit lui disputer sa proie, en attaquant celui qui la lui fournissoit. Tout est matiere en vos bienfaits, tout est de boue dans les motifs de son amour, de sa fidélité, de sa reconnoissance. Eh ! ce sera-là ce que vous appellerez des vertus ; ce que vous comparez aux sentimens & aux vertus de l'homme ! Soyez dispensé pour moi de ces vertus, de ces sentimens ; je ne veux point, dans mes semblables, d'un amour qui confond mes services avec ceux du bâton qui le soutient, ou de l'arbre dont il cueille les fruits. Je veux que, peu content de sentir

les bienfaits, vous sachiez apprécier le bienfaiteur, moins sur ce qu'il a fait, que sur ce qu'il a dû & pu, ou voulu faire; moins sur les effets, que sur les motifs & les désirs. Je ne veux pas même que vous me teniez compte de ce que je n'ai fait que pour moi en vous servant; je veux que vous sachiez distinguer l'esclave qui vous sert, du maître qui ordonne que vous soyez servi; je veux que vous aimiez la vertu qui vous aide, bien plus que les secours qu'elle vous prête; je veux que votre amour suppose votre estime, & me soit honorable; que votre ame éclairée, instruite, fortifiée, soit pour vous un bienfait supérieur à tout ce que je puis faire pour votre corps. Tous mes services, fussent-ils de cet ordre inférieur, terrestre & matériel, je veux que votre amour s'éleve à cet ordre moral d'intention & de vertu qui les dirige.

Et n'est-ce pas encore ici un monde étranger à la bête? Quel chaos immense la sépare donc de l'homme dans ses vertus mêmes? Bonté, causes, motifs d'un ordre purement intellectuel, tout ce qui constitue le moral des bienfaits, de l'amour, de la fidélité, de la reconnoiss-

fance ; ofez-vous feulement le foupçonner dans elle ? Croirez-vous cet amour qu'elle a pour vous, fondé fur l'eftime ou le refpect qu'elle vous a voué, ou bien fur l'idée qu'elle attache à remplir fes devoirs ? Non, tout nous dit encore que dans ce qu'on appelle vertu, fidélité, conftance & reconnoiffance, il eft une région acceffible à l'homme feul ; & qu'autant la vertu eft au deffus des formes extérieures, autant l'homme s'éleve au-deffus de la bête, lors même qu'il ne trouve que les mêmes fervices à rendre, ou à recevoir & à reconnoître.

J'irai plus loin encore ; je vous étonnerai peut-être dans ce que j'oferai vous permettre de voir dans l'animal. Je dirai qu'il eft libre dans fes directions ; qu'il choifit & raifonne fon choix ; qu'il peut être infidele à votre voix, lorfqu'il vous obéit ; qu'il agit & fe meut conféquemment à ce qu'il voit de pire ou de meilleur. Mais quels font les objets fur lefquels fa raifon & fa liberté s'exerceront ? Il fuira la prifon que vous lui deftinez ; il brifera fes chaînes, & rompra fa cloifon, pour refpirer un air qui le ranime, pour exercer fes membres engourdis, pour éviter leur gêne, leur contrainte ;

il flattera la main qui l'en délivre : la liberté des champs, ou celle de courir après sa proie, voilà ce qu'il désire. Et ses raisonnemens jusqu'où s'étendront-ils ? Il sent qu'il est plus foible, il ne s'en prendra pas au plus fort ; il sent qu'il est plus fort, il dévorera le plus foible ; il emploiera & la ruse & l'adresse pour l'atteindre ; à l'instinct de la Nature, il ajoutera même la lumiere de vos leçons. Ce qu'il prévoit devoir être suivi de la verge, il l'omettra, ou évitera vos regards pour le faire ; ce qu'il pourra prévoir vous engager à satisfaire son appétit & ses besoins, vous l'obtiendrez de lui. Il fuira son ennemi, il déclinera le danger, il choisira, parmi cent moyens d'arriver à sa fin, le plus aisé, le plus court, & quelquefois même le mieux combiné. N'est-ce pas dans ce choix des moyens que vous mettez & la liberté & la raison de l'animal ? Venez, & je vous montrerai des êtres dans qui cette raison & cette liberté subsiste tout entiere ; & dans qui la raison, la liberté de l'homme est toute anéantie ; vous verrez que ce point où l'animal vous paroît si parfait, est précisément celui auquel la Société ne reconnoît plus l'homme.

Entrez avec moi dans ces sombres réduits où il ne reste plus de l'homme que la bête; observez ces mortels, victimes d'un délire habituel & d'un cerveau blessé : ce qui reste dans eux, vous le verrez supérieur à tout ce que vous avez admiré dans la bête. L'homme a disparu tout entier; cependant, comme la bête encore, & bien mieux qu'elle, ils commandent à leur corps de s'abriter, à leurs mains de servir à leurs besoins physiques; comme elle, & bien mieux qu'elle, ils combinent les moyens d'éviter la douleur & de se procurer des plaisirs; comme elle, ils sont tantôt rebelles à la voix, & tantôt dociles à la verge; comme elle, ils sollicitent vos secours, vos générosités; ils flatteront la main qui les dispense; comme elle, ils tromperont celui qui les surveille; ils aspireront à la liberté; ils emploieront les instrumens de l'homme pour l'acquérir; bien mieux qu'elle souvent ils auront leurs ruses, & leur industrie, & leur intelligence. Cette intelligence, si vous l'aviez trouvée dans la bête au même degré, si vous aviez vu l'animal, non plus imiter simplement & répéter les sons de l'homme, mais donner à votre langage

le même ſens que vous, ſolliciter du pain quand il a faim, de l'eau quand il a ſoif, du feu quand il a froid, ne jamais ſe méprendre à l'expreſſion de ſes beſoins & de ſes déſirs; c'eſt bien alors que vous auriez cru voir dans la bête la liberté & la raiſon de l'homme. Mais que votre erreur auroit été groſſiere! L'homme ne paroît point encore, & vous croyez l'avoir vu tout entier. Non, cette liberté qui ſe réduit à tendre & retirer la main pour les beſoins du corps, à fuir la priſon, à plier ſous le joug ou à le rompre; cette intelligence dont les opérations ſe bornent à connoître, à comparer dans la matiere ce qui *flatte le* goût, appaiſe l'eſtomac, ſatisfait l'appétit & rejouit les ſens; cette mémoire qui ne conſerve des traces diſtinctes que de l'objet terreſtre; cet entendement qui ne ſaiſit plus rien que de relatif aux organes; cette volonté qui ne ſait plus vouloir, quand l'animal eſt ſatisfait; cette langue même qui n'articule plus de ſons, lorſque tous les beſoins du corps ſont remplis: non, rien de tout cela n'eſt ni la liberté, ni l'intelligence, ni la mémoire, ni la volonté, ni la raiſon, ni la langue de l'homme.

Donnez à la brute toutes ces facultés,

& venez voir le Sage dans les fers ; c'est là que je pourrai vous faire voir la liberté de l'homme commençant où celle de l'animal finit ; & tout l'empire de la raison s'étendre, & toutes les facultés de l'homme se développer où l'animal n'a plus d'idées.

Que les Tyrans menacent, que leurs bourreaux étalent leurs instrumens de mort ; ils ont enchaîné le Sage sur un lit de fer : qu'ils ordonnent le crime ou l'erreur ; l'animal est dompté ; mais l'homme va se montrer en Roi. L'esprit seul conservant son empire au milieu des supplices, comme dans les piéges des syrenes, le Tyran voudra le crime & la foiblesse ; le Sage montrera la vertu & la constance. Le Tyran déchirera des membres ; il menacera d'arracher une langue obstinée à publier la vérité ; il n'arrachera pas le mensonge. Voilà ce que j'appelle la liberté de l'homme ; c'est-à-dire, de penser en homme, de parler en homme, de sacrifier l'erreur à la vérité, le vice à la vertu, & tous les sens à l'ame ; de connoître, de voir & de choisir, non ce qui est flatteur pour mes organes, utile à ma santé, à la conservation de ce corps de poussiere, mais ce qui est honnête & utile

ul peut entendre ces paroles ; entre
qui peut les concevoir & celle de la
il y a l'infini. Vous n'aurez point
dit assez, & vous ne l'aurez pas
tement conçu. Il faut, pour bien
itre toute la différence de l'ame de
e à l'ame de l'homme, se plaire à
irir toutes ces régions où l'animal est
r le fait, & où l'homme domine.
tes, faites d'abord que dans ce monde
le, l'animal ayant sous les yeux &
& la cause, distingue au moins
l'un & l'autre, pour aider tant soit
la Nature. De ce que son œil voit,
que la bête s'éleve à ce que la raison
us brute des hommes lui apprend.
rez-nous-la au moins entretenant ce
qui la réchauffe, ou éteignant ces
nes qui la brûlent, arrosant ces
es dont elle attend les fruits, ou se-
t elle-même ce qu'elle se plaira à
eillir, ajoutant nos filets à ses em-
hes, ou la fleche à ses armes ; & vous
rez franchi qu'un premier monde,
i qui sépare l'animal du Sauvage.
es que l'animal, rappelé dans sa ta-
e par l'ombre de la nuit, en sorte
efois pour contempler la marche
res, ou mesurer leur cours ; & vous

à l'esprit. Sophistes flétrissans, comparez à cette liberté celle de l'animal!

Cette raison même, cette intelligence que vous exaltez dans la bête, faudra-t-il la rapprocher encore des notions de la raison, de l'intelligence de l'homme? Suivez-nous à l'école du Sage, & venez établir vos paralleles; venez prêter l'oreille à l'homme discutant sur la justice, sur l'immortalité, la spiritualité, l'art de régir les peuples & de les rendre heureux; sur l'ame, la matiere, la Divinité & ses attributs. Ce que vous appelez les bêtes raisonnables, faites-les donc passer à cette école; c'est là qu'*elles* auront des *yeux pour ne plus voir*, des *oreilles pour ne plus entendre*, une intelligence pour ne plus raisonner. C'est là que la stupeur de l'animal sera la stupeur de la brute & de la pierre même. Le néant n'est pas plus nul pour lui, que ce monde nouveau; & s'il faut achever de vous confondre, que le Disciple du Christ ouvre la bouche; qu'il prononce les mots de sainteté, de royaume des justes; qu'il parle de l'amour du Créateur, du détachement des richesses, de l'humilité de l'esprit, de la mortification des sens; alors peut-être enfin vous nous direz: L'hom-

me ſeul peut entendre ces paroles ; entre l'ame qui peut les concevoir & celle de la bête, il y a l'infini. Vous n'aurez point encore dit aſſez, & vous ne l'aurez pas diſtinctement conçu. Il faut, pour bien connoître toute la différence de l'ame de la bête à l'ame de l'homme, ſe plaire à parcourir toutes ces régions où l'animal eſt nul par le fait, & où l'homme domine.

Faites, faites d'abord que dans ce monde ſenſible, l'animal ayant ſous les yeux & l'effet & la cauſe, diſtingue au moins aſſez l'un & l'autre, pour aider tant ſoit peu à la Nature. De ce que ſon œil voit, faites que la bête s'éleve à ce que la raiſon du plus brute des hommes lui apprend. Montrez-nous-la au moins entretenant ce feu qui la réchauffe, ou éteignant ces flammes qui la brûlent, arroſant ces plantes dont elle attend les fruits, ou ſemant elle-même ce qu'elle ſe plaira à recueillir, ajoutant nos filets à ſes embûches, ou la fleche à ſes armes ; & vous n'aurez franchi qu'un premier monde, celui qui ſépare l'animal du Sauvage. Faites que l'animal, rappelé dans ſa taniere par l'ombre de la nuit, en ſorte quelquefois pour contempler la marche des aſtres, ou meſurer leur cours ; & vous

aurez franchi un second infini de la brute à Newton. Faites que peu contente de ces Arts que la Nature lui donna, qu'elle n'a point acquis, la bête essaye au moins de transmettre à sa postérité ce que vos leçons & vos soins ont seuls pu ajouter à son industrie; faites que les enfans, chez elle, enchérissent sur ce qu'ont su les peres; & vous aurez franchi, pour arriver à l'homme, un troisieme infini, un troisieme monde, celui où les especes acquierent & se perfectionnent. Vous serez encore loin de ce monde, où des vérités pures, intellectuelles, & complétement étrangeres aux sens, absorbent Malebranche & Descartes; vous aurez encore des régions nouvelles & un autre infini à parcourir, avant de vous montrer dans ce monde, où une vertu seule, réduite en pratique, nous fait voir dans l'ame plus de perfections que mille vérités découvertes par la force du génie. De ces mondes divers, où l'animal est nul, où l'homme seul se montre, quels espaces immenses, quel chaos à franchir, pour voir naître celui où je jouis d'avance de toute la grandeur & de toutes les délices d'une vie future, où les sens & le présent ne sont plus rien, où Dieu &

l'avenir ſont tout ! Ce monde eſt fait pour moi ; mon ame s'y contemple ; ſeule elle en a l'idée, elle ſait en jouir : & mon ame ſeroit l'ame de l'animal ! L'eſſence & la nature de la brute ſeroient & mon eſſence & ma nature ! Non, non, il eſt entre elle & moi trop d'intervalle, pour que l'homme & la bête ſoient animés par le même être.

Je ſais ce qu'une vaine ſageſſe peut m'objecter ici. Nous ne conteſtons point ſur les faits, me dira-t-on ; nous ſavons que l'eſprit de l'homme regne dans des régions où l'ame de la bête ne s'eſt point élevée ; mais donnez à la bête vos organes, & ſes facultés développées égaleront les vôtres. Vous vous trompez, vains Sages ; avec les ſens de l'homme, la bête perdra ſes facultés ſans acquérir les miennes ; avec mes organes, ſon œil ſeroit moins vif, ſon odorat moins fin, ſa courſe moins légere. Avec ma langue même, tout m'apprend, dans le ſinge, qu'elle ſeroit muette. Avec l'étendue de ma liberté, ſon inſtinct deviendra un guide moins ſûr ; elle ſera maîtreſſe de réſiſter à la Nature, & ſa vie phyſique ſera moins parfaite. Quels que ſoient les organes de l'animal, en ſent-il moins

que moi la différence & le retour des ſaiſons ? Pourquoi ne s'eſt-il pas encore élevé à celui qui les regle ? N'a-t-il pas vu mes Arts perfectionner les ſiens ? Inſtruit par mes leçons, pourquoi ne les a-t-il jamais tranſmiſes à ſes éleves ? Pourquoi tout ce que je lui apprends ſe perd-il avec lui dans ſon eſpece ? Jouit-il moins que moi des ſecours que je lui prête ? Pourquoi ne ſait-il pas encore qu'il eſt beau de ſecourir le foible, d'aider le malheureux ? Il voit ce que je vois, il ſent ce que je ſens ; il le voit & il le ſent mieux que moi : pourquoi n'a-t-il pas fait encore un pas vers l'inviſible & l'inſenſible ?

Ce ne ſont ni mes pieds, ni mes mains, ni mes yeux qui me parlent de juſtice, de bienfaiſance, de gloire, d'éternité ; donnez-lui donc tous mes organes ; toutes mes notions purement intellectuelles n'en ſeront pas moins étrangeres pour lui. Diſons-le donc ſans crainte : créé pour le phyſique, il eſt parfait, & plus parfait que moi. Son ame eſt pour le corps ; elle ſait mieux que moi tout ce qui lui convient ; elle ſe trompe moins aiſément que moi ſur les objets terreſtres. Créé pour le moral,

mon corps eſt pour mon ame; & l'animal eſt nul au point où je commence. Je dis nul par nature & par eſſence; nul enfin, parce que la ſubſtance qui l'anime, n'eſt & ne peut point être celle qui vit dans moi.

Le Dieu que je connois, & qu'il ignore, eſt celui que j'atteſte, & dont j'appelle ici en preuve la puiſſance, la ſageſſe, les devoirs. C'eſt vers ce Dieu que je m'éleve; & après avoir étudié ſon eſſence, je le dis hautement, il eſt impoſſible qu'un Dieu ſage & puiſſant ait condamné l'eſprit qui vit dans l'homme, à vivre dans la bête. Il a pu multiplier & diverſifier les ſubſtances, comme il peut multiplier & diverſifier leurs deſtinées, comme il peut multiplier & diverſifier leurs facultés : s'il le peut, il le doit; s'il le doit, il l'a fait : la preuve que j'en ai, c'eſt de votre aveu même que je veux la tirer.

S'il vous appartenoit de créer des êtres, de fixer leur but & leur deſtin, dites-moi ſi celui que vous auriez deſtiné à ne ſentir que pour vivre, à ne vivre que pour ſe nourrir, à ne ſe nourrir que pour digérer, à ne rien connoître, à ne rien déſirer que le ſenſible & le matériel, à

n'avoir d'autre soin, d'autre objet que la conservation de sa machine, recevroit de vous la même essence que l'être destiné à connoître la vertu, chérir la vérité, apprécier le mérite; à diriger le corps, non plus simplement pour la conservation de la machine, mais pour la perfection de l'esprit, pour acquérir des droits que la machine ignore. Dites-moi si, créant sans cesse des millions d'animaux, vous croiriez être sage en renfermant dans eux une substance sublime par essence, dont les facultés développées eussent fait ce qui peut exister de plus grand & de plus noble, pour que cette substance ne pût exercer que les fonctions les plus viles & les plus flétrissantes; pour que ses facultés restassent toujours nulles & sans exercice, & dans l'impuissance de se développer? Vous croiriez-vous bien sage, si des millions d'esprits, capables comme moi d'aimer un Dieu, de le servir, de le connoître, de désirer & d'acquérir un bonheur éternel, ne sortoient jamais de vos mains que pour brouter & disparoître; si vous faisiez sans cesse peser vers la terre un esprit que son vol naturel dirige vers les Cieux; si de cette substance qui

pouvoit me montrer une image de la Divinité, vous ne faisiez jamais que l'image de l'homme rampant & abruti? Dites-moi enfin si l'ame de Newton dans un insecte, l'ame de Fénélon dans un quadrupede, l'ame de Corneille dans un moucheron, ne sont pas un vrai monstre en fait de Providence? Ce monstre, n'auriez-vous été tout-puissant que pour le reproduire à chaque instant? Non, cette idée seule vous blesse & vous révolte. Juste appréciateur des objets, vous auriez mis dans l'ordre & la nature des substances, les mêmes intervalles que dans leurs destinées. Craignant de prodiguer l'or pour la fange, & l'essence sublime pour des objets terrestres, vous auriez consulté la sagesse. A l'être destiné à vivre pour les sens, vous n'auriez point uni un être que les sens ne peuvent que flétrir, dès qu'il s'oublie lui-même, ou ne voit & n'agit que pour eux. Laissez-moi donc croire qu'un Dieu aura du moins votre sagesse; qu'il saura honorer sa providence; qu'il donnera aux êtres, & la vie, & l'action, & les facultés, & l'essence qui conviennent à leur destinée.

Il falloit faire vivre l'animal; & dès-lors, je le sais, il lui falloit une ame im-

matérielle, parce que la matiere est essentiellement morte par elle-même au sentiment, à la pensée, à l'action spontanée; mais la vie, dans l'animal, n'étoit nécessaire que pour présider à la machine, que pour en diriger les ressorts; il ne s'agissoit pas de l'élever aux Cieux : donnez-lui donc une ame qui rampe sur la terre, qui ne puisse connoître que les sens, que la douleur & les plaisirs des sens puissent seuls affecter; qu'elle soit en tout subordonnée aux sens; qu'elle soit leur esclave, même en les dirigeant, puisqu'elle ne devoit exister que pour eux.

Mais quoi! dans les desseins de la Divinité, c'est moi qui devois être & le Roi & le Dieu de l'animal! Il doit être pour moi ce que je suis pour Dieu, me servir ou me craindre, me fuir ou m'aimer; subir le joug de l'homme, ou chercher un asile sous le creux des montagnes; & il marcheroit mon égal!

Qu'on ne me dise point que c'est-là un empire usurpé; mes droits sont tous fondés sur la Nature; c'est elle qui m'apprend ce que je suis pour l'animal, & ce qu'il est pour moi.

Hors de mon espèce, je ne trouve à aimer que l'Eternel; hors de son espèce, l'animal

l'animal, susceptible d'amour & de reconnoissance, ne s'attache qu'à moi. Dieu seul sera pour moi l'être invincible; la terreur a chassé devant l'homme le tigre même & le lion. Hors de mon espèce, Dieu seul peut me soumettre à sa voix & me faire fléchir sous son empire; l'homme seul sur la terre a pu être servi & obéi par l'animal. Je suis donc & le Roi, & le Dieu, & la derniere fin de l'animal, comme l'Etre suprême est mon Roi, & mon Dieu, & ma derniere fin.

Comment cet empire seroit-il usurpé? Est-ce de moi que vient à l'animal cet instinct qui me le rend fidele? Est-ce moi qui pliai cette tête qui appelle le joug & la charrue? Ai-je courbé ce dos qui m'invite à le charger de mes fardeaux? Appris je à l'animal à se glorifier du frein qui le dompta, & du maître qu'il porte? Cette riche toison qu'il présente au ciseau, est ce moi qui la fais croître? ou bien est-ce pour lui qu'il faut l'en dépouiller? Ces fils dorés qu'il tire de son sein, lui ai-je appris à les ourdir? ou bien est ce pour lui qu'ils appellent la trame? ou plutôt n'est ce pas le Dieu de la Nature qui dit lui-même à l'homme: Tout cela est pour toi; qu'ils fécondent

tes champs par leurs travaux ; qu'ils t'habillent de leur toison ; qu'ils te nourrissent de leur chair. Ceux que je multiplie auprès de toi, seront pour tes plaisirs ou tes besoins ; ils n'aborderont point impunément les forêts & les déserts ; j'ai chargé les loups & les lions dévorans de te les renvoyer. Ceux même que tu crois tes ennemis, n'y existeront que pour toi ; c'est moi qui les soumets à ton empire ; en les destinant tous à te servir, je t'ai donné l'adresse contre le plus fort, la force contre les foibles, l'intelligence contre tous.

Tels sont les véritables droits de l'homme sur la bête ; je les vois tous fondés sur la Nature : le prétendu Sage qui les révoque en doute, a-t-il donc réfléchi sur ce que deviendroit l'animal soumis à l'homme, sans l'homme lui-même, sans l'usage qu'il en fait, & les services qu'il en tire ! Où existent-ils donc les animaux les plus utiles à l'homme, sans le secours de l'homme ? S'ils ne servent pas à le nourrir, leur fécondité même devient la premiere cause de leur destruction (a) ; ils épuisent les fruits &

(a) On n'a pas assez fait cette réflexion.

les moissons, & nos campagnes ne leur suffisent plus. S'ils se retirent dans les bois, ils sont la proie des bêtes carnacieres, que la Nature y entretient pour les en chasser. Tout autorise donc & l'empire de l'homme sur les animaux, & les services qu'il en exige. Tout lui dit qu'il est Roi dans la Nature; qu'elle est toute pour lui en derniere analyse. Mais est-ce le même être qui vit dans l'homme & l'animal? Je ne veux plus de cet em-

---

Toutes les especes d'animaux qui peuvent nous être utiles, ne sont dans un état naturel qu'auprès de nous; les autres animaux les détruisent; aussi n'en existe-t-il presque point dans les bois. S'ils se multiplioient loin de leurs ennemis naturels, en très-peu de temps ils seroient obligés de se dévorer eux-mêmes pour subsister: témoin ce petit nombre de bœufs que les Espagnols avoient laissés à Saint Domingue, & dont toute l'Isle n'auroit plus suffi à nourrir la postérité, sans les chasses continuelles qu'il fallut leur donner, quoique les bœufs soient l'espece qui se reproduit le plus lentement parmi les animaux domestiques. Voyez, dans les endroits où la chasse est négligée, les ravages des cerfs, des lapins, des perdrix; on n'y moissonne plus; la terre, livrée aux animaux dont l'homme se nourrit, ou qu'il consacre aux travaux domestiques, ne leur suffiroit donc bientôt plus: Preuve évidente que Dieu les destine absolument à l'usage ou à la nourriture de l'homme. ...

pire, il est trop odieux; je ne veux plus de ces prérogatives, qui ne me serviroient qu'à dompter mon égal. Quoi! c'est l'esprit de l'homme qui me sert dans la bête, & je mettrois la bête sous le joug! & j'emploierois sans répugnance le fouet, l'aiguillon & le frein pour l'asservir! Je la fatiguerois tantôt pour mes besoins, tantôt pour mes plaisirs! Je ne la verrois paître dans nos champs, que pour plonger tranquillement le fer dans son sein, & assouvir ma faim! Un esprit du même ordre que moi, noble comme le mien, habiteroit dans l'animal; & le Dieu qui souleve mon cœur à l'aspect de mon égal souffrant, m'eût laissé sans remords égorger l'animal, m'abreuver de son sang, me nourrir impitoyablement des lambeaux de sa chair! Encore une fois, un Dieu puissant & sage regne sur la Nature; il n'a point autorisé ce désordre; il ne m'a point donné mon égal pour être mon esclave, pour assouvir ma faim; il n'a pas pu le faire, & l'homme a blasphémé la Providence, quand il a pu se dire: L'être que Dieu destine à me servir ou à tomber dans mes lacets, à me rassasier, est, par sa nature, grand, noble comme moi, immortel comme

moi, du même ordre que moi. Si c'eſt l'eſprit de l'homme qui me ſert dans la bête, un Dieu, en créant l'homme, n'a créé que des monſtres faits pour dévorer de ſang froid leurs ſemblables. C'eſt par l'ame que je ſuis ce que je ſuis ; la forme de ce corps n'eſt rien : la bête, avec l'eſprit de l'homme, eſt homme comme moi; celui qui l'aſſervit ou la dévore, aſſervit & dévore ſon ſemblable. Un Dieu n'eſt point auteur de ce déſordre ; un Dieu ne peut donc pas avoir fait vivre dans la bête l'eſprit qui vit dans l'homme.

Rien ne me l'a jamais indiqué dans l'animal, cet eſprit par lequel je ſuis homme, par lequel, mélevant au deſſus du ſenſible, je connois, je contemple ces mondes étrangers à la bête; tout me dit au contraire que l'être immatériel qui vit dans la bête, eſt borné à ſentir ce que la matiere peut me faire ſentir, à connoître ce que la matiere peut me faire connoître. Tout me montre en défaut la ſageſſe d'un Dieu, ſi je puis ſuppoſer dans la bête un être immatériel du même ordre que moi : pourquoi me flétrir gratuitement en m'abaiſſant à elle, & ne me flétrir qu'en outrageant la ſuprême Sageſſe?

Quelles difficultés ne vois-je pas d'ailleurs s'applanir, dès qu'avec la raison je prescris à l'animal ses véritables bornes ? Un être immatériel vit dans lui ; mais la destinée de cet être est bornée à diriger la machine. L'un & l'autre dès-lors n'existeront que pour peupler la terre, ou pour servir à mes besoins. Ce qui termine la carriere de l'une, consomme le destin de l'autre. L'animal n'a connu que le physique ; le moral est pour lui un monde inaccessible, l'amour du vrai, du juste ne lui a point acquis le droit de se survivre : il a développé toutes ses perfections ; sa destinée est complette ; la même sagesse qui l'avoit dictée, exigera qu'il cesse d'exister après l'avoir remplie, & le privilége de l'immortalité est assuré à l'homme seul.

Cet être immatériel dans la bête aura souffert sans doute, parce qu'il a fallu que la douleur l'avertît des soins qu'il devoit à la machine ; mais chez lui la douleur n'est que celle des sens & du moment ; mais la réflexion, les souvenirs amers, la prévoyance, souvent plus douloureuse encore, rien de ce qui déchire mon ame sans passer par mes sens, n'a troublé ses plaisirs ou ajouté à ses dou-

leurs ; mais il a recueilli ſans ſemer, joui ſans mériter ; mais la mort elle même a perdu pour lui ce qui la rend aux hommes ſi terrible, le triſte ſouvenir du paſſé, l'effrayante incertitude de l'avenir. Il ne l'a point prévue, il meurt ſans la connoître. L'animal aura ſouffert ſans doute ; mais un Dieu ceſſe-t il d'être juſte, parce qu'il ne l'a point rendu impaſſible, parce qu'il lui donna l'exiſtence au prix de quelques douleurs rares & paſſageres, mille fois moins cuiſantes que les miennes ? Ceſſe t-il d'être ſage, en faiſant de ces douleurs le principe des ſoins que l'animal même doit donner à ſa conſervation ? Ceſſe-t-il d'être bon, en compenſant quelques douleurs bien moins cuiſantes que les miennes, par des plaiſirs plus vifs & ſans remords, par un bien-être habituel, moins ſujet que le mien à s'altérer ! Non, le ſort de la bête n'autoriſera point nos blaſphêmes. Si des hommes avides & barbares ont pu troubler la Providence en aggravant le joug de l'animal, ils ſeront ſeuls coupables, & la dureté de leur cœur ne ſera point le crime de la Providence.

Dans notre idée encore, cet être immatériel qui vit dans la bête, aura eu

ſon degré de conception ; mais l'homme abruti par ſes paſſions, n'en ſera pas moins flétri en ſe rapprochant d'elle ; & je dirai de lui, comme nos Livres ſaints, qu'il eſt devenu ſemblable à l'animal ſans raiſon & ſans intelligence : *Facti ſunt ſicut equus & mulus, quibus non eſt intellectus ;* parce que le plus haut degré de conception dans l'animal, n'atteint pas aux notions & aux actes que j'appelle dans l'homme, *intelligence.* Ce qui nourrit l'eſprit par la ſcience, ce qui éleve l'ame par la contemplation, ce qui la purifie par la pratique des vertus ; voilà l'intelligence, voilà par quoi je tiens aux Cieux, & par quoi je ſuis homme. Les ſens ſeuls vous occupent ! les appétits du corps vous abſorbent ! la terre fournit ſeule à vos plaiſirs ! ſeule elle ſatisfait tous vos déſirs ! Je ne vois plus en vous que l'inſtinct de la bête ; l'image de la Divinité a diſparu ; & vous n'êtes plus homme, que par ce qu'il y a de terreſtre & d'animal dans l'homme.

Mais de cet état même où il s'eſt abaiſſé, l'homme peut s'élever à celui dont il eſt déchu : entre lui & la bête, je verrai donc encore une différence eſſentielle ; ce qu'il eſt devenu par le vice

vice de ses organes ou le non exercice de sa raison, l'animal l'est par nature & par nécessité. L'homme peut s'abaisser; mais la bête ne s'élevera point : voilà la différence essentielle entre elle & vous. C'est donc en vain que vous m'objecterez que tel homme est plus près de la bête qu'il ne l'est de Titus, de Corneille ou de Socrate. Dans l'état de stupeur, d'imbécillité, ou d'abrutissement, quelle qu'en soit la cause, ou les passions brutales, ou les vices de l'organisation, l'esprit de l'homme ne se montrera point : mais déchirez le voile, dissipez le nuage qui l'enveloppe, vous verrez ce qu'il est; il reprendra le libre exercice de ses fonctions, & vous connoîtrez la sublimité de son essence. Elle a pu s'obscurcir dans l'individu; elle ne s'est anéantie ni dans lui, ni dans l'espece.

Etendez au contraire les moyens de l'animal; que rien dans ses organes ne le gêne; que ses sens soient portés à toute leur perfection naturelle : vous aurez perfectionné ce qu'il possede, vous ne changerez point sa nature; à ses facultés primitives vous n'ajouterez point celles de l'homme. Il verra mieux la terre; il n'en verra pas mieux la justice

des Cieux ; il entendra mieux le ſon de votre voix, mais le ſens de vos paroles n'en pénétrera pas mieux ſes oreilles, & toute idée morale n'en ſera pas moins nulle pour lui. Quelle n'eſt donc pas votre erreur, quand vous jugez de l'homme par les individus les plus groſſiers, & de l'animal par les individus les plus parfaits ? La fange a obſcurci ce diamant brute, & vous lui préférez l'éclat du marbre que vous avez poli. Vous dépréciez l'un par ce qui n'eſt pas lui, ſans rechercher ce qu'il vous cache ; vous appréciez l'autre par ce qu'il peut avoir de plus parfait. Voilà, ô vains Sages ! vos poids & vos meſures, quand vous avez à décider entre l'homme & la brute. Quel fatal intérêt vous a donc inſpiré ces jugemens iniques ? Prenez l'homme & la bête dans l'état naturel : voyez ce qu'ils vous montrent, lorſqu'ils ſont l'un & l'autre à découvert ; alors vous jugerez de leur eſſence, & vous prendrez vous-mêmes votre rang.

Quant à toi, inſenſé ! qui ſoumets à tes calculs abſurdes les biens & les maux de l'homme, les biens & les maux de la bête, & te décides pour l'égalité, dis-moi où tu appris que la bienfaiſance de

Titus s'annuloit dans le même homme par la férocité des Nérons, la sainteté des Fénélons par l'impiété des Lucrèces, le génie des Paschals par la stupidité de ton école! Dis-moi où tu appris à contre-balancer le prix de la vertu par les infirmités, les forfaits par les plaisirs, l'esprit par la matiere, le moral par le physique, la lumiere par les ténebres, le tout par le néant! Ne vois-tu pas que des objets de nature diverse ne se comparent point; que ce que tu n'es pas n'empêche point ce que tu es; que ce que tu ignores n'empêche pas ce que tu sais; que ce dont tu te prives n'empêche pas ce dont tu jouis; que les biens & les maux, dans l'homme & dans la bête, n'en sont pas moins réels, ni moins différens de nature & d'espece, malgré tous les *zéros* auxquels tu les réduits pour en égaliser les résultats? Rampe donc toi-même, & sois dans mon estime l'égal de la brute, puisque tu voulus l'être. Je suivrai encore tes leçons en te les appliquant; je le dirai: La bête & le faux Sage sont sur la même ligne; c'est le même mérite, la même valeur, & je leur voue le même mépris. Ton orgueil se révolte de nouveau, & ta bile s'en-

flamme. Ce ſera donc toujours t'humilier & t'inſulter, que de s'en tenir à tes dogmes? Croire à tes leçons & te les appliquer, ſera donc toujours la plus grande preuve de mépris qu'on puiſſe te donner? Ne voir rien dans toi de plus eſtimable que dans l'âne & le bœuf, ou les pourceaux, c'eſt te rendre furieux? Mais ſi ces dogmes ſont ta honte & ton outrage, pourquoi les prêches-tu?

P. S. Plus occupé de répondre à l'impie, qu'à ceux des véritables Philoſophes qui auroient pu trouver dans mon ſentiment ſur l'ame des bêtes, des difficultés plus réelles & moins outrageantes pour l'homme, je m'apperçois que je n'ai point répondu à celle qu'on a de tout temps regardée comme inſoluble dans cette queſtion, & qui favoriſe le plus l'opinion de Deſcartes, le méchaniſme pur & ſimple des animaux.

Si nous répugnons, pourra-t-on me dire, à accorder une ame aux animaux, ce n'eſt plus dans la crainte de nous égaler à la brute; nous convenons que votre maniere d'expliquer la différence de leur nature & de la nôtre, laiſſe encore l'infini entre la bête & l'homme: mais com-

ment répondrez-vous à l'expérience du ver de terre partagé en deux ? Le côté de la tête & celui de la queue vivent également pendant plusieurs jours, quelquefois des mois entiers. Donnerez-vous alors deux ames à ce ver, l'une pour la tête, & l'autre pour la queue ? Que direz-vous sur-tout du polype partagé en plusieurs portions, & qui, même haché, suivant les expériences de M. Trembley, donne autant de polypes vivans qu'il y a de morceaux différens ? Mettrez-vous aussi quinze & vingt ames dans cet insecte ?

J'avoue que cette difficulté est terrible au premier aspect ; mais il s'en faut bien que je la regarde comme insoluble. Prenons d'abord le ver que vous avez coupé en deux. Le côté de la tête & celui de la queue vous paroissent vivre également ? quelques réflexions sur la diversité de leurs mouvemens, suffiront pour détruire cette erreur.

La fibre qui se plie lorsqu'elle se dessèche, ou lorsque je la lâche après l'avoir tendue ; le cheveux qui s'entortille quand vous l'approchez du feu ; le cœur des animaux qui continue ses oscillations, lors même qu'il a été mis en pieces ; les

tronçons d'une anguille que vous voyez encore palpiter après que vous l'avez coupée en divers morceaux, les regarderiez-vous comme des parties vivantes & ſenſibles? Non ſans doute. Il faudroit être bien peu inſtruit, pour ne pas ſavoir que tous ces mouvemens ne ſont que l'effet d'une force purement mécanique, connue ſous le nom *d'irritabilité*. Cette force que vous découvrirez non ſeulement dans diverſes parties de l'animal, mais dans les plantes mêmes, une ſimple piqûre, l'agitation de l'air, un reſte de chaleur, & vingt cauſes diverſes, toutes bien différentes de l'empire de l'ame, ſuffiſent pour la mettre en action. Mais obſervez à quoi ſe bornent ſes effets; même dans les parties de ces animaux à ſang froid, tels que le ver de terre, qui la conſervent juſqu'au deſſéchement. Ce ſont uniquement des plis & des replis en divers ſens, des oſcillations, des contractions, ou des alternations de relâchement & de contraction. Obſervez ce boyau, rempli d'une liqueur quelconque; ſi vous le preſſez inégalement, vous le verrez s'enfler dans un endroit, ſe déſenfler dans l'autre par les ondulations, le flux & le reflux de la liqueur. Il ſe ſouleve même

& se replie, si vous le pressez beaucoup plus fortement d'un côté que d'un autre. Tels sont, à peu de chose près, les effets de l'irritabilité de la queue du ver que vous avez partagé. Ces mouvemens n'ont rien qui m'indique la vie dans l'animal. Je n'y vois point de direction constante & progressive; je ne la vois point, comme la tête, se mouvoir constamment vers un même sens, ou décliner un obstacle, chercher & distinguer sa nourriture & son mieux être, conserver les habitudes de l'animal vivant, & s'enfoncer de nouveau dans la terre; rien enfin ne marque l'intention ni l'être qui connoît & distingue dans la partie de la queue, tandis que tout l'indique dans la partie de la tête. Cette derniere est donc la seule partie vivante après la division du tout. Je n'ai donc pas besoin de supposer ici deux ames, puisqu'il n'est qu'une seule partie dont les mouvemens indiquent véritablement un être encore vivant & sensible.

Très-certainement, si ces mouvemens ne duroient que peu de minutes dans la queue du ver, comme dans celle du petit lézard, vous ne croiriez pas l'une plus réellement vivante que l'autre; la durée n'en change point la nature; elle vous

indique ſimplement que dans celle du ver le mécaniſme ſe conſerve plus long-temps, parce que les liqueurs ou le ſang ne ſe figent ou ne s'évaporent pas auſſi promptement, parce que les fibres y perdent moins promptement leur élaſticité, ou enfin par une cauſe quelconque que nous pouvons ignorer, mais qui ſubſiſte juſqu'au deſſéchement, & quelquefois bien plus long-temps que la partie même de la tête ne peut reſter vivante.

Il n'en eſt pas de même du polype, dont les divers morceaux vous offrent réellement divers polypes auſſi vivans que le polype entier : mais obſervons la nature de cet inſecte, & la difficulté diſparoîtra.

Pour que l'expérience de M. Trembley réuſſiſſe, je remarque d'abord qu'elle doit être faite en été ; c'eſt-à-dire, dans le temps où cet inſecte eſt très-fécond. J'obſerve en ſecond lieu, que non ſeulement la fécondité du polype eſt prodigieuſe, mais que les jeunes polypes ne ſortent très-ſouvent du ſein de leur mere qu'en portant une ſeconde & une troiſieme génération. En troiſieme lieu, tel eſt le mécaniſme admirable de ces animaux, que ſi la mere ſe nourrit, les petits polypes que l'on découvre ſur di-

verſes parties de ſon corps, ſe nourriſſent auſſi ; & que ſi un ſeul de ces petits ſe nourrit, il nourrit également la mere & tous les autres. Tout cela eſt conſtant par les obſervations des Naturaliſtes, & ſur-tout par celles de M. Trembley. Il eſt donc conſtant que ſous une même enveloppe vous avez ici, non pas un, mais dix, douze & vingt inſectes réellement vivans. Avez-vous partagé le plus gros, dans lequel tous les autres vivoient? alors le polype contenu dans chaque partie que vous avez coupée, ſe développe ſéparément dans très-peu de temps, il groſſit & reſſemble à ſa mere. Quelquefois, & ſur-tout quand vous avez haché le polype, c'eſt la ſemence ſeule de l'inſecte qui ſe développe & produit de nouveaux inſectes : mais il faut alors plus de temps. D'abord chaque petit morceau ſe gonfle comme un petit œuf, dans lequel on apperçoit une cavité ; on voit la bouche ſe former, & dans quelques jours le polype paroît entier.

Je ne crois pas qu'il ſoit à préſent néceſſaire d'inſiſter ſur la difficulté qu'on tiroit de ces expériences ; elle s'évanouit d'elle-même. Ce ne ſont point les parties que vous avez diviſées, c'eſt le petit in-

fecte où la femence qu'elle contenoit qui forme un nouveau polype ; & je n'ai nullement befoin de divifer l'ame du premier, pour en donner une à tous les autres. Ce font tout naturellement autant d'infectes différens, qui auront chacun un être immatériel qui leur fèra uni, en les fuppofant véritablement vivans & fenfibles.

Au refte, de ce que j'ai accordé une ame à l'éléphant, s'enfuivroit-il bien que je duffe en accorder une auffi au ver de terre, au polype, au puceron même qui ronge le polype ? Je pourrois abfolument contefter fur cette conféquence ; j'aime mieux la laiffer à votre choix. Tout ce qui me prouve que l'animal eft fenfible, connoît & diftingue, me prouve dans lui l'exiftence d'un être immatériel d'un ordre quelconque ; je ne faurois douter que mon chien, que le finge, qu'un éléphant ne foient fenfibles, n'aient quelques connoiffances, & ne diftinguent certains objets ; je leur accorde une ame dont l'effence & les facultés foient proportionnées au genre de fenfibilité & des connoiffances qu'ils ont. Trouvez-vous dans le ver ou dans tout autre infecte les mêmes preuves de fenfibilité & de

connoiſſance ? Je ne m'en dédis point ; ils ont une ame immatérielle, mais infiniment inférieure, par ſon eſſence même & par ſa nature, à celle de l'homme ; & peut-être le Créateur a-t il donné à chaque eſpece d'animaux, des ames dont l'eſſence & la nature n'eſt pas moins variée que les eſpeces mêmes.

LETTRE LI.

Le Chevalier à la Baronne.

MADAME,

MON ſilence m'a quelquefois attiré vos reproches ; que le vôtre m'inquiete en ce moment ! Je vous révele nos plus ſublimes myſteres, pour vous récompenſer enfin de la confiance que vous prenez en notre adepte ; je vous dévoile ce que nous n'oſons preſque jamais expoſer à ceux qui tiennent encore à l'antique bon ſens. Ces leçons ſi éloignées du préjugé, ces dogmes ſi variés, dont la liberté ſeule vous eût enchantée autrefois, vous les recevez avec indifférence ; vous ne me dites pas même s'ils ont rempli mon grand objet, celui de juſtifier, au moins à vos yeux, le Philoſophe dont la doctrine vous ſembloit ſi étrange. Auriez-vous donc encore apperçu quelque criſe qui ait pu réveiller vos ſoupçons ? Auriez-vous encore livré M. Tri-

baudet à votre Hippocrate ? Je vous en prie, Madame, tirez-moi d'une incertitude qui me rendroit suspectes vos dispositions envers nos plus grands Maîtres. Je n'ose me livrer à cet affreux soupçon; mais ne prenez pas un cruel plaisir à l'autoriser. Je vous ai découvert bien des choses, & sur Dieu, & sur l'ame, & sur l'homme, & sur la bête; bien des choses qu'assurément la Philosophie de mes bons Helviens n'eût point imaginées. Il m'en reste bien d'autres à vous dévoiler sur la matiere, pour vous faire connoître nos grands & sublimes Métaphysiciens.

L'ame ou l'esprit, & Dieu, graces à nos Lucreces, ne jouent plus dans ce monde le rôle qu'ils jouoient depuis si long-temps. Vous pensez bien qu'il faut à présent en donner un fort important à la matière; mais peut-être est-ce-là ce qui vous aura étonnée dans les leçons de votre prétendu malade, ce qui vous aura fait rappeler le Docteur. Vous n'osez plus me dire où vous en êtes, & voilà la cause de votre long silence; voilà pourquoi j'attendois en vain depuis quatre courriers, la réponse à mes derniers lettres. Si je m'abandonnois absolument à ces soup-

çons, je terminerois déjà celle-ci ; mais j'espere encore qu'ils ne se seront point réalisés. Je veux même vous donner, par des leçons nouvelles, une preuve de la confiance qui me reste. J'imagine qu'après avoir banni du monde un Dieu éternel, tout puissant, actif, intelligent, & tout esprit sensible, intelligent, notre adepte pourroit bien vous avoir montré l'éternité, la puissance, la sensibilité & la pensée dans cette matiere que vous croyez nouvelle, insensible, & incapable de tout par elle-même. Il pourroit avoir essayé de vous montrer l'intelligence jusque dans la matiere la plus brute, la pensée d'un rocher, la sensibilité d'un caillou, l'éternité d'un grain de sable ; tout cela vous aura singuliérement étonnée ; & vous craignez de dire que le Docteur a été rappelé ; qu'il s'en est suivi encore quelques saignées, quelques nouvelles doses d'ellébore. Non, ce n'est-là qu'un vain soupçon que je n'aime point à entretenir ; & pour vous prouver quelle est encore en vous ma confiance, je vais reprendre mes leçons. Je veux vous démontrer à quel point il dépend d'un Philosophe d'admettre un Dieu seul éternel, ou bien tout éternel, jusqu'à un grain de sable ;

de permettre à un Dieu de créer l'Univers, ou bien de lui défendre de créer un atôme. Mais, laissant de côté ceux qui m'ont paru trop constans pour ou contre ce Dieu créateur, je ne vous donnerai aujourd'hui que les variantes de nos grands Hommes sur cet article assez important. Vous n'aimez point à dire toujours la même chose; ainsi vous ne voudriez pas toujours soutenir, avec Teyllamed, *qu'il suffit de ne pouvoir comprendre comment la matiere a commencé, pour la croire éternelle.* (Teyll. t. 2, p. 62.) Cette raison d'ailleurs n'est pas trop philosophique : croire qu'il fait toujours nuit, me diriez-vous, parce qu'on ne sait trop comment il fait jour, cela ne seroit pas absolument raisonner.

Vous en diriez autant du célebre Freret, décidant sans façon, que lorsqu'on n'a pas vu de monde sortir du néant, il vaut mieux penser que tout existe de tout temps, *par soi-même, par ses propres forces, & que son existence est nécessaire.* (Lett. de Trasib.) Ce *mieux* est plutôt dit que prouvé. On ne conçoit pas trop ce que c'est que cette force & cette existence d'un caillou, d'un brin de poussiere, qui le rend nécessaire, & qui

fait que s'il n'existoit pas, vous n'existeriez pas. Je ne vous ferai pas non plus ce grand argument de nos Sages : » Pour » que Dieu créât la matiere, il falloit » qu'il la connût ; & comment connoître » ce qui n'existe point ? Connoître quel- » que chose, c'est en appercevoir les » propriétés. Le néant en a-t-il ? Ce- » pendant, avant la création, Dieu seul » existoit, & le néant «. (*Liberté de penser*, *p.* 168.) Il est assez plaisant, me diriez-vous, qu'un Dieu ne puisse pas connoître les propriétés d'une chose possible, parce que le néant n'a point de propriété ; comme si cet Etre suprême devoit puiser ses connoissances dans le néant, & non pas dans lui-même. Il est encore assez plaisant que vous ne puissiez pas avoir l'idée d'un homme qui naîtra dans quelques années, qui sera Roi d'Espagne ou Empereur de la Chine, parce que cet homme est encore dans le néant. Il faut en convenir, ce n'est pas en cette espece de raisonnemens syllogistiques que nous sommes heureux. Le préjugé a sur nous trop de force, lorsque nous l'attaquons par-là. Laissons donc de côté tout ce qui ne s'appelle que raison ; ne

répétons

répétons pas même ici ce vieux argument : *Rien ne se fait de rien, & ne revient à rien.* Vos Provinciaux riroient de nous voir penser que la création consiste à faire que rien ou le néant soit la matiere avec laquelle un Dieu a fait le monde ; ils nous reprocheroient ce jeu de mots comme une ridicule vétillerie, & se tireroient d'affaire en disant : Ce n'est pas ce vide, ce rien ou ce néant qui est devenu monde en prenant une forme nouvelle ; c'est Dieu qui a fait & créé le monde où il n'y avoit rien. Tout cela nous entraîneroit dans des disputes, qu'ils trancheroient du seul mot de toute-puissance. Ce n'est donc pas précisément ce qui est fondé sur la raison, que j'ai à vous montrer ; c'est ce que nos grands Hommes croient quand ils le veulent, & ce qu'ils ne croient plus quand bon leur semble, qu'il faut vous montrer. Voulez-vous croire un monde éternel ? lisez M. Robinet, le Marquis d'Argens, Raynal, Diderot. Voulez-vous ne plus le croire ? lisez encore Robinet, le Marquis d'Argens, Raynal & Diderot. Voulez-vous en douter jusqu'à cinquante ans ? Lisez J. J. Rousseau. Voulez-vous enfin en douter, l'assurer, le nier ? Lisez Voltaire. Voilà ce qu'il

faut vous prouver, ce que vous allez voir n'être pas bien difficile; & ce qui, je l'efpere, me fervira toujours à juftifier notre adepte, quelque parti qu'il ait pris fur cet objet, comme fur mille autres.

Monde éternel pour le Marquis d'Argens.

» Notre croyance fur la création eft
» contraire à l'opinion la plus probable.
» Si nous penfons que le monde ait été
» tiré du néant, & que de rien toutes
» chofes aient été faites, c'eft la foi feule
» qui nous y contraint, & qui tient notre
» efprit captif, prêt à fe révolter *contre*
» *des idées qui lui paroiffent fauffes*,
» *lorfqu'il veut les examiner* «. (Phil. du Bon Sens, tom. 1, p. 315.) (Vous entendez ce langage, Madame, vous favez ce que fignifie chez nous cette foi qui captive.)

Monde créé pour le Marquis d'Argens.

» N'eft-il pas abfurde d'admettre un
» être coéternel avec Dieu.... Il faut
» s'aveugler, pour ne pas voir évidem-

» ment l'absolue nécessité d'un Être sou-
» verainement bon, éternel, créateur de
» tous les êtres.

» Que ceux qui refusent à Dieu le
» pouvoir de créer la matiere, considé-
» rent cet être pensant qui est en eux,
» & que je regarde véritablement comme
» eux-mêmes; je ne crois pas qu'il osent
» soutenir qu'ils ont été de toute éter-
» nité, & qu'ils ont toujours pensé. Il
» faut donc qu'ils avouent qu'ils ont
» commencé d'exister depuis un certain
» nombre d'années : or, pourquoi se
» persuadent-il qu'il soit plus difficile à
» un Etre souverainement puissant, qui
» de rien a fait & créé un être pensant
» & intellectuel, de tirer du néant un
» être uniquement matériel « ? (*Le même, mais t. 2, p.* 181.)

Rien de créé pour Raynal.

» Le principe, que de rien il ne se
» fait rien, & la destruction des êtres
» qui, se résolvant en d'autres, nous
» démontrent que rien ne se réduit à
» rien, semble nous annoncer une éter-
» nité qui a précédé une éternité qui
» suivra, & la coexistence du grand Ar-

» chitecte avec son merveilleux ouvra-
» ge «. (*Hist. Phil. & Polit. t. 2, p.* 205, in-4°.)

Tout créé pour Raynal.

» N'es-tu pas essentiellement fécond &
» productif, *toi qui as tiré l'être du*
» *néant & du chaos* «? (Id. tom. 4, p. 59.)

Dieu seul nécessaire pour Robinet, & le monde crée par la volonté de Dieu.

» Une seule chose est cause, tout le
» reste est effet.... Dieu est cette cause
« des phénomenes, dont l'ensemble est la
» Nature. L'effet (c'est-à-dire cet en-
» semble de la Nature) *est contingent*,
» & la cause *est nécessaire*..... Quand
» Dieu créa le monde & ses propriétés,
» il ne les tira point de lui ni d'ailleurs;
» elles n'étoient nulle part : il voulut
» *qu'elles fussent*; il dit, & elles fu-
» rent «. (*De la Nat. tom.* 1, *p.* 2, 5 *& 6.*)

La volonté de Dieu ne créant rien, & le monde nécessaire, éternel pour M. Robinet.

» *La production des créatures n'est* » *point un effet de la volonté de Dieu....* » Il y a de la contradiction à supposer » Dieu existant sans le monde (& par » conséquent avant le monde)...... Le » Philosophe se trouve obligé de choisir » entre ces deux alternatives : ou il doit » soutenir que Dieu n'est pas une raison » (une cause) éternelle, suffisante de » l'existence du monde; ou convenir que » le monde a existé dès que Dieu lui- » même a été.... (D'ailleurs) *tout est* » *nécessaire*, soit par lui-même, soit » par celui qui le fait exister, & dans » Dieu, la puissance d'anéantir ou d'ôter, » l'existence, est une chimere «. (*Ext. du même. Voyez tom.* 3, *de la Nat. toute la sixieme partie, sur-tout chap.* 28, 30, 32, *&c.*

Souvenez-vous toujours, Madame, que je ne garantis point les raisons de nos Sages. Celle de M. Robinet pour croire le monde éternel, est que Dieu fut éternellement une cause complette &

parfaite. Vous croyez qu'une cauſe parfaite eſt une cauſe libre, & qui par conſéquent a pu créer le monde ou plus tôt ou plus tard? Point du tout, vous dit M. Robinet. Si Dieu a eu tout ce qu'il falloit pour créer le monde, il n'eſt pas poſſible qu'il exiſtât ſans l'avoir créé. Nous ne concevons pas trop cela, nous autres; mais nos Sages conçoivent bien d'autres choſes au deſſus du ſens commun. Je ne vous dirai pas non plus comment Jean-Jacques étoit encore fort indécis, en 1763, le 18 novembre, ſur la création ou l'éternité du monde; & comment, en 1769, le 15 Janvier, il s'eſt trouvé avoir toujours cru le monde éternel : mais liſez.

Jean-Jacques indécis ſur l'éternité de la matiére.

» Le monde eſt-il éternel ou créé? Je » n'en ſais rien..... Chacun de ces deux » ſentimens, débattus par les Métaphy» ſiciens depuis tant de ſiecles, n'en eſt » pas devenu plus croyable à la raiſon » humaine «. (*Emile & Lettre à l'Archev. de Paris, écrite de Motiers le* 18 *Novembre* 1763.)

Jean-Jacques toujours dans l'opinion que la matiere est éternelle.

» Tout ce que je sais, c'est que le
» facilité que je trouvois à résoudre les
» difficultés du bien & du mal, venoit
» de l'*opinion que j'ai toujours eue de la*
» *coexistence éternelle* de deux principes,
» l'un actif, qui est Dieu, & l'autre passif,
» qui est la matiere, que l'être actif com-
» bine & modifie avec une pleine puis-
» sance, *mais pourtant sans l'avoir créée*,
» *sans la pouvoir anéantir* «. (T. 12, *in*-8°. Let. à M***, écrite de Bourgouin le 15 janvier 1769.)

Ajoutons, s'il est possible, à cette diversité d'opinions dans le même Sage. Ecoutons à présent le Philosophe de Ferney.

Voltaire admettant la création.

» Ecoutez, Docteur Pansophe, ma
» profession de foi : Je crois un Dieu
» CRÉATEUR, intelligent, vengeur &
» rénumérateur «. (Je suis par conséquent bien éloigné de croire à votre matiere *éternelle*.) (*Lett. de Volt. à J. J. Docteur Pansophe.*)

Voltaire doutant de la création & de l'éternité de la matiere.

» De réplique en réplique, on ne fini-
» roit jamais; le systême de la matiere éter-
» nelle a de très-grandes difficultés, com-
» me tous les systêmes. Celui de la matiere
» formée de rien, n'est pas moins incom-
» préhensible «. J'ajoute bien qu'il *faut l'admettre*; mais *la Philosophie n'en rend point raison*; & je combats également l'une & l'autre de ces opinions. (*V. Quest. Ency. art. Matiere.*)

Voltaire décidé contre la création de la matiere.

» Je conçois l'Univers éternel, parce
» qu'il ne peut avoir été formé de rien;
» parce que ce grand principe, rien ne
» se fait de rien, est aussi vrai que deux
» & deux font quatre «. (*Principe d'act. n.* 4.)

Voltaire

Voltaire croyant tout à la fois à la création & à l'éternité de la matiere.

» Dieu dit, & tout exista; mais il
» le dit avant le temps : il est l'être né-
» cessaire, donc il fut toujours; il est
» l'être agissant, donc il a toujours agi;
» sans quoi il n'auroit été dans une éter-
» nité qu'un être inutile...... Ce n'est ni
» depuis six mille ans, ni depuis cent
» mille, que les créatures lui durent des
» hommages; c'est de toute éternité «.
(*Quest. Ency. art. Eternité.*)

Je le répete encore, Madame; ne faites pas ici attention au raisonnement de notre Sage : mais que dites-vous de ces créatures qui datent de toute éternité? Ne faut-il pas avoir le génie bien philosophique, pour penser qu'une chose a commencé par être créée, & que cependant elle a toujours été? Voilà bien encore de ces idées qui vous auront fait invoquer le secours du Médecin : mais si votre adepte vous les a révélées, reconnoissez au moins à quelle école il les avoit puisées.

Après ce privilége que nous avons donné à la matiere, de partager avec l'Etre suprême l'existence éternelle, ou d'avoir commencé, & d'avoir même commencé sans commencement, je pourrois à présent vous montrer dans elle bien d'autres prérogatives : vous la verriez d'abord vivante par elle-même chez M. Diderót, si je vous disois, avec l'Encyclopédie, *que le vivant & l'animé n'est qu'une propriété physique de la matiere.* Vous la verriez ensuite *morte* par elle-même chez le même Sage, quand il vous apprendroit que toute matiere étant composée de parties réellement distinctes les unes des autres, les êtres *sensitifs*, ou vivans au moins par la sensibilité, ne peuvent pas être matériels. (*Ibid. art. Animal.*)

Je ressusciterois cette matiere morte, par le feu ou par l'eau, c'est-à-dire, par l'*humide radical*, ou sans l'un & sans l'autre, & par le simple mouvement. Vous apprendriez encore que l'animal, suivant M. de Buffon, n'est autre chose *que la matiere vivante organisée*, qui sent, agit, se meut : de là, nous passerions à une autre leçon ; & le même Sage nous diroit, qu'accorder à la matiere le sentiment,

la ſenſation, l'action, *répugne à la raiſon*. (Hiſt. Nat. tom. 3, p. 5.) Nous reviendrions encore chez le même Sage, & nous apprendrions que bien que la matiere ne puiſſe *ni ſentir*, *ni penſer*, *ni agir*; cependant, en ne laiſſant à l'homme que la partie *matérielle*, il auroit encore *des beſoins*, *des ſenſations*, *des appétits*, *de la douleur*, *du plaiſir*, *& même des paſſions*, qui aſſurément ne ſont pas le moindre prodige de notre Métaphyſique, dans un être qui ne peut point *ſentir*. (*V. id. t.* 5, *p.* 347.)

De là, nous paſſerions à la *mobilité* de la matiere, qualité précieuſe, qui nous ſert infiniment à bâtir des mondes. Quoique le grand Voltaire ait répété bien des fois qu'il n'eſt pas impoſſible de concevoir la matiere ſans mouvement, nous vous ferions voir qu'il répugne à la Nature qu'un grain de ſable ſoit un inſtant en repos; que tout l'Univers s'écrouleroit plutôt, qu'un bâton ou une boule ne reſteroit un ſeul inſtant à ſa place. L'Auteur du Syſtême de la Nature, celui du Bon-Sens, Teillamed & bien d'autres nous fourniroient une foule de textes très-curieux en ce genre, auxquels nous en oppoſerions un bon nombre d'autres. Je tâche-

rois ensuite de vous èxposer nos différens systêmes sur les opérations de l'esprit, c'est-à-dire, de la matiere; & vous verriez comment, avec le mouvement, nous expliquons la pensée, la mémoire, la volonté, la liberté de l'homme, & nos sensations, C'est ici sur-tout que vous apprendriez à connoître le plus ingénieux de nos systêmes sur les sensations. Certains Philosophes auroient beau nous crier, que » l'erreur qui fait provenir » toutes les actions de l'ame de nos sensations, est la ruse la plus adroite qui » ait pu être inventée pour égarer les » hommes «. (*Des erreurs & de la vérité, p.* 45.) Voltaire, après Lamétrie & l'Encyclopédie, n'en crieroit pas moins haut, que » toutes les facultés du monde » n'empêcheront jamais les Philosophes » de voir que nous commençons par » sentir, & que notre mémoire n'est » qu'une sensation continuée «. (*Quest. Ency. art. Sensation.*) Ce qui commenceroit d'abord par vous prouver que si vous vous souvenez encore d'avoir eu la fievre il y a dix ans, elle a continué dix ans après votre guérison; ou que du moins vous avez continué pendant tout ce temps-là, & continuez encore à la

ſentir, puiſque le ſouvenir que vous en avez, n'eſt qu'une *ſenſation continuée* depuis dix ans.

Helvetius viendroit enſuite vous développer ce grand ſyſtême, en vous montrant ce que c'eſt qu'une *ſenſation phyſique* dans l'eſprit, c'eſt-à-dire, dans la matiere, & comment *penſer, méditer, réfléchir, douter, n'eſt autre choſe que ſentir*. De maniere que ſi vous penſez à toute la rigueur de l'hiver, au milieu des chaleurs les plus fortes, vous ſentez réellement & phyſiquement tout le froid poſſible en ſuant à groſſes gouttes; de maniere encore que ſi vous penſez au ſoleil pendant la nuit, ou à la nuit pendant le jour, vous ſentez phyſiquement le ſoleil à minuit, & la nuit à midi.

J'aurois bien des ſyſtêmes encore plus curieux à vous développer; mais peut-être M. Tribaudet a-t-il pris les devants. Comment avez-vous reçu ces nouvelles leçons, Madame? ont-elles reſſuſcité l'idée du petit Berne? avez-vous cru devoir rappeler le Docteur, ou bien vous êtes-vous déjà aſſez accoutumée à ces dogmes, pour n'avoir pas même beſoin que je les confirme de toute l'autorité de nos Sages? Ah! ſi vous en étiez déjà venue à ce

point ! Mais je ne ſais ; j'ai peur que s'il vous a tout dit, votre inexpérience n'ait été miſe à une épreuve trop forte. Daignez donc, je vous prie, me répondre au plus tôt, & tirer de la plus mortelle inquiétude le plus zélé, le plus fidele de vos ſerviteurs.

OBSERVATIONS *d'un Provincial sur la lettre précédente.*

J'AVOUE qu'en m'engageant à donner mes obſervations ſur les dogmes que notre correſpondant nous dévoile au nom des Philoſophes ſes Maîtres, je ne m'attendois pas à voir une ſi grande quantité d'erreurs & de paradoxes à réfuter. Heureuſement les grandes queſtions que nous avons déjà traitées, nous fourniſſent abondamment de quoi répondre à tout ce qu'il ſe prépare encore à nous révéler, & mes Lecteurs en auront fait d'avance la réflexion. Tous ces attributs que la Philoſophie prétend découvrir dans la matiere, éternité, ſenſibilité, faculté de ſentir & de vivre, &c. n'ont beſoin, pour être réfutés, que des principes déjà établis ſur l'exiſtance de Dieu & la ſpiritualité de l'ame.

Qu'on ſe rappelle ici comment, de la néceſſité ſeule où la raiſon ſe trouve de reconnoître un principe éternel, nous

sommes parvenus à démontrer que ce principe éternel étoit nécessairement actif, indépendant, infini, parfait; & l'on verra que l'éternité ne peut, en aucun sens, convenir à la matiere.

Il est évident, avons-nous dit alors, que l'Être éternel est par essence l'être nécessaire, parce que s'il n'existoit pas nécessairement, il faudroit une cause antérieure qui l'eût déterminé à exister; & dès-lors il ne seroit plus éternel, puisque quelque chose existeroit avant lui. Nul Philosophe, que je sache, n'a été assez absurde ou assez bouché pour nier cette vérité. Je puis donc encore partir de ce principe, & il me suffira pour démontrer métaphysiquement que la matiere ne peut être de toute éternité. Je prends un grain de sable, & c'est contre lui seul que je veux voir échouer toute la philosophie de nos *Éternisans*.

Si ce grain de sable est éternel, leur dirai-je, je défie votre puissance & celle de Dieu même, de le tirer du lieu qu'il occupe, de lui faire subir dans sa forme le moindre changement. S'il est éternel, de toute éternité il exista quelque part, & sous une forme quelconque, ronde, carrée, oblongue. Ce lieu qu'il occupa,

y tenoit-il par son essence & nécessairement? ou bien pouvoit-il être ailleurs? S'il pouvoit être ailleurs, il est contingent quant à ce lieu; la raison par laquelle il y exista, ne vient plus de lui-même; il faut donc qu'il y ait été placé par une cause antérieure à lui; il n'est donc pas éternel. S'il s'y trouva placé par son essence & nécessairement, les essences des choses ne changent par aucune puissance; ce grain de sable restera donc immuablement fixé à la premiere place qu'il a occupée; car s'il en sortoit, il perdroit son essence; c'est-à-dire, qu'alors il seroit à la fois & ne seroit plus le même; ce que ni vous ni Dieu ne ferez assurément pas. J'ai donc eu raison de vous défier de remuer un grain de sable, en le supposant éternel.

Il n'a point choisi lui-même, ajouterons-nous, cette premiere forme ou figure sous laquelle il exista d'abord, puisqu'avant de choisir il falloit exister, & qu'il n'a pu exister sans forme ou sans figure. Dieu ne la lui a point donnée, puisque Dieu n'existoit pas avant lui. Cette forme n'étoit donc pas contingente dans lui; elle étoit nécessaire comme son existence; il la tient donc de sa propre

essence ; & une fois rond ou carré, il sera essentiellement rond ou carré ; il ne pourra perdre cette figure qu'en perdant l'existence, que rien encore ne peut lui ôter, puisqu'il existe nécessairement.

Mais, nous dira ici le prétendu Sage trop peu accoutumé à réfléchir, ce n'est point la maniere d'exister qui tient à son essence, c'est l'existence seule & prise en général. Nous lui répondrons par ses propres aveux. Nulle maniere d'exister, nul mode, nul lieu précis & déterminé ne tient à son essence. Tous ses modes sont donc indécis ou contingens ; il n'a jamais pu exister sans un de ses modes ; il faut donc une cause qui ait décidé & fixé avant lui sa premiere maniere d'exister & sa premiere place.

Quelle n'est pas d'ailleurs votre absurdité ! Son existence, dites-vous, est nécessaire, & aucune de ses manieres d'exister n'est nécessaire : trouvez donc, ou dans sa forme, ou dans ses propriétés, quelque chose au moins de nécessaire. L'être existant est-il autre chose que l'assemblage de ses parties & de ses propriétés ? Trouvez donc dans les unes ou les autres quelque chose de nécessaire. Nous l'avons dit ; il est essentiellement

composé de parties ; mais nulle de ses parties ne tient à lui par son essence ; toutes peuvent être conçues séparément ; il est essentiellement étendu. Mais est-il essentiel à l'étendue & à l'espace ? S'il est essentiel & nécessaire à l'espace, pourquoi n'est-il pas infini comme lui, & ne l'occupe-t-il pas tout entier ?

Vous avez dit encore avec nous : L'inertie, que vous appelez une force, lui est essentielle : mais qu'est-ce que cette force qui le rend indifférent à tous les mouvemens que je lui communique, à toutes les formes que je lui donne, à tous les lieux où je le place ? Est-ce donc là la force qui existe de toute éternité & de toute nécessité ? Vous avez été seul à dire, par une contradiction qui vous est propre, que le mouvement est essentiel au grain de sable, à toute la matiere ; c'est-à-dire, que vons avez voulu combiner dans le même être, & la nécessité de l'inaction, & une activité nécessaire ; c'est-à-dire encore, que, mentant à l'évidence même, vous avez confondu le repos de l'être avec le néant ; c'est-à-dire enfin, que vous avez donné à l'être éternel & nécessaire, la mutabilité même pour essence, en voulant qu'il varie sans

cesse & ne puisse jamais subsister deux instans dans le même lieu.

Qu'est-ce donc que l'éternité ou la nécessité d'exister? Qu'est-ce donc que l'existence nécessaire, essentielle, indépendante, pour un être dans lequel tout varie par son essence même? Je le répete encore; l'Univers entier & ce grain de sable sont-ils donc autre chose que leurs parties, leurs propriétés, & leurs formes? Si leurs propriétés de s'attirer, de se pousser, de se mouvoir, n'établissent que leurs varations; si leurs formes s'alterent; si la dissolution de leurs parties n'annonce pour l'ensemble que mutabilité; s'ils n'existent nulle part nécessairement, qu'est-ce que l'existence éternelle & nécessaire de l'ensemble?

Que le Sage de Geneve se leve actuellement, & nous dise au moins quelles grandes difficultés il dissipoit en voyant la matiere coéternelle à Dieu. Qu'il commence d'abord par nous dire ce que c'est que l'éternité de la matiere, ou de son principe essentiellement passif. Une passibilité absolue n'est-elle pas l'indifférence même à l'être ou au néant, comme au repos & au mouvement? Un principe passif, quelle force opposera-t-il au Tout-puissant qui

veut l'anéantir, ou le faire exiſter de nouveau, pour le détruire encore ? Celui qui exiſte éternellement par ſa propre force, ſa propre énergie, qui eſt ſa propre cauſe, comment ne ſera-t-il qu'un principe paſſif ?

Je veux la ſuppoſer l'exiſtence éternelle de ce principe ; à quoi ſervira-t-elle à notre Sage pour expliquer, comme il prétend le faire, le mélange du bien & du mal & phyſique & moral ? Il donne à Dieu ſur la matiere un pouvoir abſolu, & il nous dira que ce Dieu n'a pu en diſpoſer de maniere à éviter la fievre, la famine, les orages deſtructeurs, la ſtérilité, & tous les maux phyſiques ; le Tout-puiſſant n'a pu mieux faire avec un être paſſif qui ſe prêtoit à tout. Premiere abſurdité.

Cet ordre, tel qu'il eſt & qu'il permet à Dieu de l'établir par la matiere, n'eſt que l'ordre phyſique ; tous ſes défauts ne ſont qu'un déſordre phyſique ; & c'eſt par ces déſordres, qui n'offrent ni l'idée de vertu, ni l'idée de crime, qu'il prétend expliquer le mélange des vertus & des crimes. Seconde abſurdité.

Il ne peut concevoir un Dieu appelant la matiere du néant, & de la meſure de

ſa conception, il fait la meſure de la toute-puiſſance. Troiſieme abſurdité. C'eſt-là ce que nos Sages appelent réſoudre les myſteres & les difficultés ! A quel point croient-ils donc en être venus, en faiſant l'Univers coéternel à Dieu ? Leur intelligence embraſſera-t-elle déſormais tout ce qui reſte à faire à la Divinité ? Ils me donnent un Dieu & le chaos ; c'eſt-à-dire, l'eſprit & la matiere exiſtans avant les ſiecles : l'eſprit veut, la lumiere ſe fait, le ſoleil prend ſa place, les aſtres ſont fixés dans leur orbite, la terre s'embellit, l'homme paroît. Ces prodiges ſont-ils donc plus concevables que celui de la création ? L'eſprit qui dit : *Je veux*, & le chaos n'eſt plus, dira en vain à un grain de ſable : *Je veux que tu ne ſois plus, ou je veux que tu ſois* ! il ne pourra ni le créer, ni le détruire ! Créer & modifier ſont ſans doute des actes d'un genre différent. Mais expliquez-vous mieux cette volonté ſeule qui donne l'impulſion à l'Univers, que cette volonté qui l'auroit produit ?

Commencez, ô vains Sages ! par ne pas échouer vous-mêmes contre le plus léger phénomene de la Nature, & je commencerai à croire que les bornes de

votre intelligence ſont celles de votre Créateur. Concevez l'action du Dieu modérateur, de l'eſprit diſpoſant à ſon gré de toute la matiere, & je pourrai alors répugner à ce que vous n'aurez pas conçu ; je dirai que vous avez au moins fait un pas dans les myſteres de ce monde. Mais tant que vous ſerez forcés d'admettre des prodiges, tous auſſi inconcevables que la création, ne me parlez pas d'un Univers coéternel à Dieu ; ne redoublez pas ſur-tout les myſteres pour les développer. Je n'en ai qu'un à croire dans la création, & ma raiſon s'y prête. Vous m'en offrez mille dans vos ſyſtêmes, & je n'y vois que l'incohérence, les contradictions & les abſurdités.

Là, c'eſt un monde ſeul exiſtant de toute éternité, & l'ordre ſans modérateur, & des Loix ſans Légiſlateur, des effets ſans Auteur. Ici, le fini qui coexiſte à l'infini, le dépendant coéternel à l'indépendant, l'être qui reçoit tout & ne peut rien ſubſiſtant par lui-même, comme l'être qui peut tout & donne tout. Par-tout vous me montrez une exiſtence néceſſaire, & pour eſſence des variations continuelles, une inertie indifférente à

tout, & une énergie propre qui donne l'existence ; un être qui ne peut rien par soi, & qui existe par soi ; un être contingent en tout lieu, & par-tout existant par sa propre nécessité ; l'éternel ar son essence, & l'impuissant par sa nature. Est-ce donc là ce que vous appelez expliquer des mysteres ? Et toi, qui, du donjon de Ferney instruisant l'Univers, nous montrois mille mondes appelés du néant par un Dieu créateur, & ces mêmes mondes subsistant avant le temps avec ce Créateur ; mille mondes éternels & créés à la fois ! dis-nous donc quel génie t'apprit à combiner ces prodiges !

Lecteur, vous vous lassez de toutes ces absurdités de nos prétendus Sages ; j'avoue que je me lasse de les réfuter ; le mépris leur eût mieux convenu. Il y a long-temps qu'il m'auroit fait tomber la plume des mains, si leur fausse réputation n'avoit rendu dangereuses leurs erreurs les plus manifestées.

LETTRE

LETTRE LII.

La Baronne au Chevalier.

NON, Chevalier, non, le Docteur n'a point encore repris sa jurisdiction sur notre adepte : mais à quelles tentations ne m'a-t-il pas fallu résister, pour soutenir l'honneur de la Philosophie ! Si je voulois en croire vos Disciples, même les plus zélés pour notre gloire, il ne resteroit pas une once d'ellébore dans nos cantons. M. le Chevalier de Kaki-Soph l'auroit tout épuisé ; & peut-être même vous aurois-je exhorté à faire part de la recette à ses anciens Maîtres ; tant vous nous disiez vrai, en nous annonçant que leurs leçons sublimes nous sembleroient un jour le comble du délire ! Seule j'ai résisté à cette tentation. Attendons, ai-je dit à nos bons Helviens, patientons encore ; tout ce qui nous paroît à présent de vraies folies dans la bouche de notre malade, vous le verrez, je gage, confirmé par les lettres de M. le Chevalier, & par les

leçons de nos plus grands Hommes. Ils n'en vouloient rien croire. Vos lettres arrivent enfin les unes ſur les autres. Comme je l'ai prévu, elles confirment tout ce que notre malade nous avoit appris de plus étonnant. Croiriez-vous que je n'oſe pas encore triompher ? Je vois nos Provinciaux, bien loin d'applaudir à nos Sages, preſque révoltés de retrouver dans leurs leçons toute la doctrine de ce même adepte qu'ils auroient volontiers renvoyé au petit Berne. Il me ſemble même qu'ils ſont moins confus du jugement qu'ils ont porté ſur le Diſciple, que de l'opinion qu'ils avoient eue des maîtres.

Je les entends toujours me faire mille objections, que vous devriez bien m'aider à réſoudre, & ſur toutes ces qualités ſublimes que vous accordez à la matiere, & ſur les théories que nos Sages ont imaginées pour la faire penſer. Vous avez beau me dire que le raiſonnement n'eſt pas tout-à-fait la partie de nos Sages; ils inventent, ils affirment, ils laiſſent aux génies médiocres le ſoin de prouver. Il me ſemble qu'il faudroit, par égard pour des novices, ſe mettre à la portée de nos Provinciaux, & raiſonner un peu.

Vous venez, par exemple, de nous dire qu'un Philosophe est maître de croire l'Univers créé ou éternel. Rien n'est plus vrai pour des Philosophes accomplis comme ceux de la Capitale ; mais nos Provinciaux voudroient au moins quelque argument solide, pour se persuader tantôt l'un, tantôt l'autre ; & ils ne trouvent guere qu'une pure assertion dans tout ce que nos Sages ont débité sur cette éternité de la matiere. A présent, vous allez nous dire, d'après quelques grands Hommes, que la vie pourroit bien n'être autre chose que *le feu ;* avec d'autres grands Hommes, que nous vivons par *l'eau*. Je sens bien que ces deux opinions s'accordent à merveille à notre école ; que vous admirerez également celui qui vous dira : Le feu seul est *la source de toute sensation*, & l'unique *origine des pensées* (Quest. Encyclop. art. *Lumiere.*) ; & celui qui, venant pour éteindre ce feu, soutiendra que la vie, les pensées, l'action viennent toutes de l'eau ou de *l'humide radical.* (*Parité de la vie & de la mort*, *art.* 21.) Mais ne faudroit-il pas à nos Compatriotes quelques preuves au moins, qui leur fissent sentir combien il est certain que le feu est

vraiment l'être vivant ; qu'en battant leur briquet pour allumer du feu, chaque étincelle qu'ils en tirent est une vraie pensée, ou une sensation sortie du caillou, un petit animal vivant, sentant, pensant, qui dormoit là-dedans ? Nous avons déjà appris tout cela de notre malade ; il ne nous manque plus que les preuves. Donnez-m'en quelques-unes ; & passez ensuite aux pensées *humides*, aux réflexions *aquatiques*, toujours armé de preuves ; & peut-être alors, ainsi que nos grands Hommes, tous nos Provinciaux répéteront sans peine : La pensée, c'est le feu ; la pensée, c'est *l'eau*.

Donnez nous ensuite quelques raisons nouvelles ; & laissant à la fois la pensée qui brûle, & la pensée qui mouille, nous admettrons la pensée qui se remue, & qui n'est autre chose que le *mouvement*. Ne conviendroit-il pas aussi, quand vous nous parlez de la matiere toujours en *mouvement par son essence même*, de nous faire sentir ce qu'il y a par-tout de si opposé à sa nature, qu'elle ne puisse pas rester un instant à la même place sans être anéantie ? Voilà comme nous sommes nous autres Provinciaux ; nous n'avons jamais pu nous persuader que le

ment & le repos fussent la même chose. Est-ce donc, disons-nous, qu'un bâton cesseroit d'avoir deux bouts, ou qu'un globe deviendroit carré? Est-ce que l'un ou l'autre perdroient leur essence, s'ils restoient deux instans à la même place? Essayez, je vous prie, de nous faire concevoir tout cela; & ne faites pas comme notre malade, qui veut absolument que nous tenions pour sûrs ces dogmes étonnans, & cela parce que nos grands Hommes l'ont dit.

Nous voudrions bien savoir aussi quel est ce mouvement sans lequel la matiere ne sauroit subsister; quelle est sa direction? Si cette boule tend par sa nature toujours vers l'orient, pourquoi cédera-t-elle à la moindre impulsion vers l'occident? Si sa nature exige qu'elle aille vers le nord, pourquoi resteroit-elle si long-temps à la même place? Il est échappé à notre malade d'avancer qu'elle faisoit également *effort en tout sens*; nos Provinciaux aussi-tôt ont crié: Donc elle reste toujours par elle-même à la même place; car un effort égal en tous les sens produit le repos.

Mais tout cela encore n'est que de bien petites difficultés, en comparaison de

celles que nous vous préparons, lorsque vous viendrez à nous développer nos systêmes sublimes, nos grandes théories sur la pensée, & la sensibilité de la matiere. Déjà notre malade nous a exposé quelques-unes de ces théories. Je sens bien qu'elles sont admirables ; il ne nous manque plus qu'à les comprendre, & surtout à les voir appuyées sur quelques raisons capables de satisfaire de bons Provinciaux.

Voulez-vous, par exemple, nous bien persuader que ce n'est pas l'esprit, mais le *cerveau* qui sent ? ne vous contentez pas de nous dire que tous les nerfs répondent au cerveau, & qu'il est le vrai siége du sentiment. Je sais que vous aurez alors une charmante comparaison à nous faire » De même, direz-vous, que l'araignée que nous voyons suspendue au » centre de sa toile, est promptement » avertie de tous les mouvemens de sa » toile ; de même le sentiment qui a son » siége dans le cerveau, sent tous les » mouvemens qui surviennent au corps «. (*V. Syst. Nat. t.* 1, c. 8.) Assurément cela est fort gentil : mais qu'est-ce, je vous prie, que ce sentiment suspendu dans le cerveau ? Je n'ose pas vous dire

ce que notre malade a répondu à cette queſtion : nos Helviens ont été trop ſurpris de le voir ſuſpendre dans leur cerveau *une façon particuliere d'être remué ; ou bien des ſecouſſes diſtinctes, des modifications de l'organe intérieur ; ou bien encore des qualités inhérentes, & des qualités qui ſe communiquent comme le mouvement.* (V. ibid.) Ils ont été bien plus étonnés d'apprendre que leur cerveau avoit la vertu de ſe donner lui-même des *ſecouſſes*, & *de ſe replier ſur lui-même*, de conſidérer ſes ſecouſſes, ſes modifications ; & que c'étoit-là ce qu'il faut appeler *penſer* & *réfléchir*. Jamais les bonnes gens n'ont ſenti leur cerveau ſe replier, ſe ſecouer afin de penſer.

Ce qui les a encore fort ſurpris, c'eſt de s'entendre dire qu'ils n'étoient » qu'une » harpe ſenſible qui rend des ſons d'elle-» même, & qui ſe demande qu'eſt-ce » qui les lui fait rendre ; harpe qui ne » voit pas que, par ſa qualité d'être ſen-» ſible, elle ſe pince elle-même, & » qu'elle eſt rendue ſonore par tout ce » qui la touche «. (*Id. c.* 7.) La harpe qui ſe pince elle-même, & qui rend toute ſeule un air de Piccini ou de Gluck,

vaut bien sans doute le cerveau qui se replie sur lui-même, qui se secoue tout seul pour penser, réfléchir, ou pour se rappeler ses anciennes secousses, ses premieres pensées; mais encore une fois, tout cela est un peu hors de notre portée.

Après nous avoir expliqué ce que c'est que le sentiment, la pensée, la réflexion du cerveau qui se replie, ou de la harpe qui se pince, ne vous contentez pas, pour nous faire entendre ce que c'est que la matiere qui veut, de nous dire, avec notre malade, que » la volonté est une » nouvelle modification du cerveau, par » laquelle il est disposé à l'action, c'est-» à-dire, à se procurer ce qui le modifie » d'une maniere analogue à son être, ou » à écarter ce qui lui nuit «. (*Id. c.* 8.) Ce langage est encore bien sublime pour nous. Vous aurez donc pitié de notre foiblesse; vous nous ferez sentir comment, lorsque je dis, par exemple, Je voudrois bien qu'il plût demain, cela doit signifier qu'il y a dans mon cerveau une modification par laquelle il est disposé à mouvoir mes organes de maniere qu'il pleuve demain. C'est bien honteux peut-être de

de ne rien entendre à de si belles choses : mais que voulez-vous que j'y fasse ? J'en conviens bonnement ; je ne sais ce que c'est que remuer mes pieds ou mes mains, de maniere qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, quand je veux l'un ou l'autre.

Les tristes cerveaux que les nôtres ! Que vous allez avoir de peine à leur faire sentir encore ce que c'est, dans la matiere, que les penchans, les passions de l'esprit ! » Les passions, direz-vous, sont des » façons d'être, des modifications de » l'organe intérieur (c'est-à-dire encore » du cerveau), attiré ou repoussé par » les objets, & qui par conséquent est » soumis à sa maniere, aux loix physi» ques de l'attraction & de la répulsion «. (*Id. c.* 8.).

Cela voudroit-il dire que nos Philosophes mesurent leur amour à la toise ? qu'à deux pas d'une charmante adepte, ils l'aimeront quatre fois moins que s'ils n'en étoient qu'à deux pieds, parce que leur cerveau seroit quatre fois moins attiré par celui de la belle ? Nous avons ici un vieil avare ; j'ai prié nos Messieurs de calculer aussi de combien dimi-

nuoit ſon amour pour ſon coffre-fort ; lorſqu'il en étoit à deux cents pas : ſelon notre ſublime Philoſophie, il ſe trouveroit à cette diſtance quarante mille fois moins amoureux de ſa caſſette, que lorſqu'il eſt à un pas de ſon tréſor. Je puis vous proteſter, Chevalier, que ce ne ſont-là ni nos avares, ni nos amoureux de Province. Peut-être faudroit-il inventer une autre théorie pour les triſtes cerveaux de ce pays-ci ; car je vous aſſure que leurs paſſions ne ſuivent guere toutes ces *loix phyſiques d'attraction & de répulſion* en raiſon inverſe des carrés ou des cubes.

Il faut qu'il y ait encore à Paris bien des phénomenes que l'on n'obſerve pas dans votre patrie. Auriez-vous remarqué, par exemple, que votre caroſſe paſſât plus volontiers par la Place Victoire, depuis que vous la traverſez tous les jours, que lorſque vous y paſſiez rarement ? Auriez-vous obſervé que vos pantoufles viennent d'elles-mêmes trouver votre pied, quand vous les avez portées un certain temps ? Quand vous ſortez à pied, remarqueriez-vous que votre canne ait pris l'*habitude* de paſſer d'un côté plutôt que de l'autre ? Si nous voyions cela

en province, notre Philoſophe nous auroit expliqué un grand myſtere ; celui des habitudes & de l'attachement à nos vieux préjugés. » Il eſt, me diſoit-il » l'autre jour, il eſt de la nature de tout » être corporel qui a ſouvent été mu » de la même maniere, de recevoir con- » tinuèllement une plus grande apti- » tude, ou plus de faculté à produire les » mêmes mouvemens. C'eſt-là ce qui » conſtitue *l'habitude dans le moral* » *comme dans le phyſique* ; & voilà ſans » doute la cauſe de l'attachement preſque » invincible que tant de gens nous mon- » trent pour leurs préjugés «. (*Id. c.* 9, *note & texte.*) Une balle ſouvent jetée par un enfant d'un certain côté, n'aime point à être lancée vers le côté oppoſé ; & voilà pourquoi nos Provinciaux n'aiment pas à quitter leurs opinions, pour ſuivre les leçons de nos Sages.

Avouez, Chevalier, que nous ſommes bien malheureux en province. Nos carroſſes, nos boules, nos cannes, nos pantoufles n'y prennent point ces *habitudes* : vous avez beau les faire paſſer mille fois du même côté ; la derniere fois, c'eſt la même indifférence que la premiere. On

diroit qu'il n'y a pour nos carrosses ou pantoufles de province, ni mémoire, ni habitude. Comment voulez-vous, après cela, que nous soyons aussi Philosophes que vos Sages de la Capitale ?

Tout ceci vous confirme en partie dans ce que vous avez soupçonné, que notre malade a pris les devants, & nous a déjà dit bien des choses sur les systêmes que vous auriez encore à nous exposer, pour nous montrer comment un Philosophe peut se passer d'esprit, en donnant à la matiere nos pensées, nos volontés, nos passions, & tout ce qu'en province on croyoit bonnement ne pouvoir attribuer qu'à l'ame. Peut-être même a-t-il fait en ce genre plus que vous n'auriez osé. Car je ne sais pas trop si vous auriez espéré, comme lui, nous faire croire qu'il y a dans le cerveau & dans le sang, des mouvemens stupides, des mouvemens spirituels, des mouvemens savans, & que de là provient toute la différence des esprits. Vous nous l'expliquerez au moins ; vous nous ferez comprendre comment » le stupide n'est qu'un homme dont les » organes se remuent avec peine, dont » le cerveau est difficile à ébranler, dont » le sang circule avec peu de rapidité »,

Vous nous direz alors, si, en donnant la fievre à ce stupide, en faisant que son sang circule très-vîte, on n'en feroit pas un vrai génie. Quand vous ajouterez, avec M. Tribaudet ou ses Maîtres, » qu'un homme d'esprit est celui dont » les organes sont souples, qui sent » très-promptement, dont le cerveau se » meut avec célérité ; qu'un Savant est » un homme dont les organes se sont » long-temps exercés sur des objets qui » l'occupent « (*Le Bon Sens*, n. 96.); vous voudrez bien me dire si mon singe, que je vois dans un mouvement perpétuel, & dont les organes sont bien autrement souples que ceux de Voltaire ou de Rousseau, a aussi plus d'esprit que ces grands Hommes. Vous nous expliquerez pourquoi M. Thomas Diafoirus, dont les organes s'exercoient si long-temps sur les complimens qu'il avoit à apprendre, n'étoit cependant pas regardé comme le plus savant homme de son siecle ; pourquoi tous les Savans que j'ai vûs, doués d'une mémoire excellente, n'avoient besoin que de s'exercer une seule fois sur une chose pour la retenir, & réunir ainsi en peu de temps une foule

de connoiſſances. Je vous préviens que vos compatriotes n'aiment point du tout ces grands mouvemens du cerveau. Il leur ſemble qu'un homme d'eſprit devroit toujours avoir mal à la tête, puiſque ſon cerveau va ſans ceſſe de côté & d'autre. Vous les conſoleriez cependant, ſi vous leur appreniez combien de lignes ou de pieds doit parcourir une penſée dans une ſeconde, pour être une penſée ingénieuſe, de quel côté ſur-tout il faut qu'elle parte, pour être bien ſaillante.

Après nous avoir bien expliqué ces théories charmantes des Auteurs du *Syſtême de la Nature & du Bon Sens*, vous paſſerez ſans doute à celle d'Helvetius. Mais, je vous le répete en faveur de nos bons Provinciaux, ajoutez quelques preuves aux principes. M. Tribaudet nous a dit cent fois que, ſuivant le Milord Philoſophe, » nous n'avons en partage que » deux puiſſances paſſives, la ſenſibilité » phyſique & la mémoire, ou bien la fa» culté de recevoir des impreſſions & celle » de les conſerver «. (*Helv. de l'Eſprit, diſc.* 1.) Ayons de l'eſprit, a-t-il ajouté, ou n'en ayons pas ; ce principe de deux puiſſances paſſives ſuffit pour expliquer

tout l'homme, & toutes ses pensées, & toutes les opérations de son intelligence. (*V. id. p.* 5.) Il nous l'a dit; mais pas la moindre preuve. Il a continué, & nous avons appris ce que vous nous dites aussi, que *penser, c'est sentir; que vouloir, & juger, & se ressouvenir, c'est encore sentir, & sentir physiquement.*

De grace, Chevalier, ayez pitié de nous : comment voulez-vous persuader à de bons Provinciaux, que ce pauvre homme, qui se meurt de faim, n'a qu'à penser à Milord qui dîne, pour sentir le plaisir de Milord bien repu. Car enfin, si je n'ai besoin que de penser au plaisir pour le sentir, en pensant au plaisir de bien dîner, loin de sentir la faim qui me presse, je sentirai tout le plaisir qu'il y a à bien dîner. Nos Provinciaux appelleroient cela dîner par cœur, & ils n'aiment point ces sortes de dîners. Aussi, point de systême qui les révolte autant que celui-là. Vous entendriez les uns demander d'abord à M. Tribaudet sur quelle raison il a pu se persuader lui-même que sentir & penser sont une même chose. Milord l'a dit, répond notre malade; Voltaire l'a dit; Lamétrie l'a dit; le célebre Diderot l'a dit. (*Voyez Dictionnaire En-*

cyclopédie, *art. Evidence*, *n°*. 20.) En faut-il davantage? Oui, repartent nos Provinciaux, il nous faut des raisons; & puisque ni Milord ni M. Diderot n'en ont jamais donné, nous continuerons à croire fermement qu'entre sentir physiquement & penser, il y a une très-grande différence. Je pense actuellement, reprend l'un, au beau temps qu'il faisoit hier; & aujourd'hui qu'il pleut, je ne sens pas le beau temps. Je pense au plaisir que trouve un faux Docteur à tromper les hommes, à celui d'un scélérat qui empoisonne secrétement son frere; & au lieu de sentir ces plaisirs, je ne sens que l'indignation & l'horreur; je pense à la vertu & à la justice, & je ne sais ce que c'est que sentir physiquement des êtres moraux.

Un troisieme survient, qui demande à notre adepte: Si vos Sages n'ont reconnu dans l'homme que des *facultés passives*, pourquoi l'homme agit-il, veut-il, commande-t-il? En quoi differe-t-il de cet automate réellement passif, qui ne sauroit agir que par des roues & des ressorts? N'y a-t-il pas aussi loin d'un être uniquement passif à l'action, que de la mort à la vie?

Tout n'eſt pas encore dit, reprendra un quatrieme ; quand vous auriez prouvé que penſer & ſentir ne ſont qu'une même choſe, il s'en faudroit bien que je me cruſſe tout matiere. L'être qui ſent en moi eſt un, il eſt indiviſible. Si mes organes ſentent, il eſt dans moi autant d'êtres ſenſibles que j'ai d'organes. Si la matiere ſent, la multiplicité de ces êtres ſenſibles égalera le nombre des parties de mon ame. Chacune ſentira ſeule, lorſqu'elle ſeule ſera affectée ; toutes ſentiront ſéparément, lors même qu'elles ſeront toutes affectées à la fois ; parce que ma droite n'étant point ma gauche, ne ſentira point pour elle. Le moi ſenſible variera donc à chaque inſtant dans l'homme, & je m'en trouverai un million au lieu d'un.

Encore une fois, Chevalier, ayez pitié de nous ; ayez pitié ſur-tout de notre malade ; aidez-moi à le tirer d'affaire ; car toutes ces objections de nos Provinciaux l'embarraſſent. Je vois que ſa tête travaille ; il voudroit ſuppléer aux raiſons qu'il n'a point trouvées à l'école de ſes Maîtres. J'ai peur de quelque criſe qui impatienteroit vos Diſciples. Et qui ſait

à quel point je ſerois encore maîtreſſe d'éloigner nos Hippocrates ? Quoi qu'il en ſoit, mon attention à prévenir quelque nouvel outrage, doit vous prouver au moins que je ſuis toujours avec le même zele la très-humble ſervante de nos Sages & la vôtre.

LETTRE LIII.

La Baronne au Chevalier.

Nous sommes trahis, Chevalier ; nous sommes indignement trahis ! On m'enleve le plus digne de nos adeptes. Le voilà en cet instant qui repart pour le petit Berne, qui va être installé de nouveau dans sa loge. Malgré tout le secret que j'avois recommandé à vos Disciples, à mes domestiques, le malheureux Suisse, cet ancien geolier des Petites Maisons, a été averti que son prisonnier vivoit depuis long-temps réfugié chez moi. Ce matin je le vois arriver à la tête des Emissaires du petit Berne, pour me demander son prototype : je résiste ; je ne livrerai point un Philosophe qui a choisi ma maison pour asile. O Ciel ! quel moment affreux ! on me parle au nom du Roi. Chevalier ! ah ! quel mot pour de bons Helviens ! J'ai senti alors que j'étois plus Françoise que Philosophe ; je n'ai pu résister plus long-temps. Je sens

qu'au nom du Roi, j'aurois cédé les d'Alembert même & les Diderot, & tous les Philosophes du monde : mais croyez, Chevalier, croyez qu'il ne falloit rien moins que ce nom, pour me forcer à rendre notre adepte. Une lettre du Gouverneur, que l'on avoit eu soin de prévenir, a beau m'assurer que je suis dans l'erreur sur M. Tribaudet ; qu'il n'est rien moins que Philosophe : j'en sais plus là-dessus que l'on ne peut m'en dire.

Précisément, oui, précisément parce que tout s'obstine autour de moi à ne voir qu'un vrai fou dans mon hôte, je m'obstine à ne voir dans lui que *le digne Eleve de nos Sages*. J'en ai toutes vos lettres pour garans ; je fais voir que M. Tribaudet, dans toutes ses prétendues aberrations, n'a été que l'écho de nos grands Hommes. Vaines protestations ! Le Gouverneur me parle au nom du Roi ; il faut céder. Ah ! ne m'accusez pas d'avoir molli. Voyez par quelques traits seulement, voyez à quel point j'avois su protéger notre adepte contre la Faculté.

Vous savez le temps qu'il faisoit la semaine derniere ; mon grand bassin étoit à demi glacé. Dans un de ces mo-

mens où M. Tribaudet, tout plein d'Helvetius, nous soutient, d'après les leçons de ce Philosophe, que *penser & sentir ne sont qu'une seule & même chose*, jetez-vous donc, lui dit un de vos adeptes, jetez-vous donc, Monsieur, au milieu du bassin; quand vous y serez, pensez à la chaleur; nous verrons alors si vous avez bien chaud; si penser & sentir ne sont réellement qu'une même chose; & nous croirons alors à votre doctrine. Notre Philosophie le prend au mot; il court vers le jardin : j'ai beau le rappeler, il s'élance dans le bassin; on veut le retirer: Non, non, nous crioit-il, voyez donc si j'ai froid; je pense à la chaleur, & je ne sens pas seulement cette eau glacée. Le pauvre homme trembloit de tous ses membres, en soutenant qu'il se mouroit de chaud; jusqu'à ce qu'enfin il fallut convenir qu'il pouvoit y avoir absolument quelque différence entre penser au feu, & sentir l'eau glacée. Eh bien! croiriez-vous que je refusai encore de le livrer à la Faculté?

Ce fut bien pis un autre jour. Nos adeptes rioient de ces pensées qui se *remuent dans le cerveau*. Le voilà qui saisit mon petit épagneul & veut le trépaner,

pour nous faire toucher au doigt ces pensées qui se remuent. J'eus toutes les peines du monde à sauver la vie à mon épagneul. Je crois, en vérité, qu'il eût voulu se faire trépaner lui-même, pour nous bien laisser voir le demi-tour à droite qui fait la *volonté*, le demi-tour à gauche qui fait le jugement du Philosophe. Jugez si l'on me presse de nouveau pour l'abandonner à la Faculté ! Je ne peux m'y résoudre ; tant vos lettres m'avoient persuadée qu'il n'étoit pas plus fou que nos grands Hommes. Hélas ! ma résistance même a fait son malheur. Nos Provinciaux n'ont pas pu y tenir. Ce sont eux, ce sont même ceux de vos *Disciples* qui d'abord m'avoient paru faire le plus grand cas de la Philosophie, qui ont prévenu & le Commandant du petit Berne, & ce maudit Suisse. Ce sont eux, qui ne pouvant me déterminer de nouveau à le livrer à notre Hippocrate, l'ont renvoyé à sa petite loge.

Mais pardonnez-leur, Chevalier ; je conçois, après tout ce que j'ai vu, qu'on peut absolument oublier le Philosophe dans M. Tribaudet, pour ne plus voir en lui que le malade. Pour moi, déterminée à suivre vos conseils, j'oublie le

malade, & ne veux encore voir que le Philosophe. J'ordonne à mon neveu de le suivre; j'écris au Gouverneur du petit Berne : j'espere le toucher encore, & réparer la honte de la Philosophie. Ne pourriez-vous pas de votre côté employer le crédit de nos Sages? C'est ici qu'il s'agit de prouver notre zele pour l'honneur & la gloire de la Philosophie. Unissons nos efforts, combinons nos démarches; & soyez assuré que dans une occasion de cette importance, si quelqu'un se décourage, ce ne sera point celle que vous savez bien n'aimer d'autres triomphes que ceux de ces grands Hommes à qui j'ai voué, comme à vous, & mon zele & mon admiration.



LETTRE LIV.

La Baronne au Chevalier.

AIDEZ-moi donc, Chevalier, aidez-moi de vos conſeils, de ceux de tous nos Sages. Voici la réponſe que je reçois du Gouverneur du petit Berne, & la piece curieuſe dont il l'accompagne. Je ne ſais plus que croire, que penſer de notre adepte; mon neveu m'aſſure avoir été témoin du nouvel examen : il proteſte que toutes les réponſes que vous allez y voir, ſont préciſément celles de M. Tribaudet. Seroit-il bien poſſible que notre adepte fût réellement....? Ah! j'aime mieux vous laiſſer prononcer vous-même, & décider à quel point ce procès-verbal, d'une eſpece ſi neuve pour moi, prouve l'aberration du malade. Dans mon embarras, je ne puis que tranſcrire; voyez & décidez. Voici d'abord la lettre du Gouverneur.

» MADAME,

MADAME,

» Ç'AUROIT été pour moi une
» grande ſatisfaction de pouvoir ré-
» pondre à vos déſirs, en rendant la
» liberté à votre Protégé ; car perſonne
» n'eſt plus ſincérement que moi attaché
» à nos vrais Philoſophes : mais celui
« que vous honorez de ce titre, & bien
» d'autres qui ont la folie de s'en parer
» comme lui, ne ſont propres qu'à le faire
» mépriſer par leurs aberrations journa-
» lieres. M. Tribaudet nous fut amené
» comme un vrai fou, il y a dix-huit
» mois ; je procédai alors ſelon les for-
» mes ordinaires, pour conſtater l'aber-
» ration ; elle ne fut point du tout équi-
» voque. J'ai voulu m'aſſurer aujourd'hui,
» ſi, par les ſecours qu'il a trouvés au-
» près de vous, la raiſon n'auroit pas
» repris ſur lui au moins une partie de
» ſon empire. L'examen juridique auquel
» je l'ai ſoumis, & dont j'ai l'honneur
» de vous envoyer le procès-verbal, vous
» apprendra, Madame, s'il m'étoit poſ-
» ſible de conſentir à ſon élargiſſement.
» Mais ſoyez du moins aſſurée que, par

» égard pour votre protection, il sera
» très-spécialement recommandé à la Fa-
» culté, & qu'on aura pour lui des soins
» & des attentions toutes particulieres «.
J'ai l'honneur, &c.

Voici à présent mot à mot le singulier procès-verbal dont cette lettre étoit accompagnée.

*PROCÈS-VERBAL dressé dans le Château de B***, quartier du petit Berne, huit jours après la rentrée du sieur JEAN-BAPTISTE-NICOLAS TRIBAUDET, surnommé Chevalier de* Kaki-Soph, *échappé des Petites-Maisons le 18 Août de l'année 1781, & ramene en sa loge le 25 Février de la présente année 1782.*

LE vingt-cinq Février de la présente année mil sept cent quatre-vingt-deux, a comparu devant Nous N. N. Gouverneur du Château de B***, Intendant du petit Berne & autres dépendances, le nommé JEAN-BAPTISTE-NICOLAS TRIBAUDET, dit *Kaki-Soph*, pour y être de nouveau examiné sur l'état actuel de son cerveau, reconnu, par un Jugement antérieur, pour être sujet à des aberrations fréquentes; à la considération desquelles, à la requête de ses Parens & Tuteurs, lui avoit été, par grace spé-

ciale, accordée ci-devant une place au petit Berne, & assignée la loge n°. 21 de la premiere cour; de laquelle il s'étoit évadé, & à laquelle il a été ramené par nos soins & fideles services.

Ont été appelés & présens au nouvel examen, tous les Juges compétens du lieu & délit; à savoir, notre premier Bailli & ses deux Assesseurs, deux Médecins en chef du petit Berne, deux Chirurgiens Majors, notre Greffier & Secrétaire.

Les principaux articles & chefs d'aberration étant déjà connus par les précédens examens, dans le dessein de voir si le cerveau du sieur Tribaudet-Kaki-Soph s'étoit rétabli dans l'ordre naturel, il lui a été fait pardevant Nous les questions suivantes, auxquelles il a fait les réponses ci-après, que nous avons fait écrire par notre Greffier.

Interrogé. Quel âge avez-vous?

A répondu. Deux âges. Celui de ma *préexistence*, & celui de mon *existence*. (*V. de la Nat. t.* 1, *part.* 4, *c.* 2 & *suite.*)

Interrogé. Qu'entendez-vous par l'âge de votre *préexistence?*

A répondu. J'entends ce que j'étois il y a dix mille ans & plus.

Interrogé. Qu'étiez-vous il y a dix mille ans ?

A répondu. J'étois *l'homme en petit*, *esprit & corps existans de toute éternité depuis la création.* (Id. c. 2, & l. 2, c. .) Homme en grand, je n'existe que depuis trente-six ans.

Interrogé. Vous étiez donc esprit & corps il y a dix mille ans ?

A répondu. Je n'étois ni esprit ni corps, *mais germe organique ; ni spirituel, ni matériel, sans le savoir, comme sans penser.* (Id.)

Interrogé. Pensez-vous aujourd'hui ?

A répondu. » L'essence de mon ame » aujourd'hui n'est ni la pensée, ni ce » qui peut lui convenir ; mais un sujet » dont les modifications substantielles » ou accidentelles ne nous retracent ja- » mais la pensée «. (*V. à la fin de la Nat. le Petit Extrait d'un gros Livre.*)

Interrogé. Ne vous sentez-vous pas un peu incommodé ?

A répondu. Oui ; je sens *un paquet de fibres intellectuelles* fortement dérangées dans le *ventricule du cerveau*, à côté d'un *peloton d'idées* & d'un *faisceau de fibres guillochées de la volonté.* Je sens que

l'intellect ne fait point ses fonctions avec la même liberté.

Interrogé. Où avez-vous appris à connoître ces pelotons d'idées, ces paquets d'intellect, & ces fibres guillochées de la volonté ?

A répondu. A l'école du célebre M. Robinet. Je veux, je sens, je pense; effets admirables d'un mécanisme inconnu au préjugé, manifeste au Philosophe. C'est à nos grands Hommes qu'il étoit réservé de nous les dévoiler ; c'est par eux que j'ai vu dans *la moëlle alongée, ces trois plans distincts de fibres guillochées, ondulées, annulaires, spirales, olivaires, formant des faisceaux de sensibilité, des protubérances d'entendement*, d'où procedent la sensation, la pensée & le jugement. (*De la Nat. t.* 1, *liv.* 4, *c.* 11 *& suite.*)

Interrogé. Qu'est-ce que le jugement?

A répondu. Qu'on m'apporte un violon, & je répéterai les leçons d'un grand Homme. J'exposerai, d'après ses principes sublimes, les opérations de l'ame dans le Sage.

LA COUR, à la réquisition du Patient, a permis qu'il lui fût apporté un violon ;

ſur quoi ledit patient Tribaudet-Kaki-Soph a pincé trois fois la même corde, & a dit :

Ecoutez, ô illuſtre Aſſemblée ! apprenez à connoître les opérations de l'intellect dans le cerveau du Sage : *Ut*, *ſol*, *mi*. Trois fois j'ai pincé cette corde, & trois fois vous avez entendu frémir les correſpondantes. La premiere a dit *ut* ; la ſeconde a répondu, & vous avez entendu *ſol*, ou la ſimple octave : la troiſieme en même temps s'eſt portée à la double octave, & a répondu *mi*. Tel eſt le mécaniſme admirable, le jeu des fibres guillochées dans le cerveau du Philoſophe. *Les fibres ſenſitives, intellectuelles & volitives, ſont entre elles dans le rapport harmonique* de mes cordes. La premiere eſt-elle pincée dans le cerveau ? c'eſt la corde du violon qui ſonne *ut*, & l'homme ſent. La fibre intellectuelle frémit en même temps ? c'eſt la ſeconde corde du violon qui répond *ſol*, & l'homme penſe. La fibre volitive participe au même mouvement ? c'eſt la troiſieme corde que les vibrations ont portée à la double octave. Vous entendez *mi*, & l'homme veut. *Ut*, *ſol*, *mi*. Senſation, idée, volonté. Tel eſt le grand myſtere des opérations de cette machine

que le vulgaire appelle *esprit*, & dont le Philosophe dévoile les ressorts.

Or, observez, Messieurs, qu'il y a dans le *ventricule du cerveau deux mouvemens de fibres* guillochées, & *deux résistances* de fibres olivaires; *puis le rapport de ces deux résistances égal à celui des deux impulsions.* Et vous saurez que le *jugement* n'est pour le Philosophe, ni *les deux mouvemens, ni les deux résistances; mais le rapport des deux résistances égal aux deux mouvemens.* (Id. c. 20.)

Interrogé. Persistez-vous à publier que c'est-là ce que vous avez appris à l'école de la Philospohie?

A répondu. Quel autre que le Sage eût jamais découvert *la correspondance harmonique, immédiate des fibres sensitives, intellectuelles de l'ordre de même nom?* Oui, je t'en fais hommage, illustre Robinet! c'est toi qui le premier as révélé à l'Univers ces vérités sublimes du violon de l'ame.

A CES MOTS, la Cour, pleinement convaincue de l'état habituel dans lequel se trouvoient les fibres intellectuelles du Patient, & persuadée que ses dogmes ne sauroient

ſauroient parvenir à la connoiſſance du Public, ſans déshonorer la Philoſophie, à laquelle il les attribue, a déclaré & déclare par ces préſentes, que le ſieur JEAN-BAPTISTE-NICOLAS TRIBAUDET, dit *Kaki-Soph*, n'a point perdu, pendant le temps de ſon évaſion, les droits à lui accordés ci-devant pour être logé, nourri, entretenu, & traité au petit Berne; a ordonne qu'il ſera reconduit dans ſa loge, pour y être viſité trois fois par jour par les Médecins dudit lieu, & y être généreuſement médicamenté juſqu'à ce que s'enſuive parfaite guériſon de ſes *fibres intellectuelles*. En foi de quoi, nous avons délivré la préſente copie de notre Jugement, laquelle nous déclarons conforme à l'original dépoſé dans nos archives.

Signé N, Gouverneur. Plus bas N, Greffier du petit Berne; &c.

P. S. Je vous le dis encore, Chevalier; je me ſuis trouvée, après la lecture de ce procès-verbal, dans la perplexité la plus étrange. Seroit-il bien poſſible que le petit Berne n'eût été établi que pour la conſervation de notre gloire? Faites bien attention à ces paroles: *La Cour, perſuadée que ces dogmes ne ſauroient par-*

venir à la connoiſſance du Public ſans déshonorer la Philoſophie.... Si c'étoit bien là le motif de nos Juges, croyez-vous qu'il y eût tant de mal au petit Berne ? Il me ſemble qu'abſolument nous pourions avoir à ſes Fondateurs quelques obligations. Certes, c'eſt une choſe que j'éclaircirai. Allons, Chevalier, ne déſeſpérons pas ; nous verrons peut-être tourner à notre gloire ce que nous aurions pris pour la honte & l'opprobre de la Philoſophie. Encore quelques jours, & vous ſerez inſtruit. Je ne vous dis point ce que je médite ; mais j'en augure bien. Adieu, Chevalier, en attendant qu'on puiſſe parler plus clairement.



LETTRE LV.

Au petit Berne, ce 17 Mars 1782.

La Baronne au Chevalier.

JE vous le disois bien, Chevalier, que nous saurions bientôt à quoi nous en tenir. Observez un peu d'où ma lettre est datée. Du petit Berne; oui, j'ai fait le voyage; & voilà notre grand mystere éclairci. Mais quoi! vous avez pu l'ignorer? Oh! je vois bien que vous n'êtes pas encore dans tous les grands secrets de notre école! Que je suis donc bien aise d'en avoir un au moins à vous apprendre! Le petit Berne, c'est..... comme qui diroit l'hôpital de nos malades, mais l'hôpital aux petites loges. J'en vois en ce moment trente de ma fenêtre: c'est le Bed-Lam philosophique, inventé par nos Sages, fondé par nos Sages, entretenu par nos grands Philosophes.

Vous savez bien que la Philosophie a

fait de grands progrès dans notre siecle; tout le monde s'en mêle aujourd'hui : mais vous savez aussi que chacun n'est pas fait pour être Philosophe. Il est des têtes foibles, des cerveaux dont, par fois, *les fibres intellectuelles* peuvent se déranger. Plus nos adeptes se multiplient, plus il est naturel qu'il s'en trouve un certain nombre qui seront attaqués de cette maladie. Mais vous sentez bien que des Philosophes malades ne ressemblent pas tout-à-fait à ceux que l'on envoie aux Petites-Maisons vulgaires ; qu'il n'eût pas convenu de les confondre avec les foux du peuple. D'ailleurs, le nombre de ces freres malades auroit pu faire soupçonner dans notre école une épidémie d'une nouvelle espece. Il étoit même à craindre que l'on ne confondît les adeptes malades, avec nos Philosophes qui se portent le mieux ; car il est quelquefois aisé de s'y méprendre.

Nos grands Maîtres ont vu tous ces inconvéniens, & tout ce qui pouvoit en résulter, au grand scandale de la Philosophie. Le parti qu'ils ont pris, a été de fonder eux-mêmes un Bed-Lam à part, où tous ceux de nos freres qui seroient

attaqués de certaines infirmités de cerveau, fussent soigneusement dérobés aux yeux du Public. Oui, voilà, Chevalier, l'intention du petit Berne : c'est à notre gloire qu'il est érigé ; c'est à conserver notre honneur que toutes ses loges sont destinées. Le secret étoit si bien gardé, que nous ignorions tous qu'on nous eût fait l'honneur de choisir notre voisinage pour y fonder ce Bed-Lam philosophique. Nous savions bien en général qu'on amenoit ici, depuis un certain temps, des foux que l'on a soin de tenir fort cachés. Mais comme on ignoroit jusqu'au nom même de la Philosophie, on soupçonnoit bien moins qu'il y eût dans le monde des Philosophes foux. Je n'en aurois jamais rien su moi-même, sans l'aventure du pauvre Tribaudet. Vous sentez bien que c'est le désir de le voir, qui a servi de prétexte à mon voyage. Le Gouverneur m'a reconnue pour Philosophe ; dès-lors il n'y a eu rien de secret pour moi. C'est de lui que je tiens toutes les circonstances de cette fondation. Ah ! quelle obligation nous avons aux grands Hommes qui en ont eu l'idée ! Quelle reconnoissance nous leur devons ! Je

veux, Chevalier, vous mettre en état d'en juger, en vous faisant, au premier jour, la relation fidelle de ce que j'ai vu & entendu ici. Comme elle pourroit être un peu longue, je me contenterai aujourd'hui de vous parler du pauvre Tribaudet. Je l'ai trouvé ici à l'infirmerie dans un bien triste état : vous vous étiez plaint que mon Docteur le menoit durement; nos Médecins du petit Berne vont bien autrement vîte; ils se sont apperçu, disent-ils, que, depuis l'évasion du malade, *la proportion harmonique* de son intellect avoit beaucoup souffert. Il annonçoit lui-même que ses fibres intellectuelles étoient déjà *montées à l'octave de la quinte, ou à la douzieme de la fibre sensitive; & la volitive à la double octave de la tierce, ou à la dix-septieme de la sensitive.* (De la Nat. tom. 4, c. .) Il étoit fort à craindre que l'effervescence ne les fît monter à la trente-sixieme, c'est-à-dire, au sommet d'aberration. Pour prévenir ce coup, les potions ont été renforcées d'ellébore, les saignées ont été redoublées. Tel est enfin l'état de notre malade, que ne pouvant plus dire le mot, on ne sait pas encore si l'intellect

commence à revenir au point de l'harmonie. Nos autres malades ſont dans un état moins piteux, & quelquefois même aſſez divertiſſant ; mais je vous réſerve les détails pour un autre jour.

LETTRE LVI.

La Baronne au Chevalier.

JE me mets à votre place, Chevalier; je ſens avec quel impatience vous devez attendre la relation que je vous ai promiſe : voyez combien je ſuis exacte. Quoiqu'il y ait déjà long-temps que je n'ai point reçu de vos lettres, celle-ci partira dès ce ſoir, & je m'y prends à bonne heure pour l'écrire, car je ſens qu'elle va être un peu longue.

Vous ſavez le deſſein qui m'a conduite au petit Berne; vous imaginez bien quelles devoient être mes craintes, mes perplexités, juſqu'à ce qu'enfin je ſus du Gouverneur tout ce que je vous ai déjà écrit ſur l'objet de nos loges. Ce fut dès le jour même de mon arrivée, que j'appris toutes ces circonſtances; la viſite des loges fut renvoyée au lendemain. Le Gouverneur m'avoit déjà bien raſſurée; je me croyois bien tranquille ſur l'honneur de nos Sages : cependant je ne ſais quels

doutes ſe réveillent. A peine ſuis je ſeule, que l'idée du préjugé me revient : je ſais à quel excès il peut pouſſer l'erreur ſur la Philoſophie. L'Hiſtoire des deux Vieilles, ou des deux Philoſophes qui ſe prennent pour des monſtres ; le temps où vous-même preniez leurs grands dogmes pour des aberrations, tout cela ſe préſente à ma mémoire : je tremble de nouveau pour notre honneur. Quelle nuit terrible je paſſe dans cette inquiétude ! quel ſommeil affreux, que celui où la fatigue du voyage vient enfin me plonger ! Cieux ! quel rêve effrayant ajoute encore à mes doutes cruels ! Quels hommes je crois voir dans chaque loge ! Entre la crainte & l'eſpérance, je me leve ; j'attends avec une mortelle impatience le moment qui doit diſſiper mes inquiétudes. Mes compagnons de voyage, c'eſt-à-dire, mon neveu & un autre de nos zélés adeptes, viennent enfin me prendre pour cette cruelle viſite. Le Gouverneur avoit eu l'attention de nous faire conduire par une eſpece d'Officier en ſecond, qui me paroît avoir ici beaucoup d'autorité : c'étoit encore un Suiſſe. O Dieu ! mes craintes redoublent. Je pars toute tremblante ; nous arrivons ; le veſtibule s'ouvre : ah !

je respire, Chevalier. Dès le premier coup-d'œil jeté sur nos malades, mon cœur est soulagé. Je ne puis m'empêcher de m'écrier : Quoi ! déjà tant de loges dès le vestibule ! tant de malades, & si peu de rapport avec tous nos grands Hommes ! Que mon rêve m'a donc bien trompée ! Qu'est-ce que celui-là avec son masque à double face ? oh ! qu'il est plaisant. Et cet autre qui me regarde de travers ? Et celui-ci caresse-t-il toujours de même son renard ?

Je faisois à la fois vingt questions pareilles. « Madame, me répond notre » conducteur, tous ceux que vous voyez » ici ne sont encore que nos *ambigus*, » ou bien nos *équivoques*. J'ai été obligé » de les loger dans ce vestibule, parce » que leur manie est de ne vouloir être » ni dehors ni dedans. On ne sait ce » qu'ils sont, ni ce qu'ils ne sont pas. » Rien n'est plus étonnant que leurs con- » vulsions, lorsqu'on veut avoir d'eux » un oui ou un non, & savoir ce qu'ils » pensent. Mais prenez garde à celui-là; » quand vous le regardez, il vous leche; » tournez-vous, il vous mord. Je ne » sais d'où lui vient cette étrange » sympathie pour son renard. A voir

» comme ils s'entre-aiment, on les
» prendroit pour des êtres de la même
» nature «.

Tout m'annonçoit assez, à l'air de nos malades, qu'on ne me trompoit pas; & jugez si j'étois satisfaite ! Quoi ! des convulsions pour un oui ou un non ? Ah ! ce ne sont pas là ces grands Hommes qui nous disent si aisément l'un & l'autre ! Cependant, afin de me rassurer d'avantage, je m'approche de l'homme au double masque. Voyons s'il est bien vrai qu'il lui en coute tant de dire oui. Seriez-vous par hasard Philosophe ? . . . . Point de convulsions, mais aussi point de réponse. Il tire seulement de sa poche quelques feuilles de papier qu'il me montre, en mettant le doigt sur la bouche. J'ai beau regarder sur ce papier, je ne peux y lire que ces demi-mots : *Apolo.... de la Phil.... Apoth ..... de Volt.* Je crois l'avoir compris. Vous êtes donc Philosophe ? . . . J'avois parlé trop haut; il fait encore le même signe, tire un nouveau papier, sur lequel je lis distinctement : *Placet aux Cordeliers pour un de profundis.* Ah Chevalier ! ce *de profundis* n'est pas certainement sorti de

notre école (*a*) ! Voulez-vous encore une idée plus juste du mélange bizarre qu'il y a dans les cerveaux de ces premieres loges ? Le malade au double masque avoit passé toute la veille à écrire : on me fit voir deux ou trois grandes feuilles qu'il avoit griffonnées. Le haut de chaque page étoit en gros caracteres ; c'étoit une défense de notre Sainte-Mere l'Eglise Catholique. A la sixieme ligne, mon homme prenoit un autre plume, & tout le reste de la page, en très-petites lettres, étoit un amas de mille imputations odieuses contre nos Evêques & nos Papes. C'étoit bien le recueil le plus méchant qu'on puisse imaginer ; vous auriez dit qu'en changeant de plume, notre malade changeoit de Religion (*b*). Il ne m'en fallut

(*a*) Ceux de nos Lecteurs qui pourront savoir ce qui s'est passé dans la Capitale lors de la mort du Sage de Ferney, chercheront peut-être ici des allusions. Mais nous protestons contre toutes ces applications particulieres ; Madame la Baronne raconte simplement ce qu'elle a vu, & il faut le prendre de même.

(*b*) Une main inconnue avoit ajouté ici un renvoi à un certain Ouvrage d'un homme très-connu ; nous l'effaçons, par la raison exprimée

pas davantage, pour voir que le cerveau de ces premiers malades combinoit des idées qui ne vont guere ensemble à notre école; & nous entrâmes dans la premiere cour.

Notre conducteur avoit eu soin de me prévenir de ne point m'en tenir aux étiquettes que nous allions trouver sur chaque loge. Que je lui sais bon gré de m'avoir avertie! Voyez, Chevalier, quelle auroit été ma frayeur sans cette précaution!

Numero 1, je lis: Aux œufs de la comete. N°. 2: L'animal prototype. N°. 3: Pétales & poumons de l'homme plante. N°. 4: Au brochet, pere du premier homme. N°. 5: au soleil d'émeri & de pierre ponce. N°. 6: A l'Adam Patagon.

Vous voyez, Chevalier, ce que ces étiquettes sembloient nous annoncer; je cours au *prototype*. C'étoient deux nouveaux débarqués qui avoient pris la place du pauvre Tribaudet; ils étoient à faire la conversation; & je les entendis qui se

---

dans la note précédente. D'ailleurs notre malade pouvoit absolument n'avoir pas eu d'autre intention que celle de M. d'Alembert dans son Abus de la Critique, n°. 28, & note.

racontoient certaines aventures d'une date un peu ancienne, comme vous l'allez voir.

» Je me souviens, dit l'un, du temps que j'étois *archétype*. J'étois Dieu alors, & je voyois *sortir de moi tous les êtres par des variations prodigieusement multipliées*. Il me prit fantaisie d'en sortir moi-même; & *de toute éternité* je me trouvai un petit germe, *ni corps ni esprit*, que le temps a eu bien de la peine à développer; mais enfin je suis homme «.

» Je ne remonte pas si haut, répondit le second; il me souvient pourtant d'avoir été le *prototype*; j'étois *grand animal* alors, & je voyois aussi sortir de moi une foule de petits animaux: j'accouchois tantôt d'un lapin, & tantôt d'un singe qui devenoit dans la suite du temps un rhinocéros ou bien un éléphant. Il me prit aussi envie d'être homme; j'eus aussi bien de la peine à y parvenir. D'abord je fus souris pendant quelques hivers, ensuite je fus chat pendant huit ans, singe bien plus long-temps, renard fort peu, mais long-temps bœuf, quelques années mouton. J'ai bien rêvé que j'étois aigle; mais, à dire le vrai, il ne me souvient guere que d'avoir été roitelet;

car j'ai perdu *la mémoire du soi*. Aujourd'hui me voilà homme, Philosophe, & *Chrétien de toutes mes forces* « (*a*).

Si je n'avois pas entendu bien distinctement ces dernieres paroles, vous devinez bien qui j'aurois pensé reconnoître. Notre Suisse s'apperçut que j'hésitois : j'étois en effet sur le point de lui dire : Mais votre prototype ne seroit-il pas ?... Il n'attendit pas que j'eusse fini, & me promit de me faire voir combien je me trompois, en prenant notre *grand animal* pour un grand Philosophe. Cette preuve qu'il m'avoit promise, je l'ai en ce moment. Seriez-vous curieux de la voir ? C'est le procès-verbal de notre malade ; oui, il faut vous tout dire à charge & à décharge, de peur qu'il ne vous reste quelque soupçon injurieux au petit Berne. Je vais donc le transcrire ce procès-verbal ; quoiqu'il n'y ait que très-

(*a*) Encore une fois, quoique ce dialogue rappelle certains textes de MM. Robinet & Diderot, point d'application. La preuve que l'Auteur n'en avoit point en vue, c'est que les mêmes hommes, s'il avoit voulu qu'on en jugeât par cette règle, se trouveroient à la fois dans deux ou trois loges ; bévue qu'il auroit certainement évitée, s'il avoit eu quelque intention pareille. (*Note de l'Editeur.*)

peu de jours qu'il a été dressé, vous verrez que notre *prototype* étoit alors quelque autre chose, & qu'il n'avoit pas même la *mémoire du soi* bien présente, au moins y disoit-il l'avoir absolument perdue.

COPIE collationnée du Procès-verbal dressé au petit Berne lors de la réception de NICOLAS-DENIS TORIDET, *surnommé* Gueulimane, *soi-disant Philosophe.*

LE douze Mars mil sept cent quatre-vingt-deux, à la réquisition de ses tûteurs, parens & alliés ; vu les informations faites au préalable sur les lieux ; vu le rapport signé des Médecins & Juges de sa Patrie ; vu enfin les ordres précis à nous donnés par qui de droit ; a été conduit au petit Berne, & a comparu devant nous, Gouverneur dudit Château, & autres Juges compétens, le sieur Nikolas-Denis Toridet, surnommé Gueulimane, pour y être examiné sur l'état habituel de son cerveau, & être admis aux loges du petit Berne, suivant l'exigence du cas.

Les Médecins en chef du petit Berne ayant au préalable tâté le pouls au bras & à la tempe, ont dit : La tête est chaude, & le pouls exalté ; sur quoi il a été pro-

cédé aux queſtions ſuivantes, auxquelles le malade a fait les réponſes ci-après.

Interrogé. Qui êtes-vous ?

A répondu. Je ſuis un *animal qui veille*, comme la laitue eſt l'*animal qui dort*.

Interrogé. Ne connoiſſez-vous point d'autre différence entre vous & la laitue ?

A répondu. Je ſuis encore un *animal qui ſent*, comme la laitue eſt l'*animal qui ne ſent pas*.

Interrogé. Connoiſſez-vous un autre animal qui dorme toujours & ne ſente jamais ?

A répondu. » Qui vous a dit que le » paſſage du végétal le plus parfait à l'a- » nimal le plus ſtupide, n'en étoit pas » rempli, en ſorte que la *ſeule diffé-* » *rence qu'il y auroit entre cette claſſe &* » *celle des animaux tels que nous* (entre » le choux, la rave, le chardon & le » Philoſophe), *eſt qu'ils dorment, & que* » *nous veillons; que nous ſommes des ani-* » *maux qui ſentent, & qu'ils ſont des ani-* » *maux qui ne ſentent pas* «. (Extrait de l'Encyclopédie, art. Animal, par M. Diderot.)

Interrogé. Vous ſouviendroit-il d'avoir jamais été un *animal qui dort* ?

A répondu. Rentré bien des fois dans

le *ſyſtême des perceptions du grand animal*, *je perdis la mémoire du ſoi* (v. Int. Nat. p. 140) ; mais depuis quarante ans, ſorti de nouveau de *la grande maſſe de la matiere*, je *naquis avec toute la force de ma raiſon* ; & s'il ne m'en ſouvient, il m'eſt au moins facile de croire que je fus long-temps un animal qui dort, peut-être un *arbre*, *un chien*, *un chat*, une tuile, un homme, peut-être *une femme* ; & que je *le deviendrai encore*. (V. Nouv. Penſ. Philoſ. p. 24.)

Interrogé. Lorſque vous étiez chien ou tuile, n'y avoit-il pas quelque autre différence entre vous & l'homme ?

A répondu. » *Chien, je ne différois de* » *l'homme que par l'habit* (v. Vie de » Seneque par M. Diderot) ; mais lorſ- » que j'étois tuile, je ne tombois pas » deux fois de la même maniere ; au » lieu que, chien ou homme, je ne me » remue pas peut-être deux fois de la » même maniere «. (*V. Encyclop. art. Animal.*)

Interrogé. Ne croyez-vous pas différer auſſi de la tuile ou des végétaux, en qualité d'être vivant ou animé ?

A répondu. Le vivant & l'animé ne ſont point un degré métaphyſique, *mais*

une propriété physique de la matiere. (ibid.) Quant aux végétaux, ils ont une *organisation animée, semblable en quelque façon à celle de l'homme*; au lieu que les minéraux n'ont aucun organe. (*ibid.*) Ainsi l'artichaut & la citrouille *animés* ressemblent plus à l'homme, que la mine de plomb ou de cuivre.

Interrogé. Ne croyez-vous pas au moins que le Philosophe differe de son chien par la vertu?

A répondu. » Le chien n'est privé ni » des vertus ni des vices de l'homme, » pas plus que l'homme des vertus & » des vices du chien. (*Vie de Seneque.*) » L'un vaut l'autre; & dans le fond, j'ai- » merois mieux devenir huitre, que chien » ou homme ».

Interrogé. Pourquoi voudriez-vous être une huitre?

A répondu. L'animal & l'homme de génie se touchent; mais les huitres y touchent de plus près. » S'élever aux spécu- » lations les plus sublimes de l'arithmé- » tique & de l'analyse; se proposer les » problêmes les plus compliqués des » équations, & les résoudre, comme si » elle étoit diophante, c'est peut-être ce » que fait l'huitre dans sa coquille «. (*Let. sur les Aveugles.*)

Interrogé. Pourquoi avez-vous de l'huitre une si grande idée ?

A répondu. » Parce qu'elle n'y voit ni » n'entend goutte. Son toucher est obtus, » & elle n'*a qu'un sens* ; ce qui la rend plus » propre aux profondeurs de la médita» tion «. (*Extr. du même.*)

Interrogé. Vous ne croyez donc pas que le Philosophe soit supérieur à l'huitre dans ses méditations ?

A répondu. » Le Philosophe qui médite » ressemble à l'animal qui dort. » S'il lui » arrive en cet état de parcourir diffé» rens objets, ce n'est point par un acte de » sa volonté que cette succession s'exé» cute. Je ne connois rien de si *machinal* » que l'homme absorbé dans un médita» tion profonde, si ce n'est l'homme » plongé dans un profond sommeil «, ou l'animal qui dort. (*Encyclopédie*, *art. Animal.*)

La Cour, à ces mots, pleinement convaincue que l'animal seul veilloit dans le patient, a déclaré & déclare les droits du sieur Nicolas Toridet, surnommé Gueulimane, aux Petites-Maisons, bien & dûment acquis. Elle a ordonné & ordonne que le susnommé sera conduit & enfermé dans la loge numéro 2 de la

premiere cour, pour y être nourri, traité & médicamenté aux dépens du Roi, jusqu'à ce que l'état de son cerveau annonce que l'animal s'est endormi; que la raison & l'homme se sont réveillés, pour faire revivre en lui le Philosophe.

Fait au petit Berne, ce 12 Mars de la présente année 1782. Signé, contresigné, collationné, paraphé, &c.

Je ne crois pas, Chevalier, qu'il soit bien nécessaire de vous faire observer ces dernieres paroles du procès-verbal, pour faire *revivre en lui le Philosophe*; seules elles démontrent quel intérêt, quel zele pour la Philosophie préside à tous les soins qu'on a de nos malades.

Reprenons donc le cours de nos visites, & de la loge du grand animal, passons à celle du grand volcan. Eh! bon jour M. Rupicole! — *Au faussaire! au faussaire!* — A la calomnie! — Ah! ne vous fâchez pas, je vous prie. — Ne venez-vous pas encore m'accuser d'être Philosophe? —Qui, moi? à Dieu ne plaise que je vous en soupçonne; je suis seulement un peu étonnée de vous trouver ici; je vous croyois à battre la Calabre. N'est-ce pas le voyage que vous nous annonciez? Oui, mais j'ai besoin de quelque temps

pour réfléchir; & je me suis retiré ici pour finir mes époques. — On vous en donnera tout le temps, lui dit alors notre Suisse, assez étonné de me trouver en pays de connoissance, mais en m'avertissant de ne pas m'arrêter trop longtemps à chaque loge, parce qu'il en restoit beaucoup d'autres à voir. Je le priai au moins de nous dire ce qui pouvoit avoir amené M. Rupicole au petit Berne. Au lieu de me répondre, il entre dans la loge, & m'apporte un papier qu'il avoit apperçu sur la table du malade. La piece est curieuse, Chevalier; vous ne serez pas fâché d'avoir lu des époques d'une espece assez neuve.

Cent trente-six mille ans avant le premier jour & la premiere nuit, époque primitive & remarquable dans les Archives de l'Univers; la moitié de la mer se fait montagne, les Alpes, l'Apennin, le Caucase paroissent au fond de l'océan.

Deux cent soixante-dix mille ans avant le premier soir, seconde époque, & volcans primitifs, premiere lave, premier basalte; *le temps ne coute rien à la Nature*, pas plus qu'au Philosophe.

L'an de nos montagnes cinq cent trente-six mille, époque troisieme, la *terre fait un tour sur elle-même*; le premier jour

commence; grand fracas ſur le Globe; les pôles s'applatiſſent, les abîmes s'entr'ouvrent, la mer s'y précipite.

L'an de l'Ere commune 1781, quatrieme époque dans les annales phyſiques; les huitres qui n'avoient bâti, deux années auparavant, leurs montagnes de marbre qu'aux pieds des grandes Alpes, ſe trouvent les avoir bâties ſur le haut de la grande chaîne granitique.

L'an de la même Ere 1782 (*a*), derniere époque, & voyage en Calabre pour confirmer toutes les autres.

Si j'en avois le temps, Chevalier, je vous ferois obſerver la révolution que doit avoir éprouvée le cerveau de M. Rupicole, depuis que nous le croyons parti pour la Calabre; mais vous remarquerez aſſez de vous-même la différence de ces époques, & de celles qu'il nous avoit aidés à calculer il n'y a que deux ans. Il ne connoiſſoit pas alors les mois & les années, les ſiecles plus anciens que le jour; C'eſt-là, m'a-t-on dit, le premier de ſes droits au petit Berne: n'ayant pas le temps

(*a*) *Note*. La différence des époques doit encore empêcher ici toute application.

de

de vous les dire tous, passons à la loge de son voisin.

Celui-ci a aussi ses époques avant le premier jour; mais il faisoit bien autre chose le jour que nous le vîmes. Fort occupé près d'un bassin plein d'eau, tantôt il l'agitoit de toutes ses forces, tantôt il y jetoit du sable, de la glu, de la fange, & puis il remuoit encore son bassin. Savez-vous, me dit notre Suisse, ce qu'il prétend tirer de ce mélange? Il nous a promis qu'à force d'agiter son bassin, & sa bourbe, & sa glu, il en feroit sortir un œillet, une carpe, des écus, des bœufs, des moutons & des hommes. Je lui ai promis, moi, que sa loge ne seroit point ouverte, jusqu'à ce qu'il en voie au moins éclore un veau ou un lapin (*a*).

(*a*) » Les germes des animaux, ainsi que ceux » des végétaux & des minéraux, agités suffisam- » ment dans le mélange fangeux & corrompu des » eaux de la terre, sortirent, à leur terme, de la » matiere même de la terre..... Les hommes » furent du nombre de ces animaux «. (*Syst. de la Raison*, c. 1.) Ailleurs, le même Auteur appelle ces germes la *glu génératrice*. Nous ne dissimulons pas qu'il y a quelque ressemblance entre ses idées & celles du malade dont on vient de

En voilà bien assez, Chevalier, pour vous faire sentir toute la différence qu'il y a des malades de la premiere cour, & de leur philosophie, à celle de nos grands Systématiques. Je vais donc vous introduire dans la seconde ; vous allez encore n'y entrer qu'en tremblant, à l'aspect des nouvelles étiquettes. D'un côté, vous lirez : *Philophes sans Dieu* ; de l'autre, vous verrez : Le *Sage au double Dieu* ; ici : *Le Dieu grand Tout* ; là : *Le Dieu électrique*, entre le Dieu du *soir & le Dieu du matin*. Crainte que vos alarmes ne durent trop long-temps, écoutez ce qui m'a désabusée sur ces pauvres malades, que j'aurois pris aussi pour nos grands Hommes.

J'étois fort étonnée de les voir presque tous liés & garrottés de maniere à ne pouvoir remuer ni les pieds ni les mains. Ce n'étoit pas là le régime de la premiere cour. J'en demande la cause. Je vais vous la montrer, répond M. le Suisse ; vous voyez celui-là, vous entendez comme il crie de toutes ses forces : *Liberté ! Liberté !* Voyons s'il se croira long-temps créé pour être libre. Là-dessus on délie

parler ; mais il y aura sans doute aussi quelque différence qui doit empêcher l'application. *Note de l'Editeur.*

celui qu'il m'indiquoit ; on ouvre même la porte de sa loge ; on l'invite à sortir & à se promener. Je m'attends à le voir s'applaudir de recouvrer enfin cette liberté qu'il réclamoit si hautement. Point du tout ; on a beau le presser de sortir de sa loge ; *Socrate*, répond-il d'un ton assez plaisant, *Socrate* ne veut point *sortir de sa prison dont la porte est ouverte ; mais en cela Socrate n'agit pas plus librement que la pierre qui tombe, ou se trouve arrêtée dans sa chute ; des chaînes invisibles le retiennent.* Et il sait très-bien que la *liberté n'est qu'une chimere.* (Ext. du Syst. N. t. 1, c. 11.) En ce cas, repartit notre Suisse, qu'on enchaîne encore Socrate jusqu'à nouvel ordre.

Vous voyez à présent, continue notre guide, en se tournant vers moi, quelle est la maladie de ces bonnes gens-là ; combien elle est bizarre. Sont-ils pleinement libres d'aller où bon leur semble, de faire ce qu'ils veulent ? je ne sais quelle idée *d'une nécessité absolue, d'un destin inexorable, d'une fatalité indomptable,* leur roule dans la tête ; ils vont par-tout, jurant & protestant qu'ils sont *esclaves*, qu'ils n'ont pas seulement la liberté de remuer le petit doigt, ou de ne pas le remuer. Nos

Médecins ont fait, pour les guérir, un raisonnement qui me paroît fort juste. Ces malades, ont-ils dit, se croient tous enchaînés lorsqu'ils sont libres ; peut-être croiront-ils être libres, lorsqu'ils se verront enchaînés. L'expédient réussit assez bien ; mais si nous les délivrons trop tôt de leurs chaînes, si l'idée de la liberté n'a pas eu le temps de se graver assez profondément dans leur cerveau, à peine sont-ils libres, qu'ils se croient de nouveau parfaitement esclaves ; c'est à recommencer comme vous l'avez vu. Il les faut quelquefois tenir dans les fers bien des années de suite, pour que la liberté ne soit plus chimérique à leurs yeux ; & il n'y a guere *plus de* six mois que celui-ci est à la chaîne. Encore un ou deux ans, il en viendra peut-être à concevoir qu'on peut absolument être Philosophe, sans croire que le ciel tomberoit, si l'homme étoit bien maître de cracher à droite ou à gauche, même d'être honnête homme ou fripon.

Je conviens, Chevalier, qu'il y a quelque rapport entre les malades de ces loges, & nos Philosophes esclaves ; mais il y a aussi une différence que je ne crois pas bien nécessaire de vous indiquer. En revanche, qu'allez-vous me dire de ceux-

ci ? Je m'étois avancée vers le milieu de la cour, lorsque tout à coup j'apperçois un certain malade qui me faisoit signe de venir vers lui, en riant de tout son cœur. Je m'approche.... Vois-tu, me dit-il à travers la grille de sa loge, & en montrant le Suisse; vois-tu cet homme-là ? il me prend pour un fou, & pense me tenir ici bien enfermé; mais je ris de sa loge & de toutes ses clefs. Tu sais bien qu'on ne peut enfermer que le corps; & je suis *tout esprit, moi*; je sortirai d'ici quand je voudrai. — Sera-ce bientôt ? — Non; car j'ai trop de plaisir à voir d'ici ce véritable fou logé là devant moi. Le bon homme prétend avoir perdu son ame, & se croit tout matiere. Moi, qui sais qu'il n'est pas un seul brin de matiere dans tout le monde, tu sens combien il doit me divertir.

Un instant après cette scene, nous en eûmes une autre dans le même genre. Notre Suisse m'avoit appelée auprès d'un malade, qui sans doute avoit appris de Voltaire, que, lorsque je me brûle, c'est le feu qui en souffre; que si je prends les bains, c'est le feu qui en sent tout le plaisir; que si je pense enfin, & me réjouis ou m'attriste, c'est le feu qui pense dans

moi, qui s'attriste ou qui se réjouit. Cette idée, dans le Sage de Ferney, pouvoit être admirable ; mais croyez-vous qu'il ne l'eût pas trouvée lui-même un peu risible, s'il avoit pu prévoir les conséquences qu'on a su en tirer au petit Berne ? Le Suisse, qui par fois aime à se divertir des idées de ses malades, m'apporte une bougie tout allumée, & me dit de l'éteindre en présence de celui-ci. Je la souffle ; & voilà notre Philosophe qui se met à pleurer, en disant que j'avois tué une ame. Dans la loge opposée, j'entends en même temps un grand éclat de rire. J'y cours. Tu as vu, me dit le malade que j'y trouve, tu as vu ce bon homme ; il il s'est imaginé que le *feu* est son ame ; moi qui sais que c'est l'eau, je me moque de lui.

Mais adieu, Chevalier, voilà trois ou quatre malades qui arrivent au petit Berne ; le Gouverneur m'envoie *inviter* à la premiere entrevue, & je n'ai garde d'y manquer. Le reste de nos loges au courrier prochain.

LETTRE LVII.

La Baronne au Chevalier.

QUE j'ai bien fait, Chevalier, de ne pas manquer hier à l'arrivée de nos nouveaux débarqués! Il manquoit, il est vrai, quelques pieces pour le procès-verbal; mais l'entrevue ne me montre pas moins trois malades d'une nouvelle espece. On n'en connoissoit pas encore de pareils au petit Berne. Le premier ne fait guere que mesurer, peindre & graver des ames; le second *les distille*; le troisieme les suit, après la mort, sur le chemin de la lune, & puis un peu plus loin. Oh le curieux voyage que celui-là! Je vous en dirai quelque chose: mais que pensez-vous d'abord des deux premiers?

Si vous êtes *savant*, l'un, en faisant l'image de votre ame, ne lui donnera guere que deux ou trois pouces de longueur, sur trois lignes de large, remplies de petites pensées rouges & violettes, de sensations vertes ou grises, de volontés

bleues & jaunes, qui feront de votre ame en miniature un portrait assez drôle. La trouvez-vous un peu petite? il conviendra sans peine que ses limites *sont un peu trop bornées*, que l'*ame* a dans le fond *plus d'étendue qu'on ne pense*; il vous en promettra une autre d'un demi-pied de long. (*V. Lamet. t.* 1, *n.* 8.) Celle-ci seroit-elle encore trop petite? pour vous contenter, notre Distillateur prendra son alambic, & vous verrez cette ame de six pouces au plus, devenir *infinie.* Il doit au premier jour établir dans sa loge un *laboratoire*; & là nous apprendrons *cette chimie sublime, qui, en faisant passer de très-petits atomes par des filieres végétales, métamorphose l'homme en esprit infini.*

Savez-vous, Chevalier, que vous avez passé par ce laboratoire? savez-vous bien que si vous n'étiez *infini*, vous n'auriez point connu l'*erreur* ni *le malheur?* que vous seriez l'énigme *d'un mot inexplicable?* J'avoue que je suis fort peu jalouse de mon *infinité*, depuis que je sais que sans ce privilége, je n'aurois à craindre ni rhume ni migraine. (*Voyez les lacunes de la Philosophie, troisieme Partie.*) N'importe; je n'en suis pas moins curieuse de voir notre malade distiller une douzaine

d'esprits *infinis* dans sa petite loge. La seule peur que j'aye, c'est que le sien ne reste au fond de l'alambic.

Si l'opération réussit, j'aurai soin de vous en instruire; mais si vous n'aimez pas ces *infinis*, je vous conduirai chez notre troisieme malade. Votre ame, dans sa loge, n'est pas tout-à-fait aussi grande; elle n'est au contraire qu'un petit corpuscule *infiniment petit*. (V. Économie de la Nature, chap. 8.) En revanche, l'histoire de cette ame infiniment petite est assez intéressante; c'est de la bouche même de notre malade que je l'ai apprise; & comme elle seroit un peu longue, je ne la prendrai aujourd'hui qu'à l'instant où elle m'a paru la plus curieuse, c'est-à-dire, à celui où notre petite ame commence à voyager dans l'autre monde. J'ai bien peur encore que cette histoire ne soit pas des plus courtes. Mais il faut toujours que je vous la raconte, du moins en abrégé; car elle m'a paru tout-à-fait neuve. Ecoutez-la bien, je vous prie, & vous me direz si c'est de notre école qu'elle est sortie.

Entre la lune & nous, à peu près à un tiers du tiers du chemin, est une région peu connue jusqu'ici de tous nos Astronomes.

C'eſt là que vont ſe rendre tous les atomes qui peuvent s'élever à une certaine diſtance de la terre par la vertu de l'*aſcenſion*, contraire à la vertu de la peſanteur ou de la *gravité*. Il y a beaucoup d'éther dans cet endroit ; il y eſt fort *condenſé*, mais il y a ſur-tout beaucoup de fumée ; car c'eſt là que ſe rend toute celle qui, au ſortir de nos cheminées, n'a pas aſſez de force pour retomber en pluie & ſe joindre aux nuages. C'eſt là auſſi que doit monter votre ame *aſſujettie aux mêmes loix de mouvement qui ſont établies pour la fumée & pour toute matiere.* (Econ. de la Nat. c. 19.) Si vous n'aimez point ce ſéjour enfumé, j'en ſuis fâchée pour vous ; car, vous aurez beau faire, il vous *ſera auſſi impoſſible de vous diſpenſer de cette loi, qu'il eſt impoſſible à un homme placé ſur le haut d'un mur, de s'empêcher de tomber s'il ſort de ſon équilibre.* (Ibid.)

Mais eſt-ce en ligne droite que vous y monterez, ou bien en ligne courbe ? Si la lune, à l'inſtant de votre mort, eſt ſur l'horizon, & ſur-tout au zénith, vous partirez par la ligne droite ; & comme vous n'aurez *que* 20,000 *milles géographiques à parcourir, en ſuppoſant que vous*

alliez aussi vîte que la fumée, qui s'éleve d'un pied par seconde, vous arriverez à votre Paradis enfumé *en deux heures & demie environ*. (Id. n°. 274.) Si, lors de votre mort, la lune se trouve sous l'horizon, & sur-tout au nadhir, votre ame ne peut prendre que la ligne courbe, & vous arriverez un peu plus tard.

Mais que ferez-vous là ? Vous y verrez d'abord nombreuse compagnie ; car, honnêtes gens & fripons, tout monte, comme vous & comme la fumée, dans ce centre commun de gravité de la terre & de la lune. Vous tournerez ensuite comme la lune autour de nous, à peu près *autant de temps que la vie d'un homme peut durer ici-bas*. (Id. n. 276.) Après quoi vous mourrez *une seconde fois*; oui, Chevalier, une seconde fois, & ce ne sera pas la derniere. Mais consolez-vous, *cette seconde mort ne sera pas aussi pénible que la premiere, parce que votre second passage ne sera pas aussi tranchant que le premier*. (Ibid.)

Vous croyez peut-être que ce second passage vous conduira à un tiers plus haut, & toujours du côté de la lune ? Point du tout. C'est vers le soleil même, c'est-à-dire, *vers le centre du systême so-*

laire; que vous irez chercher le second Paradis. En calculant toujours sur le pied de *la fumée qui s'éleve d'un pied par seconde*, ayant à peu près soixante-trois millions de lieues à parcourir, vous serez cette fois bien plus long-temps en route. Arrivé au soleil, vous aurez un peu chaud; mais il se fera *un troisieme développement*, & vous mourrez enfin pour la derniere fois. (*Ibid.*) Après quoi vous ressusciterez pour un voyage un peu plus long, pour marcher *vers le centre de l'Univers*. (Ibid.) Que vous serez puissant, si vous y arrivez jamais à ce bienheureux centre ! L'intelligence qui s'y trouve placée, devient par cela *seul la suprême intelligence*. (Id. n°. 286.) Mais votre pauvre ame en approchera *éternellement, sans jamais y arriver*. (Id. n°. 276.) Un million de particules s'y rendent de toutes les parties de l'Univers; *l'éther, par cette raison, s'y trouve extrêmement condensé*. (n°. 318.) Votre ame s'y verra bien gênée, bien serrée; ce n'en est pas moins là qu'il vous faudra passer la vie éternelle. Je ne vous dirai pas que je vous la souhaite; mais ce que je puis bien vous protester, c'est qu'il n'y a pas un mot dans toute cette histoire de votre ame,

que je n'aye entendu de la bouche de notre malade. S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'elle ſe trouve fort longuement déduite dans une production qu'il a intitulée l'*Economie de la Nature*, on prétend ici qu'il n'aura pas beſoin de procès-verbal pour conſtater ſes droits, & que ſon Livre ſeul vaut dix loges entieres.

Je prévois, Chevalier, une difficulté que vous allez me faire. Comment, me direz-vous, comment toutes ces loges ſeroient-elles uniquement conſacrées à nos freres malades, puiſqu'il n'entra jamais de pareilles abſurdités dans le cerveau de nos Sages ? Au moins ne m'avez-vous pas encore donné de pareilles leçons. Je réponds, que d'abord ces trois derniers malades ont pour nous une affection ſincere; en ſecond lieu, que, malgré toutes ces petites extravagances, ils ne laiſſent pas que d'avoir bien des opinions qu'ils ne peuvent avoir priſes qu'à notre école. Celui qui peint les ames, les grave & les meſure, croit fermement, par exemple, à l'homme plante, & aux œufs que la Terre pondoit dans ſon jeune temps. Le Diſtillateur a paru avoir un penchant très-décidé pour le laboratoire du *Dieu grand Tout*; & l'homme de la lune, au

tere distinctif de nos malades, & ce qui peut, dans leur aberration, leur rester encore de notre école. Vous avez vu aussi à quel point tout ce qu'ils ajoutent pourroit entretenir des soupçons assez peu honorables pour leurs Maîtres. Convenez donc aussi que nous devons au Gouverneur du petit Berne de grands remercîmens, pour tous les soins qu'il prend de les dérober aux yeux du préjugé. Si vous craignez encore de faire cet aveu, je vous demanderai quelle gloire nous pourrions tirer de certains autres malades dont il me reste à vous parler? Il m'a paru que l'on ne savoit trop au petit Berne, à quelle classe de nos Sages on doit les rapporter. Aussi ne les a-t-on logés ni dans la cour de nos Systématiques, ni dans celle des Métaphysiciens, ni dans celle qu'on s'est avisé d'assigner à nos grands Moralistes, à nos Politiques, &c. On leur a destiné une cour à part, sans autre précaution que de les réunir dans différens quartiers, suivant le plus ou moins de rapport qu'ils ont entre eux.

Auriez-vous jamais vu, Chevalier, ces especes d'imbécilles qui répetent, répetent sans cesse ce qu'ils ont entendu, jusqu'à

jusqu'à ce qu'on prononce devant eux quelque autre chose ? Je n'ai jamais été plus surprise que de trouver ici un bon nombre d'adeptes qui ont précisément la même maladie. Notre Suisse m'avoit invitée à prononcer quelques mots à haute voix. Je prononçai distinctement : *Voltaire l'a dit*. A l'instant, voilà de toutes les loges : *Voltaire l'a dit*, *Voltare l'a dit*. Jamais on n'entendit tant d'échos à la fois, ni de plus fideles & de plus constans. Je crois que nos malades le répetent encore, & ne craignez pas qu'ils y ajoutent un seul mot du leur. Vous ne direz pas sans doute que ces bonnes gens, hors d'état de tirer une seule idée de leur propre cerveau, nous fissent jamais grand honneur dans le monde. On les appelle ici *nos Perroquets*.

Vous en verrez d'autres dont la Philosophie un peu moins bruyante, sans être moins bizarre, consiste uniquement dans certains mouvemens des pieds ou de la tête, dans des évolutions assez plaisantes, que vous leur faites faire à volonté. Jamais raisonnement n'est sorti de leur bouche : mais voulez-vous connoître leur façon de penser ? faites un argument, par exemple, sur l'immortalité, sur la

Divinité, ou sur tout autre objet semblable; ou bien contentez-vous de nommer quelqu'un de ces grands Hommes révérés du préjugé, Augustin, Chrysostome, Fénelon, Bossuet : pour toute réponse, vous verrez nos malades, l'*un* hausser les épaules, l'autre vous regarder du haut en bas, celui-ci ricanner, ceux-là sautiller, tourner sur le talon, faire la pirouette, & puis se panader, comme s'ils avoient tout répondu en Socratés. Vous mettriez leur raison à l'alambic, que vous n'en tireriez pas une meilleure raison. On les appelle ici, tantôt nos *muets importans*, & tantôt nos *pantins* : je ne les crois pas tout-à-fait mal nommés. Il en est cependant un certain nombre que vous appelleriez, avec plus de raison, nos *Freres niais*. Dites-leur la plus grande ineptie qu'on puisse imaginer, pourvu que ce soit sous le nom de Jean-Jacques, ou de quelque autre de nos Sages, ils s'extasieront, se pâmeront d'admiration. Que c'est beau ! que c'est charmant ! que c'est sublime ! .... Dites la même chose sous le nom de quelque homme attaché au préjugé, ils la trouveront pitoyable, détestable; j'en ai fait l'épreuve à diverses fois : vous ne sauriez croire à quel point elle m'a réussi.

Ce qui ne m'a pas peu humiliée, ç'a été de trouver aussi dans ces loges un assez bon nombre de *Sœurs niaises*, à qui vous feriez croire qu'une poule est accouchée de la lune ou de la comete, en leur persuadant seulement qu'un grand Homme l'a dit.

Vous en penserez, Chevalier, tout ce que vous voudrez; mais niais, & pantins, & perroquets, tous ces Messieurs me semblent assez bien logés ici pour notre honneur. Et que nous direz-vous de certains malades que vous verrez ici dans le quartier nommé la *Grenouillere*. On y trouve sur-tout un petit homme, dont la maladie est fort singuliere. Il vécut long-temps, m'a-t-on dit, fort obscur parmi nos grands Hommes: pour devenir aussi célebre qu'eux, il fit un jour trois notes sur un Livre; je crois que c'étoit sur la vie de quelque ancien Philosophe. Le voilà tout à coup qui se croit Epictete ou Séneque. Il s'enfla, il s'enfla, se bouffit, se bouffit; de peur qu'il n'en crevât, on lui fit respirer l'air de nos loges.

Vous en verrez un autre auprès de lui, qui gagna, dit-on, la même maladie, pour avoir été pendant quelque temps

trompette de Voltaire. Pour guérir le premier, on lui lit ses trois notes dans certains momens où il semble que son bon sens revient. Quant à l'autre, on assure qu'il n'y a point de remede.

En voici quelques-uns dont la maladie n'est pas moins étonnante; ils ont les dents très-longues, & l'estomac fort chaud. Savez-vous comment ils s'y prennent pour avoir du pain? Lorsqu'une faim canine les dévore, c'est alors qu'il leur faut de l'encre & du papier. Alors ils vous griffonnent de la Philosophie, & vous voyez paroître des Lettres sur les borgnes, des systêmes, des théories, des Lettres à Eugénie, des Prospectus.... C'est alors, c'est sur tout quand le dîner se fait attendre, qu'il n'est ni Dieu, ni ame, ni immortalité; que tous nos Rois sont des Tyrans; tous les sujets, des imbécilles; tous les croyans, des fanatiques. La soupe arrive-t-elle? ou bien montrez-vous une bourse à nos malades? les voilà qui se trouvent une ame, un esprit; & adieu toute leur philosophie. Vous ne serez pas étonné de lire sur leur loge: *Philosophes à jeun, ou bien les affamés.* J'en ai vu quelques-uns à qui, pour un ducat, vous auriez fait écrire qu'une huî-

re a plus d'esprit que Newton ; tant la faim & le pain ont d'empire sur ces pauvres cerveaux !

Tous ces Messieurs assurément ne sont pas faits pour être l'honneur de notre école. Mais croiriez-vous qu'on porte l'attention jusqu'à conduire ici certains petits adeptes qui ne nous feroient guere plus d'honneur ? Cela n'a jamais vu que vos cafés, ou les coulisses de vos théatres ; cela vous sait par cœur tous les noms des Actrices, tous les airs des ballets ; cela vous chantera la petite chanson bien impie, le petit vaudeville bien ordurier ; & cela vous dira : Je suis un Philosophe. Cela n'a pas même la barbe au menton, & cela sourira au seul nom de respect pour mon pere, de respect pour ma mere. Cela vous apprenoit son catéchisme, il n'y a pas quatre jours, & cela croit déjà raisonner Philosophie comme un Robinet. Dieu sait ce qui se passe dans ces petites têtes ! Ce sont nos *marmouzets*. Ce n'est pas qu'on n'en trouve quelques-uns parmi eux qui ont passé trente & quarante, qui auront même fait quelque Epître à Jean-Jacques, quelques déclamations farcies de petits traits philosophiques, pour avoir la médaille,

& prétendre au fauteuil : mais *marmouzets* encore que tout cela. Il n'y a pas plus de fond dans leur cerveau, que dans nos marionnettes ; & tout cela ne peut que nous déshonorer.

Je ne vous dirai rien de nos *petits Socrates en rabat*. J'en ai vu cependant quelques uns au petit Berne, & je ne pus m'empêcher de rire alors de mon ancienne bonhomie. Je me souvins de m'être sérieusement fâchée contre un petit Abbé dont j'avois autrefois reçu quelques visites, avant que je ne fusse initiée à nos dogmes. Ce beau petit Monsieur arrivant de Paris, bien poudré, bien musqué, s'avisa de sourire, parce que *je parlois* de l'Eglise avec respect. Bientôt *je m'apperçus* qu'en petit imbécille, il s'imaginoît qu'un Abbé incrédule devoit être un prodige. En effet, c'en étoit un tout neuf pour moi : j'étois dévote alors, j'en avois tout le zele. M. l'Abbé sourit encore au nom de Religion. Oh ! vous croyez donc, lui dis je, vous croyez donc, M. que je vais vous prendre pour un homme d'esprit, parce que vous n'avez ni mœurs ni religion ? Détrompez-vous, de grace : je serois la plus incrédule des femmes, que *je* n'aurois pour vous que du mépris.

Etes-vous Turc, Monsieur ? arborez le turban. Etes-vous un de nos Philosophes modernes ? osez le paroître, & jetez-là votre rabat. Que diriez-vous d'un militaire qui nous déclameroit sans cesse contre son régiment & contre le service du Roi ? Que ne laisse-t-il là son uniforme, & l'état qu'il annonce, s'il ne veut en remplir les devoirs ? Vous attendez sans doute un bénéfice par la protection de nos prétendus Sages ? M. l'Abbé, croyez qu'un hypocrite, un fourbe & un lâche qui trahit son état, est tôt ou tard un très-mauvais sujet aux yeux des deux partis. Avec une pension ou un bon bénéfice, tout en philosophant, prêchant, argumentant contre l'Eglise, vous n'en serez pas moins, aux yeux des gens instruits, un petit ignorant qui devriez étudier votre Théologie; un véritable ingrat qui calomniez vos freres; une espece de monstre qui plongez le poignard dans le sein d'une mere que vous déshonorez, & dont vous volez chaque jour la substance.

Que j'étois donc bonne, Chevalier, de m'emporter ainsi contre notre petit Philosophe en rabat ! Je sens bien qu'aujourd'hui je ne l'aimerois pas davantage;

mais si je le rencontre de nouveau sur mes pas, je vous promets de lui trouver sa loge.

Croiriez-vous qu'il en y a un ici dont la Philosophie s'est tournée en véritable rage ? J'approchois de sa loge, dans le fond de la cour. Prenez garde à vous, me cria notre Suisse, il a mordu sa mere. J'approchai cependant avec mes deux compagnons de voyage : notre fou les prit sans doute pour quelques Docteurs de Sorbonne. *Oh Théologiens !* se mit-il à crier, *oh mes freres ! oh brutes ! grand Dieu ! quelles extravagances atroces ils imputent !* Les voilà ces *démons qui te blasphêment. . . . . . . Aux champs, canaille . . . . Soldats, armez-vous de vos fouets. Aux champs, cette canaille, aux champs !*

Notre Abbé n'étoit pas le seul enragé de la cour ; de la loge voisine, étiquetée l'*Energumene*, s'éleve une autre voix : » Meurs, Moïse, meurs, Tyran des-» tructeur ; que la terre s'entr'ouvre sous » tes pas, & t'engloutisse ! Monstre abo-» minable, dont l'haleine empestée a » soufflé sur la terre les semences empoi-» sonnées du plus détestable fanatisme ! » Que ta mémoire abominable reste en

» horreur

» horreur à tous les siecles, & périssent
» ceux qui te réverent ! Meurs, Moïse,
» meurs « ! (*La Moïsade, vers la fin.*)

Ce n'est pas Moïse, reprend alors le premier enragé, c'est toi que je déteste, *ô Église Romaine ! c'est toi qui devois faire de l'Europe un repaire de tigres & de serpens.....* (a). Et vous, Tyrans, Monarques, Rois, Despotes, *qu'un glaive parallele se promene sur vos têtes, & moissonne toutes celles qui s'élevent au dessus du plan horizontal !....* Peuples, souvenez-vous de vos prérogatives. Mais quoi ! *Peuples lâches ! imbécille troupeau ! vous vous contentez de gémir, quand vous devriez rugir !* (V. Hist. Phil. & Polit. tom. 3, p. 317.)

Ah ! Chevalier, je n'aime point les Philosophes qui rugissent; j'avois pris la fuite, & me voilà tombée de Carybde

(a) Quant à cet Abbé enragé, nous avouons qu'il est difficile de le méconnoître. Ceux qui ont lu l'Histoire Philosophique & Politique de l'Abbé Raynal, peuvent se rappeler une foule de traits semblables, dont on ne fait ici que changer la tournure. Voyez, entre autres, le tome III de cette Histoire, page 124; tome IV, page 535; tome I, pages 40 & 166; tome III, page 317, nouv. édit. in-4°. & passim.

en Sylla. » Rois, Princes, Monarques,
» apprenez que notre consentement seul
» peut faire de nous des Citoyens sou-
» mis, & de vous des Souverains légiti-
» mes.... Nous avons été les plus foibles,
» nous avons cédé à la force; mais si
» jamais nous devenons les plus forts,
» nous vous arracherons un pouvoir usur-
» pé, lorsque vous ne vous en servirez
» que pour notre malheur. Ce n'est qu'en
» nous faisant du bien, que nous con-
» sentirons à oublier ces titres infames
» (de succession ou de conquête), par
» lesquels vous régnez sur nous.......
» Si nous sommes trop foibles pour se-
» couer votre joug, nous le porterons en
» frémissant; vous aurez un ennemi dans
» chacun de vos esclaves, & vous serez
» à chaque instant obligés de trembler
» sur ce trône dont vous n'êtes que l'in-
» juste Usurpateur «. (*Ext. du Syst. Soc. t. 2, c. 1.*)

Devinez, Chevalier, d'où venoit cette voix terrible & menaçante. Du haut d'un donjon où l'on s'est avisé de loger nos Politiques. Ces bonnes gens, accoutumés sans doute dans la Capitale à gouverner le Monde du haut de leurs greniers, continuent ici à gourmander les Souve-

rains. C'eſt à eux qu'appartient le droit de modérer les deux Puiſſances, de fixer leurs limites, & de faire des loix. Tout Souverain qu'ils ne font pas eux-mêmes, qu'ils n'ont pas vu élire, & qu'ils ne peuvent pas dépoſer à leur gré, n'eſt pour eux qu'un Tyran, qu'un Deſpote, & qu'un Uſurpateur. Ce qu'il y a ſur-tout de ſingulier dans leur maladie, c'eſt qu'après avoir traité nos Rois, tantôt de vains *fantômes*, tantôt de *Tyrans imbécilles*, vous les entendez étaler les importans ſervices que la Philoſophie rendit en tous les temps à la Couronne, & les bienfaits qu'ils ont droit d'exiger.

En bonne Françoiſe, j'avois été un peu plus que ſurpriſe de l'apoſtrophe que je venois d'entendre, qui ne fut pas la ſeule, à beaucoup près, qui partit du donjon. Mais imaginez ſi je pus m'empêcher de rire, lors qu'après ces arrêts terribles pour le Trône, s'éleve tout à coup une voix aigre & glapiſſante : Rois, Princes & Monarques, *ſouvenez-vous de la reconnoiſſance que nous avons droit d'exiger de vous .... l'étendard de la révolte a été mis à la main des ſujets contre leur Souverain .... c'eſt par les lumieres de la Philoſophie que vous êtes délivrés de ces*

maux. . . . Ce sont les Philosohes qui, au péril de leur liberté, de leur fortune & de leur vie, ont ouvert les yeux des Peuples & des Rois. Connoissez *l'importance de leurs services*, & que *l'effet le plus réel de votre reconnoissance soit la protection que vous devez aux Philosophes leurs successeurs.* (Imité de l'Abus de la Critique, n°. 28.)

Seroit-ce, Chevalier, par un mélange aussi bizarre de prétendus services & de folles menaces, d'injures extravagantes lancées contre les Rois, par ces principes destructeurs de toute Monarchie, que nos Sages de la Capitale auroient cru mériter les pensions de la Cour ? Avouez que c'est au petit Berne qu'il faut venir pour trouver des cerveaux où toutes ces idées se combinent.

Quoi ! des Francois se croire Philosophes, & n'avoir dans la bouche que les mots de Tyrans, de Déspotes, lorsqu'ils parlent des Rois ! Affecter sans cesse de présenter nos Souverains sous les traits les plus odieux, & leur disputer continuellement les titres par lesquels ils regnent sur nous ! Quoi ! les Philosophes de la Nation la plus justement célebre par son attachement pour ses Rois, dé-

crier continuellement la Monarchie ! Répandre des principes capables à la longue de faire fermenter les esprits ; d'éteindre insensiblement tout respect, tout amour pour la personne de nos Souverains, & d'amener les révolutions les plus terribles dans le Gouvernement ! Non, non, ce n'est pas là de la Philosophie. Je conviens que vous ne m'avez pas encore fait connoître nos grands Politiques ; mais à ces traits seuls je conçois assez que ceux du petit Berne ne sauroient être mieux logés que dans leur donjon, & pour notre honneur, & pour la tranquillité de l'Etat. Loin de solliciter leur élargissement, n'en soufflons pas le mot. Si le Ministere venoit à s'en mêler, je conçois qu'il pourroit arriver quelque chose de pis.

Adieu, Chevalier, je termine ici ma relation. Quelque longue qu'elle soit, je pourrois y ajouter bien d'autres choses, sur-tout si je voulois vous parler des loges des Moralistes, des Historiens, des Théologiens du petit Berne : mais vous ne m'avez pas encore fait connoître les nôtres ; je ne fixerois pas assez exactement ce qu'ils ont de commun & ce qui les distingue. Crainte de m'y méprendre,

j'attendrai vos leçons, bien fâchée ſans doute que l'aventure de notre malade les ait ſuſpendues; mais enchantée au moins que mon voyage au petit *Berne* m'ait fait connoître un établiſſement ſi utile à notre gloire, & vous ait enfin perſuadé que je ſais encore diſtinguer les vrais Sages, de nos freres malades. Adieu.

LETTRE LVIII.

La Baronne au Chevalier.

JE reprends la plume, Chevalier, pour vous parler d'un quartier du petit Berne que je suis trop fâchée d'avoir oublié. C'est celui des girouettes. Pour vous faire juger si ce sont encore ici de nos grands Hommes, je ne veux que vous dire la maniere dont s'y prit notre Suisse pour nous faire connoître leur maladie. Il en appelle un hors de sa loge, l'établit au milieu de la cour, & lui commande l'exercice de la *girouette*; exercice assez neuf, comme vous allez le voir; car voici en quoi il consiste.

On poste d'abord le malade vers l'orient; on lui fait une question, on écrit la réponse; ensuite on lui commande un quart de conversion, un demi-tour à droite; il se trouve au midi, ou bien à l'occident. On renouvelle la même question, on écrit encore la réponse; & ainsi de suite au nord, au sud-ouest, au sud-sud-est, &c. Vous serez certaine-

ment curieux de voir quelques-unes de ces réponses. Je vais vous copier celles que j'ai moi-même entendues. Je conviens que d'abord il me sembla entendre ce même Philosophe qui avoit un Dieu la veille, & qui n'en avoit point le lendemain. Mais très-certainement il doit y avoir quelque différence : car, vous avez beau dire, M. Diderot n'est pas assurément une girouette ; M. d'Alembert, malgré ses oui, ses non ; M. de Voltaire sur-tout n'est pas une girouette. Ce n'est point parce qu'ils sont tournés vers l'orient ou l'occident, que leurs opinions varient du blanc au noir, au lieu qu'il n'en faut jamais davantage *au petit Berne*, pour y voir les prodiges de variété dont j'ai été témoin.

La question que nous fîmes au malade étoit celle-ci : Croyez-vous en Dieu ?

Voici en abrégé, mais fidélement extraites les quatre réponses faites aux quatre points cardinaux.

Réponse du malade à l'orient.

Non seulement je crois qu'il existe un Dieu ; mais pour ne pas le croire, il faudroit être un fou de mauvaise foi &

dominé par ses passions. Si nous avons des Athées, c'est que *le tableau de l'avenir les trouble, & qu'ils s'enhardissent contre ses terreurs.* (V. Nouv. Pens. Phil. p. 15, 20 & 25.)

Réponse du malade à l'occident.

Je vous dis, moi, qu'il n'y a point de Dieu. Qu'avez-vous à me répondre? Que si je n'avois rien à craindre de Dieu, je n'en combattrois pas l'existence. Laissons cette phrase aux déclamateurs; elle peut choquer la vérité; l'urbanité la défend. (Pens. Phil. no. 15.) *Il faut en convenir, la crainte & les besoins ont créé les Dieux; les préjugés ont fait leurs attributs, & la foiblesse de la raison a perpétué leur existence. Voilà ce que dira l'homme sans crainte, sans espoir, & dans toute la force de sa raison.* (Voyez Nouv. Pens. Phil. pages 24 & 25, par le même Auteur.)

Réponse du malade au midi.

J'ai la tête trop forte, pour être inquiété par l'incertitude. Le scepticisme est le parti du Sage. Je laisse disputer

les Athées, & ceux qui croient en Dieu ; & je n'en dors pas moins tranquillement sur *les deux oreillers de l'ignorance & de l'incuriosité.* (V. Pens. Phil. nos. 27, 33 & 34.)

Réponse du malade au nord.

Non seulement je crois en Dieu, mais je le suis moi-même ; car mon *ame immortelle est à mes yeux une substance* spirituelle, parcelle de la substance même de l'Être suprême. Je suis donc au moins partie de Dieu, & je le deviendrai un jour tout entier (*a*).

(*a*) Si nos malades ne répetent pas exactement mot à mot les leçons de certains Sages, il faut convenir qu'ils en prennent le sens assez fidélement. Voici apparemment ce que celui-ci avoit appris de M. Diderot. » S'il est plus aisé de concevoir l'existence & l'immortalité d'un Être » suprême, il n'est pas difficile de donner croyance » à l'immortalité de l'ame. Cette ame sera alors » à mes yeux une substance spirituelle, parcelle » de la substance même de l'Être suprême, qui, » en créant l'homme, l'aura fait passer dans » l'homme, pour se diviser ensuite en autant de » parties qu'il y auroit d'hommes existans jusqu'à » la fin des siecles, où alors toutes ces parcelles » viendroient se réunir à la substance divine, » comme elles en étoient émanées «. (*Nouv. Pens. Phil. p.* 18.)

Tout n'eſt pas dit encore, Chevalier, nous fîmes prendre au malade, non plus les points cardinaux, mais les intermédiaires. Vous venez de le voir Dieu, & partie de Dieu; une petite converſion vers *le nord-eſt* changea tellement ſes idées, qu'il ne trouvoit plus rien de *ſi abſurde* & de ſi puéril, que de faire de l'homme une particule de la Divinité. Néron & Louis IX, diſoit-il, Cromwel & ſaint André, tant de fripons & tant de braves gens, parcelles d'un Dieu! *quelle abſurdité!* C'étoit en effet partager aſſez plaiſamment la Divinité (*a*).

Nous demandons encore un demi-tour à droite; & le malade au ſud-oueſt ſe

J'avoue que ce texte ſemble autoriſer la réponſe du malade; mais en revanche, voyez la note ſuivante.

(*a*) Trois pages après le texte cité dans la note précédente, M. Diderot, réfutant Spinoſa, trouve *fort abſurde* la folle opinion qui fait de chaque homme une *modification de la Divinité*. Dans ce ſyſtême, dit-il, *Dieu ſeroit à la fois bon & mauvais; car il peut arriver qu'un Néron ſoit contemporain d'un Louis IX.* Sans doute que, ſuivant ce Philoſophe, la partie de Dieu qui ſeroit Néron, ne ſeroit pas *mauvaiſe*, & celle qui ſeroit Louis IX, ne ſeroit pas bonne. Il faut donc bien ſe garder encore de le confondre avec notre malade.

trouve pareille, non de Dieu, mais de l'ancien *prototype*, issu, corps & ame, du grand animal; & prêt à y rentrer. Sud-sud-est, il n'est plus que l'animal qui veille. Est-est-sud, l'idée de Dieu revient; mais si en avançant d'un pas vers l'orient, le malade nous dit très-positivement : *Je ne crois pas qu'il y ait des Matérialistes ou des Athées de bonne foi* (Nouv. Pens. Phil. pag. 15); en avançant de deux : Je suis *persuadé*, ajoute-t'il, *qu'il y a des Athées, & qu'ils sont de bonne foi* (Id. pag. 20.), on veut savoir s'il le sera lui-même, on le fait retourner vers le midi. *Si j'avois le malheur d'être Athée*, répond-il alors, *je nierois, sans balancer, que je le suis, si l'on exigeoit de moi une profession de foi.* (Id. pag. 38.) Je mentirois en face au Magistrat & à l'Eglise..... A la loge, à la loge, lui dit alors le Suisse; à la loge, Monsieur; on voit bien quelle espece de Philosophe vous êtes.

Je voudrois continuer & vous parler encore de quelques autres malades *girouettes*. C'est réellement une maladie bien singuliere que celle-là. Au nord, ils ont un esprit; en plein midi, ils n'en ont plus. A l'est, ils sont tous libres; à l'ouest, pures machines. Enfin, vous croiriez que

ce ſont nos Philoſophes pour, nos Philoſophes contre, & nos Philoſophes tantôt pour, tantôt contre, & tantôt entre deux. Mais, encore une fois, prenez-y bien garde : à notre école, c'eſt la Philoſophie qui dicte les oui, les non & les peut-être ; au lieu que c'eſt le vent qui fait tourner ici les têtes & les opinions. Cette différence avoit ſans doute été bien obſervée par nos Sages ; car elle eſt, ſuivant les archives du petit Berne, un des premiers motifs de ſa fondation.

Adieu, Chevalier, je ferois encore un volume au lieu d'une lettre, ſi je voulois tout dire.

LETTRE LIX.

Le Chevalier à la Baronne.

MADAME,

Au point où vous en êtes, ce n'est point par moi-même, par mes propres leçons que je dois espérer de vous désabuser. Ce sont nos Maîtres seuls qu'il faut laisser parler, pour vous faire connoître le plus affreux des piéges que le préjugé ait encore tendu à la *Philosophie.*

Avec moins de zele pour votre propre gloire, j'aurois sans doute moins cherché à vous détromper d'une erreur monstrueuse ; je n'aurois pas imaginé le seul moyen peut-être qui nous reste encore pour vous en délivrer, & vous apprendre enfin ce que c'est que ces hommes que vous croyez si dignes de leur petite loge. Ce moyen, que me fait encore trouver mon zele pour vous désabuser, le voici, Madame ; jugez, par sa nature, de la cruelle erreur dont je me flatte, hélas ! en vain peut-être, qu'il vous retirera.

Cette lettre-ci ne vous parviendra point par la voie ordinaire ; celui qui est chargé de vous la remettre dans le plus grand secret, est en même temps porteur de divers livres, sublimes productions de nós grands Hommes, de ces hommes à qui vous ne contesterez assurément pas le titre de Philosophe & la gloire des Précepteurs du genre humain. Parcourez les endroits que j'ai notés pour vous ; lisez & méditez, Madame ; comparez ensuite les leçons de nos Sages, avec les réponses de vos prétendus malades dans leurs procès-verbaux, avec tous ces principes & toutes ces maximes qui ne vous ont paru, au petit Berne, que le fruit du délire & de l'aberration la plus complette. Oui, Madame, lisez & comparez, je ne dis plus, ce que j'ai pris la peine de transcrire pour vous, lisez les Œuvres mêmes de nos Sages les plus illustres ; mettez-les à côté des interrogatoires & des réponses de vos prétendus malades, même dans l'exercice de la girouette. Je ne préviendrai pas les conséquences que vous devez tirer de la conformité la plus parfaite ; mais en voyant les Maîtres admirés, respectés, couverts de gloire partout où la Philosophie a pu étendre son

empire, dites-nous quelles épaiſſes ténebres doivent régner encore où leurs Diſciples ne ſauroient répéter leurs leçons ſans ſe voir indignement abreuvés d'ellébore & confinés dans vos *Bed-Lams*.

Si cette réflexion ne vous deſſille pas les yeux, laiſſez-moi, Madame, laiſſez-moi gémir déſormais ſur votre aveuglement, ſur celui de ma Patrie & de tous les Diſciples que je croyois avoir acquis à la Philoſophie; laiſſez-moi oublier juſqu'aux efforts que je faiſois en vain pour diſſiper l'empire des préjugés. Vous ſentez trop combien je dois me repentir de vous avoir déjà dévoilé une ſi grande partie de nos dogmes.

Mais ſi l'intérêt de la *Philoſophie* vous eſt encore cher, permettez au moins que je vous recommande en ſon nom un ſecret inviolable ſur l'expédient honteux & outrageant que l'affreux préjugé ſuggere à la Province, pour humilier nos Sages & les décréditer. Il eſt, dans le ſein même de la Capitale, des adeptes encore plus ſuſceptibles de ſcandale. C'en ſeroit un bien grand pour les foibles, que tant de Philoſophes indignement livrés à tous les Médecins de la Province, & confinés enſuite dans ce nouveau Bed-Lam. Nourris des

des mêmes dogmes, mille & mille autres adeptes redouteroient bientôt le même sort. Et qui sait à quel point nos grands Hommes sans Dieu, nos Philosophes sans esprit, nos Athées, nos Docteurs girouettes se verroient alors déchus du haut degré d'estime qu'ils occupent dans l'opinion publique? Qui sait si cet exemple ne feroit pas naître dans le séjour même de nos premiers Héros, le terrible soupçon que c'est la Faculté, bien plus que la Sorbonne, qui auroit dû juger de l'état habituel du cerveau des Raynal & des Lamettrie, des Di...., des Da....., des Ro...... des Fr..... des Bo..... des J..... des Vo.... & tant d'autres? Qui sait si, dans très-peu de temps, un seul de tous nos *Sages automates* oseroit se montrer à quinze pas des Petites-Maisons? C'est un puissant empire que celui de l'exemple; le seul moyen d'en prévenir les suites, c'est d'ensevelir dans un profond silence celui du petit Berne.

Je le répéte donc, Madame; si la Philosophie vous est encore chere, ne faites pas connoître à la Province la destinée secrete du petit Berne.

Je ne me répands point en reproches amers sur la facilité avec laquelle le pré-

jugé l'emporte dans notre esprit, Je n'exigerai pas que vous rendiez hommage à tous ces adeptes, que leur étrange situation ne vous aidoit que trop à méconnoître; mais au moins, Madame, que toute leur histoire, que leurs procès-verbaux, & les ordonnances de la Faculté, & le régime qu'elle a pu leur prescrire, & les loix, si funestes à la Philosophie, qu'on suit dans ce Bed-Lam, restent inconnus au reste des humains. En faveur de nos Maîtres, que le sort des Disciples ne *soit* point divulgué. Il est de ces outrages qu'il faut savoir taire, plus que s'en irriter, & assoupir, plutôt que de chercher à les venger, crainte de devenir la risée, la fable d'un certain Public; & *j'aime à croire* encore que la gloire de la Philosophie ne vous est pas indifférente.

Non, vous ne publierez point le scandale de notre humiliation. Ce silence profond, prescrit au petit Berne, pour l'honneur des familles dont les membres divers s'y trouvent enfermés, vous l'observerez, vous, pour l'honneur de nos Sages; & peut-être même, en trouvant dans les divers chef-d'œuvres que j'ai l'honneur de vous envoyer, tout ce que vous avez entendu de plus étonnant dans vos petites loges; peut-

être, en remontant des ruiſſeaux à la ſource, en entendant nos Maîtres eux-mêmes; peut-être ſerez-vous la premiere à plaindre les Diſciples, à rougir de leur ſort, à réparer l'outrage. Si ce ſont-là, Madame, vos diſpoſitions; ſi je puis vous retrouver encore ſenſible à notre gloire, hâtez-vous de quitter un ſéjour trop funeſte à la Philoſophie; oubliez, s'il eſt poſſible, juſqu'au nom du petit Berne; qu'il ne ſorte plus au moins de votre bouche; il ſuffiroit lui ſeul pour détruire l'effet de nos leçons. Celles que je pourrois continuer à vous donner aujourd'hui, arriveroient ſans doute à contre-temps. Permettez-moi donc de terminer ma lettre par les ſimples aſſurances du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LX.

La Baronne au Chevalier.

Je suis outrée, Chevalier, je suis outrée; mais comment vous dirai-je à quel point je le suis? Quoi! j'ai pu si long-temps être dupe de l'affreux préjugé! j'ai pu, dans tous ces Disciples, la gloire & l'ornement de la Philosophie, indignement logés dans un Bed-Lam, ne voir que des adeptes en délire & au plus haut degré d'aberration! Pardonnez, Chevalier, pardonnez une erreur à laquelle mon cœur n'eut point de part; une erreur pour laquelle je me croyois peu faite. Oh! comme j'en rougis! que j'en suis humiliée! que j'en suis confondue! puissé-je l'expier au moins par un aveu sincere! Oui, j'ai été trompée; ah! je le reconnois; affreusement trompée! Oui, dans les chef-d'œuvres de nos Sages, dans les productions sorties de la plume de nos Coryphées, j'ai trouvé tous ces dogmes qui ont conduit leurs Disciples dans nos petites loges.

(1)

En lisant le chef-d'œuvre intitulé de *La Nature*, j'ai cru entendre encore M. Tribaudet expliquant savamment par *mi*, *fa*, *sol*, la petite altération de *ses fibres intellectuelles*. Dans cette grande page de l'Encyclopédie, j'ai vu *cet animal qui veille*, ce Sage qui ressemble si fort à la laitue *qui dort*. J'ai vu dans la fameuse Lettre à nos aveugles, *cette huître diophante qui résout des problêmes*. A peine avois-je lu deux ou trois pages des *Nouvelles Pensées*, que j'ai cru voir encore l'exercice de notre Philosophe girouette; & dans ces *Lacunes de la Philosophie*, & dans *l'Œconomie de la Nature*, & dans *le Systême de la Nature*, oh! Chevalier, combien j'ai reconnu de dogmes favoris de nos petites loges! Oui, je le renouvelle, j'en fais encore l'aveu; nos malades du petit Berne ne sont que les échos de nos grands Philosophes.

Hélas! j'avois déjà de terribles soupçons. On me disoit ici que nos Sages étoient les premiers Fondateurs de ce nouveau Bed-Lam. J'ai voulu voir leurs noms. Mais quel étonnement! ils sont tous ignorés dans notre école. Ce sont tous de ces hommes reconnus, il est vrai, dans la Province, pour ce qu'on appeloit

autrefois des Philoſophes. Je trouve parmi eux de graves Magiſtrats, dont la philoſophie conſiſtoit à connoître les Loix, à éclairer le Prince, protéger l'orphelin, à faire reſpecter & l'autel & le trône. J'y vois de ces bons peres de famille, plus occupés du ſoin d'élever leurs enfans, de leur donner des mœurs, de la religion, & de les rendre utiles à leur Patrie, qu'à leur faire connoître ni Rouſſeau, ni Voltaire. J'y trouve, Chevalier, juſqu'à des Prélats qui peut-être connurent la *philoſophie* de Fénélon, mais qui la faiſoient toute conſiſter à répandre leur richeſſe dans le ſein des pauvres, à inſtruire le peuple, ou à l'édifier par l'exemple de toutes les vertus.

Parmi ces prétendus Philoſophes, je n'en vois pas un ſeul qui ait fait ſeulement le plus petit ſyſtême, qui ſe ſoit aviſé de douter s'il n'eſt pas aujourd'hui un *animal qui veille*, après avoir été une laitue *qui dort*.

Cette réflexion ſur nos Fondateurs du petit Berne, commençoit à me deſſiller les yeux. Je ſoupçonnois déjà que tous ces Sages à la maniere antique, pourroient bien avoir formé entre eux une eſpece de conſpiration contre la ſageſſe moderne;

ou plutôt, raisonnant d'après l'expérience que j'en faisois moi-même, je sentois qu'ils pouvoient, de la meilleure foi du monde, avoir pris pour folie, pour les tristes productions d'un cerveau malade, des vérités trop neuves, trop sublimes pour eux. N'en doutons plus, Chevalier, telle est dans nos cantons l'origine du petit Berne. Oh! que je suis honteuse de m'en trouver la dupe!

Mais comment pouvez-vous soupçonner qu'une pareille erreur doive éteindre mon zele & mon ardeur pour la Philosophie? Quoi! je serois livrée sans ressource à nos vieux préjugés, à l'antique bon sens! Parce que cette vieille raison de nos bons aïeux prend encore quelquefois le dessus sur les grandes leçons de nos Sages modernes; parce que tous les dogmes de la nouvelle école ont pu, pendant un temps, me révolter, ou plutôt me divertir, comme autant de folies, de vraies extravagances, je devrois renoncer pour toujours à être Philosophe! Connoissez, Chevalier, connoissez un peu mieux mes dispositions, & la nature même des choses: vous verrez qu'il ne faut désespérer ni de moi, ni des autres Disciples que vos leçons formoient dans votre patrie.

Quand un Art secourable commence à dessiller les yeux de nos aveugles, avez-vous remarqué les premiers effets de cette guérison ? La lumiere d'abord n'est pour eux *qu'un présent peu précieux*, & souvent même insupportable. Tout *leur* paroît désordre & confusion ; le soleil n'est qu'un astre mal-faisant, dont l'éclat les tourmente ; la lueur du flambeau le plus léger est encore un supplice pour leur foible prunelle. Ils jugent très-petit, ce qui n'est qu'éloigné ; tout ce qu'ils voient de près est monstrueux, parce qu'ils ne connoissent ni distances ni rapports. Mais il viendra ce temps où l'habitude leur fera connoître le prix de la lumiere, où ils remercieront la main qui *la leur rend*. Voilà précisément, j'en fais l'humble aveu, voilà précisément mon état & celui de vos nouveaux Disciples. Nous étions de vrais aveugles dont vos leçons commencent à dessiller les yeux. Environnés de toutes les ténébres du préjugé, nous n'avions jusqu'ici d'autres regles pour juger des objets, qu'un certain sens commun. Nous sommes bien peu faits encore à tout l'éclat de la Philosophie ; est-il bien étonnant que nous ne sachions pas encore distinguer les dogmes de nos Sages,

Sages, de ceux de nos malades des Petites-Maisons. Nous avons au moins la meilleure volonté du monde ; le temps & vos leçons nous accoutumeront à mieux juger. Attendez-donc encore quelque temps, attendez, & peut-être, plus tôt que vous ne pensez, les dogmes de nos Sages triomphant de tous nos préjugés, nous aurons au milieu de la Province même, des Philosophes Dieux, des Philosophes automates, des mortels & des immortels ; qui le sait ? peut-être même des Philosophes girouettes, sans ame, sans esprit, des Philosophes enfin de toutes les façons. Nous aurons notre Dieu & notre ame le matin ; à midi l'un & l'autre disparoîtra ; & si vous venez nous rendre vos visites aussi exactement qu'à M. Diderot, vous nous verrez le lendemain peut-être tout aussi incertains que lui, & ne pouvant vous dire s'il convient à un Philosophe d'avoir un esprit & un Dieu, ou de n'en avoir pas.

Ce n'est donc pas là, Chevalier, ce qui doit vous donner de l'inquiétude ; je me tiens assurée qu'avec le temps, pour peu que la Philosophie fasse encore de progrès, nous saurons varier du soir au lendemain, tout aussi agréablement que nos Maîtres.

Ce qui m'inquiete, moi, ce que j'ai véritablement à cœur, c'est d'avoir été moi-même dupe des Fondateurs du petit Berne, & *bien plus encore*, d'avoir à réparer l'outrage de la *Philosophie*. Il me semble, Chevalier, que c'est bien mal s'y prendre pour la réparation de son honneur, que de se prescrire un silence profond sur la honteuse erreur du préjugé, qui ne sait que baigner & saigner, ou abreuver d'ellébore les fideles échos de nos grands Hommes. Il n'est *plus* temps d'ailleurs d'observer ce silence; ce grand secret commence à ne plus en être un. Le préjugé s'égaye aux dépens de tous ces nouveaux débarqués, qui de la Capitale, reviennent en Province *sans Dieu, sans* ame, *sans* esprit, & véritables automates. On les menace assez publiquement du petit Berne; & je crains que dans fort peu de temps on ne réussisse, par ce nouveau moyen, à donner un esprit à tous nos Philosophes.

Prévenons ce coup fatal, Chevalier, &, pour conserver les droits de notre école, publions nous-mêmes le sort de nos adeptes dans ce nouveau Bed-Lam. Oui, à votre place, je forcerois le préjugé à rougir de toute son erreur. Je vois

toute la honte qui pourroit en retomber ſur moi ; mais la gloire de la Philoſophie m'eſt plus chère encore que la mienne. Je ferois imprimer notre correſpondance, & loin d'enſevelir dans un profond ſilence l'hiſtoire du petit Berne, je la rendrois publique. Vous avez cru, dirois-je à votre place à tous ces ennemis de la Philoſophie, vous avez cru ſans doute humilier nos Sages, en ne voyant dans eux que des malades en délire ? Que toute la honte d'une erreur ſi groſſiere retombe ſur vous-mêmes; que l'Univers apprenne à quel point le préjugé vous avoit aveuglés. Vous avez méconnu les leçons de ces Sages, vrais échos des Voltaires, des Jean-Jacques, des Helvetius, des Robinets, des Diderots ; vous les avez livrés à tous vos Hipocrates ; vous leur avez ouvert toutes les loges de vos Bed-Lams ? Que votre réſiſtance à la lumiere, que votre obſtination à prendre pour folie les leçons de nos Sages, ſoient votre ignominie ; nous la montrerons toute dans votre propre hiſtoire.

Voilà, Chevalier, ce que je voudrois dire au préjugé, & la Philoſophie ſeroit vengée. Conſultez nos Sages de la Capitale ; voyez, demandez-leur ſi le moyen

que je propoſe ne leur paroît pas le plus propre à réparer leur gloire, & celle des Diſciples que leurs leçons trop fidélement répétées, ont conduits dans nos Bed-Lams. Comme c'eſt moi-même qui aurai eu la force de propoſer cet expédient aux dépens de ma propre gloire, j'oſe me flatter qu'il me ſera bien encore permis de me dire la très-humble ſervante des Sages du petit Berne, la vôtre, & la Baronne Philoſophe.

LETTRE LXI.

Le Chevalier à la Baronne.

MADAME,

C'EST à vous qu'il étoit réservé de faire servir à la gloire de la Philosophie ce que je regardois comme le plus sanglant outrage qu'elle eût jamais reçu. La tournure que vous proposez, fait seule disparoître mes craintes & mes alarmes pour l'honneur de nos grands Hommes. Oui, je montrerai sa honte au préjugé, en publiant vos lettres & les miennes; je ferai sentir à quels excès il a pu se porter. J'ai même envie de prendre pour devise ce verset d'un des Livres chéris de nos bons Croyans : *Ostendam gentibus nuditatem tuam*. Je révélerai ta honte aux nations ; je dévoilerai ta turpitude & ton ignominie. Le préjugé croyoit nous avoir humiliés; mais le vrai moyen de nous venger de lui, de donner une idée des ténébres qu'il chérit, n'est-ce pas de publier le mépris qu'il a pour la lumiere? & pou-

vions-nous donner une plus grande preuve de celui qu'il mérite?

Dès aujourd'hui même, Madame, je vais recueillir vos lettres & les miennes; je vais les publier. Vous avez *bien raison* de continuer à prendre le titre de Baronne Philosophe. A qui pourroit-il convenir mieux qu'à vous, après l'aveu sincere que vous faites de votre erreur sur nos adeptes, après l'hommage public que vous consentez à leur rendre?

Une seule chose auroit pu m'empêcher de prendre l'expédient & la tournure que vous me proposez; c'étoit de donner à connoître que nos grands Hommes ont pu être soupçonnés d'avoir *quelque besoin* de la Faculté, dans ces instans même où *ils* affectent le plus de se donner pour les Précepteurs des Rois & *les* Tuteurs du genre humain; ce soupçon seul, que leur cerveau auroit eu besoin de la tutelle de nos Hippocrates, me sembloit d'abord obscurcir leur gloire; mais j'ai réfléchi, & leur exemple même est devenu ma loi.

Quand Voltaire annonça pour la premiere fois, que son ame, & celle d'Abraham Chaumeix, & celle du Grand-Turc, n'étoient qu'une même ame, parce qu'il ne

ſauroit y avoir deux ames dans le monde; quand M. Diderot nous rappela ce temps, où, de Dieu qu'il étoit, il ne ſe trouva plus que parcelle de Dieu; & ceux où d'animal prototype, il devint femme ou chat, avant que d'être un homme; quand M. d'Alembert étaloit à nos yeux ces grandes Loix de la Nature, en vertu deſquelles ſa montre ſeule, en ſe dérangeant, faiſoit avancer ou retarder le lever du ſoleil, & celles par leſquelles ſon ſinge dans la lune fait aux mêmes inſtans & néceſſairement tout ce qu'il fait lui-même ſur la terre; quand tous nos Lucreces modernes annoncerent tant d'autres vérités tout auſſi étranges aux yeux du préjugé; ils avoient ſans doute prévu, ces grands Hommes, les ſoupçons injurieux qu'ils alloient faire naître ſur le dérangement de quelques-unes de leurs fibres intellectuelles. Si la crainte de nos Bed-Lams les avoit retenus, de quels chef-d'œuvres n'aurions-nous pas été privés? Je ne ſerai donc plus retenu par des conſidérations de cette eſpece; & l'hiſtoire du petit Berne paroîtra tout entiere, telle que vous l'avez conſignée dans vos lettres.

Je trouve d'ailleurs un bien grand avan-

tage à rendre publique toute cette partie de notre correſpondance. En faiſant abſtraction du petit Berne, nos Lecteurs y verront toute la richeſſe & la variété de nos leçons ſur les queſtions *les plus importantes pour le genre humain*; ſur *la* divinité, ſur l'ame, la matiere, l'immortalité, la liberté, la diſtinction de l'homme & de la brute. Que pourra oppoſer le préjugé à toute la fécondité de notre école? Dans *la* ſienne ſans doute, parmi les Scholaſtiques, il pourra nous montrer une grande variété de ſentimens. Mais ſur quoi varient-ils? Sur des objets très-peu intéreſſans, ou ſur leſquels il n'a pas plu encore à leur Egliſe de *fixer irrévocablement* les opinions. *Les a-t-on jamais vus avoir un Dieu le matin, n'en* avoir point à midi, en avoir deux le ſoir? Les a-t-on jamais vus ſe permettre d'avoir tantôt une ame, tantôt deux, & tantôt point du tout? de douter ſi cette ame mourra ou ne meurt point? Non, dès qu'une opinion roule ſur un objet tant ſoit peu intéreſſant ou néceſſaire à ce qu'ils appellent leur ſalut, la loi eſt portée, elle eſt irrévocable, les eſprits ſont fixés; & de là cette triſte uniformité, cette vraie nudité qu'ils vou-

droient en vain oppoſer à la fécondité de notre école ; & c'eſt ici ſur-tout que nous pourrons leur dire : *Oſtendam gentibus nuditatem tuam*. Je révélerai aux Nations toute ta pauvreté.

Un ſecond avantage que je vois réſulter de la publicité de nos lettres, c'eſt que ſans doute encore notre Provincial obſervateur ne manquera pas de nous oppoſer ici ſes réflexions, qu'elles ſerviront même de paſſe-port à notre doctrine ; car je ſens bien que le préjugé eſt trop puiſſant encore, pour ne pas obtenir que vos lettres & les miennes ne ſoient point publiées ſans cette eſpece de préſervatif : mais qu'arrivera-t-il ? Nous pourrons lui faire alors les remercîmens que le défenſeur de Raynal adreſſe à la Sorbonne. Sans vôtre cenſure, a dit l'Apologiſte à nos Docteurs, les ames timorées ne ſeroient point allées chercher dans Raynal toute la ſublimité de nos dogmes. (*Voy. la Préface de la réponſe à la cenſure de la Sorbonne.*) C'eſt donc un vrai ſervice que vous avez rendu à la Philoſophie. On verra ſa doctrine, triomphante de vos réfutations, à côté de la vôtre ; le Lecteur choiſira. Nous pourrons, Madame, en dire autant à

notre obſervateur. On trouvera chez lui toutes les vérités ſi cheres au préjugé. Nos Lecteurs auront à côté de ſes preuves, toutes les opinions de nos Sages; ils choiſiront : croyez-vous que la gloire de la Philoſophie puiſſe y perdre ?

Que je ſuis donc charmé, Madame, de l'expédient que vous me propoſez, pour que cette ſuite de notre correſpondance ne ſoit pas condamnée à reſter dans les ténébres ! Je vais dès cet inſtant chez notre Imprimeur, & vous aurez bientôt les premiers exemplaires.

OBSERVATIONS d'un Provincial ſur la lettre précédente.

SI l'objet de mes réflexions & des preuves que j'ai oppoſées juſqu'ici aux erreurs de l'Ecole moderne, n'avoit été que d'humilier l'orgueil de ces prétendus Sages qui ont oſé ſe dire les Précepteurs du genre humain, vous conviendrez, Lecteur, que, malgré la confiance de nos correſpondans, il me ſeroit facile de juſtifier ici la deſtinée de nos Bed-Lams, & la conduite de nos Hippocrates envers tous les malades dont Madame la Baronne a viſité les loges. De l'aberration des Diſciples, je pourrois aiſément remonter au délire des Maîtres. Loin de moi ce plaiſir trop cruel, qui ne conſiſteroit qu'à les forcer à boire toute l'amertume du calice, qu'à humilier l'erreur, à irriter en vain ceux qui la profeſſent, ſans eſpoir de faire ceſſer l'illuſion, de les ramener eux, & ceux qui les admirent à la raiſon & à la vérité.

Nos faux Sages ſont hommes, & à ce titre ils doivent m'être chers. Je ne m'en

cache pas ; j'ai senti plus d'une fois qu'en cette qualité ils m'inspiroient encore du respect ; & si la vérité ne m'eût été plus chere que *leur gloire*, il m'en auroit couté de vous faire connoître *tout* l'excès de leurs égaremens. Au lieu de vous montrer leur nudité, mon penchant naturel, ainsi que mon devoir, étoit de la voiler ; mais la sincérité de nos correspondans vous l'a montrée tout entiere.

Je ne puis plus vous dire : Nos *faux* Sages au moins ont respecté quelques-unes de ces vérités premieres, fortement imprimées dans le cœur de tous les hommes, & aussi évidentes en elles-mêmes, qu'utiles, nécessaires à la *Société ; par leurs propres ouvrages*, on vous *les* a *montrés* occupés à les combattre toutes. Je ne puis plus vous dire : Il est à leur école quelques principes fixes, & celui qui les suit, pourra au moins trouver une route qui le ramenera au point dont il partit : tout ce qu'il plaît à nos correspondans d'appeler la richesse, la variété, la fécondité de leur école, ne sert qu'à vous montrer son instabilité. L'insensé a dit oui ; l'insensé a dit non ; il oublie bientôt qu'il a dit l'un & l'autre : c'est la même inconstance à l'école de nos pré-

tendus Sages. L'inſenſé n'a connu ni l'extravagance de ces principes, ni le danger, ni l'abſurdité de ces conſéquences; rien ne peut l'élever à l'Auteur de ſon être; ſon ame, enveloppée ſous le voile des organes, ſemble s'ignorer elle-même; un triſte mécaniſme le domine, & l'égal de la brute, il marche à côté d'elle, & ſuit le même inſtinct. Il n'eſt plus temps de vous cacher la reſſemblance entre ce malade & nos prétendus Sages; l'expoſé fidele de leurs leçons diverſes vous a montré trop de conformité. Je ne dirai donc pas, pour diminuer l'ignominie de l'Ecole moderne, que ſes Héros au moins ont conſervé quelques veſtiges de la grandeur de l'homme & de la dignité de ſon intelligence. A peine même, à peine pourrois-je rappeler en leur honneur, qu'ils ont eu des talens. J'ai été attentif à leur rendre l'hommage qu'ils ont pu mériter par cet endroit; mais vous avez vu ces talens s'éclipſer avec leur raiſon, dès qu'ils ſacrifioient à cette idole qu'ils avoient ſubſtituée à la Philoſophie. Vous avez vu Voltaire devenir l'égal de Lamétrie; Jean-Jacques ſubjugué par Colin, & l'Euclide François (*a*) entortiller ſa

(*a*) On imprimoit ce troiſieme volume quand

marche, ſacrifier aux ténebres, comme les Freret & les Robinet.

Ce ſeroit donc en vain que je chercherois à affoiblir l'idée que la deſtinée du nouveau *Bed-Lam* aura pu vous donner de leur aberration : mais s'ils ſont humiliés, que cette humiliation puiſſe au moins devenir une leçon pour nous.

Quelle fut la véritable cauſe de ce délire philoſophique ? quel en eſt le principe ? & pourquoi des hommes, dont pluſieurs, après tout, auroient pu ajouter à nos lumieres en bien des genres; pourquoi ces mêmes hommes ſont-ils donc ſi petits, ſi près de l'inſenſé dans les queſtions les plus intéreſſantes pour le genre humain ? Voilà, Lecteur, *ce que vous* aurez ſoin d'examiner, pour que l'humiliation & les égaremens de nos prétendus Sages contribuent à votre inſtruction & à votre avantage ; & voilà auſſi ce qu'il

---

j'ai appris la mort de M. d'Alembert. Je ne parlerai point de ce Géometre autrement que je n'ai fait pendant ſa vie. Il a pu être clair en parlant le langage d'Euclide. Ses articles de Métaphyſique dans l'Encyclopédie, & ſes autres Ouvrages Philoſophiques, n'en ſont pas moins une véritable énigme ſur ſes opinions religieuſes; énigme trop malheureuſement expliquée par ſa conduite.

ſera aiſé de découvrir, dès que vous ferez attention à la haine qu'ils avoient tous jurée au Dieu de la Révélation.

Les uns l'avoient connu ce Dieu; ils n'ont pas voulu voir que l'Univers étoit l'ouvrage de ſa parole; qu'il dit, & que tout fut, & fut dans le même ordre qu'il nous l'a révélé lui-même par Moïſe. Plutôt que de ſoumettre leur eſprit à la foi, ils ſe ſont érigés eux-mêmes en Architectes de la Terre & des Cieux, en Ordonnateurs de l'Univers. Un Dieu, pour les punir, livre dès-lors ce Monde à leurs diſputes, & les condamne à s'égarer ſur le paſſé, le préſent & l'avenir. *Et mundum tradidit diſputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus eſt Deus, ab initio uſque ad finem.* (Ec. c. 3, v. 11.) De là, toutes ces hypothèſes ridicules & abſurdes, démenties par toutes les loix de la Nature; ces chutes & ces chocs des aſtres vagabonds, ces montagnes criſtalliſées, ces océans de verre ou de criſtal fondu, ces aſtres qui dévident la terre, ces mondes éternels & contemporains au Dieu qui les a faits. Ils n'ont pas voulu reconnoître leur Pere commun dans celui que la Révélation leur indiquoit: de là, ces prototypes, peres de l'éléphant & de la

la souris, ces hommes engendrés dans le même élément que le saumon; ces œufs de la terre couvés par le soleil, dont ils se voient sortir : de là, mille *inepties* physiques, *débitées* avec tant d'emphase & de sécurité par nos *Philosophes* systématiques, inventées par l'incrédulité, adoptées par l'ignorance.

D'autres ont refusé au Dieu de l'Univers jusqu'à l'existence, ou se sont fait eux-mêmes un Dieu à leur maniere. Celui qui se manifestoit & par ses œuvres & par ses Prophetes; ce Dieu d'Israël, auquel ils renonçoient, s'est plu à les frapper d'aveuglement. Ils se donnoient pour les Sages du Monde; ils n'en ont été que les insensés. *Quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum; dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* (Epit. Rom. c. 1.) De là ces Philosophes sans Dieu, ou bien au Dieu *grand Tout*, au Dieu *atome*, au Dieu *électrique*, au Dieu *indifférent*, au *double Dieu*.

Ceux-ci ont redouté un esprit immortel qui les soumettoit à toutes les rigueurs de cette éternité, dont la Révélation me-

nace

nace le coupable. Pour se soustraire au bras d'un Dieu vengeur, ils ont anéanti l'esprit qui vit en eux; ils ont soumis leur ame à toutes les révolutions de la matiere. Cette ame étoit le titre de toute leur grandeur; le Dieu qu'elle devoit leur apprendre à servir, les a privés de toute intelligence; ils sont, pour ainsi dire, rang à part & au dessous de l'homme. *Hi sunt qui segregant semetipsos, animales, spiritum non habentes* (Epit. Jud.), *facti sicut equus & mulus quibus non est intellectus.* (Psal.) De là ces Philosophes *automates*, *machines*, *girouettes*; de là encore ces Sages, esclaves du destin, de la fatalité; ces vains Sages, dont toutes les actions & les pensées n'ont d'autre liberté & d'autres loix que la liberté & les loix de la pierre qui tombe; qui pensent par ressort, qui veulent, & qui jugent par les évolutions des pelotons de fibres.

Tous ensemble ont rejeté la voix qui seule fixe l'homme dans ses opinions. Enorgueillis de leur raison, ils n'en ont profité que pour résister à l'Eglise qu'un Dieu avoit chargée de les instruire; tandis que l'Eglise restoit inébranlable dans ses décisions, ils ont été livrés à l'esprit

de vertige & de contradiction. Semblables à ces nuées légeres qui flottent dans les airs au gré des vents, ils se sont égarés en mille sens divers. Mille routes conduisent au mensonge ; *la* seule qui devoit les ramener à la vérité, est celle *qu'ils* fuyoient. *Nubes sine aqua quæ à ventis circumferuntur ...... nebulæ turbinibus exagitatæ.* (Epist. Jud. & Pet.) De là tous ces oui, si aisément suivis par des non ou un peut-être. De *là* ces variations continuelles, & à travers lesquelles *leurs* adeptes n'ont pu recueillir une seule opinion fixe & déterminée.

Oui, Lecteur, la voilà la véritable source du délire commun à tous nos prétendus Philosophes. Vous *l'avoir indiquée*, *c'est* assez hautement déclarer *le* seul moyen de vous en préserver. En vain chercheriez-vous ailleurs que dans la soumission aux lumieres de la Révélation, le vrai préservatif contre ces variations & ce délire de la Philosophie.

Sans doute il est des vérités que les lumieres de la raison suffisent à démontrer, qu'elle porte au plus haut degré de l'évidence ; & même de ce genre sont presque toutes celles que nous avons *jusqu'ici* défendues contre nos faux Sages ;

De ce genre, ſont toutes ces vérités communes à l'homme, dans quelque état de providence que vous le ſuppoſiez ; l'exiſtence d'un Dieu, l'immatérialité de tout être penſant, la liberté de tout être ſuſceptible de vice & de vertu. Pour établir ces vérités, les rendre inconteſtables, je n'ai point oppoſé au Philoſophe les lumieres de la Révélation ; mais, je le ſais auſſi, il eſt entre ces vérités & tous les fondemens de nos dogmes religieux, une correſpondance étroite. Vous ne combattrez pas les unes, ſans ébranler les autres. Vous n'attaquerez point nos dogmes religieux ſur les peines & les récompenſes d'une vie à venir, ſans être entraîné à nier l'exiſtence & la ſpiritualité de votre ame. Vous ne rejetterez pas le Dieu de la Révélation, ſans en venir à un Dieu indifférent pour la vérité & le menſonge, à un Dieu nul pour l'une & pour l'autre.

Vous ne ſerez pas plus heureux que les Jean-Jacques, les Helvetius, les Voltaires. Vous ne ſerez ni plus fixe, ni plus heureux dans vos opinions. Le Dieu qui a couvert pour eux la raiſon même d'un voile ténébreux, en tant de circonſtances où ils cherchoient en vain ſon flambeau,

ne lui laiſſera pas pour vous tout ſon éclat, ſi, comme eux, vous refuſez obſtinément de reconnoître celui de la Religion.

L'arrêt en eſt porté, & tous nos Philoſophes l'ont ſubi. La force du génie ne vous ſouſtraira point à la peine attachée à l'incrédulité. Là où le peuple même ne ſe trompa jamais, où la raiſon brilla toujours de la plus vive lumiere pour le commun des hommes, en punition de votre impiété, vous ſerez enveloppé des ténebres les plus épaiſſes. Le Lapon, dans ſa hutte, a reconnu un Dieu, & tout l'éclat de l'Univers ne deſſillera pas les yeux de vos Sophiſtes. La claſſe la plus ignorante des mortels ſent, *la bêche à la main*, la ſupériorité de ſon intelligence ſur la brute. Dans la conſcience ſeule de ſa liberté, elle trouve l'empire de ſon ame; & lors même que le faux Sage ordonne, il croira n'agir qu'en vil eſclave; & malgré toute la ſubtilité de ſon génie, il doutera ſi le reptile ou le quadrupede ne marche pas ſon égal.

Rapprochez, Lecteur, réuniſſez ici tous les principes abſurdes, toutes les contradictions, toutes les extravagances que ce même Dieu condamna nos faux

Sages à consigner dans ces prétendues instructions qu'ils adressoient au genre humain, que vous avez vues extraites avec tant de soin & de fidélité par un de leurs zélés adeptes; & dites-moi si vous croyez encore que le Sage renonce à nos principes religieux ou révélés, sans être condamné au délire le plus humiliant. La punition est juste; mais elle est infaillible : j'ose dire qu'elle est dans la nature même des principes communs à la raison & la Révélation.

Les vérités se suivent; on ne rompt point leur chaîne, sans être entraîné dans un abîme d'erreurs. Vous êtes étonné de toutes celles qu'ont admises tous nos prétendus Sages; essayez vous même de tracer par écrit les principes que vous opposez à la Révélation, ou de combattre ceux que nous vous opposons : mais soyez conséquent; vous apprendrez, avec étonnement, combien peu il y a loin de la premiere erreur de l'incrédule à tout le délire de vos prétendus Sages, des plus modérés de leur école au plus fou des adeptes que leurs dogmes ont conduits dans nos Bed-Lams, & vous direz alors : Qu'est-ce donc que cette école, où les Maîtres & les Disciples sont sans

cesse entraînés, comme malgré eux, dans les contradictions & les erreurs les plus révoltantes ? où chaque jour ne voit éclore une opinion nouvelle, que pour remplacer le mensonge par un nouveau mensonge, qui bientôt fera place à une absurdité ? Qu'est-ce que cette école toujours divisée avec elle-même, dont les membres divers ne s'unirent jamais que dans la haine qu'ils vouerent ensemble au Dieu de la Révélation ? Qu'est-ce donc que ces hommes qui oserent se dire nos Docteurs, & qui, toujours opposés à eux-mêmes dans leurs propres leçons, toujours se combattant les uns les autres, n'ont fait que nous prouver leur délire commun ?

Fin du Tome troisieme & de la seconde partie.

ERRATA

Pour le Tome troisieme des Helviennes.

PAGE 22, ligne 25, Bon ſens de l'homme, *liſez* Bon ſens... De l'homme.

Page 76, ligne 17, de cette queſtion ſeule, *liſez* de cette queſtion.

Page 78, ligne 2, de ſon, *liſez* de' mon.

Page 81, ligne 28, ſur la, *liſez* par la.

Page 108, ligne 18, ttouve, *liſez* trouve.

Page 142, ligne 7, au deſſus, *liſez* au deſſous.

Page 144, ligne 27, mes ſemblables, *liſez* mon ſemblable.

Page 191, ligne 3, le facilité, *liſez* la facilité.

Page 229, ligne 11, Philoſophie, *liſez* Philoſophe.

Page 235, ligne 8, l'année 1781, *liſez* 1780.

Page 254, ligne 22, j'eus auſſi bien, *liſez* j'eus bien.

Page 275, ligne 26, à un tiers, *liſez* un tiers.

Page 281, ligne 9, Voltare, *liſez* Voltaire.

Page 282, ligne 11, tout, *liſez* tous.

Page 288, ligne 15, imputent, *liſez* t'imputent.

Page 311, ligne 12, doive, *liſez* doit.